

Wendy Roberts



**RED
DRESS
I N K®**



Crimes

&

Cocktails en série

Wendy Roberts



**RED
DRESS
I N K®**



**Crimes
&
Cocktails en série**

Wendy Roberts

**Crimes
&
Cocktails en série**



1

Je cours à perdre haleine dans les allées du cimetière de Seattle. Mes jambes martèlent le bitume et mes bras se balancent en cadence à la poursuite de l'homme qui vient de me voler mon sac à main. A la limite de la suffocation, je mets toutes mes forces dans la bataille. L'air froid de cet après-midi humide pénètre douloureusement dans mes poumons, pendant que mes escarpins noirs finissent leur existence tout aussi douloureusement.

Je cours pour la gloire car, malgré son âge – au moins le double de mes vingt-six ans –, le type, sans doute héroïnomane, est déjà hors de vue.

J'ai le choix entre, a) continuer à courir en espérant que mon voleur s'épuisera avant moi et b) abandonner la course et renoncer pour toujours à mon sac à main, un Prada en cuir acheté en solde.

La fatigue a raison de moi. Je ralentis puis je m'arrête, le cœur battant la chamade. J'ai une pensée reconnaissante pour ce pauvre Samuel Harvey (1910-1973), dont la stèle me sert d'appui pour recouvrer mon souffle et m'offre une halte appréciable après ce jogging imprévu. Quelques instants plus tard, mon amie Jenny arrive à ma hauteur en trébuchant sur ses hauts talons qui s'enfoncent dans l'herbe grasse du cimetière. Son ample poitrine se soulevant au rythme de l'effort, elle s'effondre à son tour sur la stèle de ce cher Samuel.

— Tu l'as perdu ? Zut ! J'étais sûre que tu le rattraperais !

— Voilà ce que c'est de sécher les cours de gym ! Semée dans un cimetière par un vieux clochard drogué, dis-je avec dégoût.

— Voilà ce qui arrive quand votre voiture tombe en panne et qu'on doit parcourir Baldwin Street à pied ! corrige Jenny.

Elle replace une mèche de cheveux rouges derrière son oreille. Cette semaine, chez Neuman, il y avait distribution gratuite d'échantillons de teinture rouge « Bordeaux classique »... Jenny plonge dans son sac à main, en sort une cigarette qu'elle pince entre ses lèvres. Elle aspire goulûment la fumée puis, avec un signe de tête dans la direction que mon voleur a prise, me lance :

— Onyva ?

Je préférerais encore me casser une jambe, prendre rendez-vous chez mon gynéco ou aller voir ma mère...

Elle insiste.

— Si ça se trouve, il s'est débarrassé de ton sac quelque part ?

Je regarde avec dépit mes escarpins ruinés par ma course dans l'herbe humide et je lui réponds d'un air boudeur :

— Et alors ?

Jenny prend une longue bouffée de nicotine, l'exhale puis m'explique patiemment :

— Il a peut-être pris le liquide et jeté le reste. Je l'aurais rattrapé, ce type, si je ne faisais pas autant de rétention d'eau !

Ça fait vingt-cinq ans que Jenny fait de la rétention. Mais cela n'a rien à voir avec de l'eau. En l'occurrence, il s'agit plutôt de fritures et de sucreries. L'eau n'est évidemment pour rien dans sa surcharge pondérale. Mais je suis sa meilleure amie et en tant que telle, je me dois de la soutenir dans ses illusions comme elle-même fait semblant de croire en mes capacités professionnelles parce que je tape soixante-dix mots à la minute.

— Tu vas devoir remplacer ta carte d'identité et ta carte de crédit !

— Zut ! Ma Visa !

Jusqu'à ma prochaine paie, ma carte Visa était ma seule garantie contre les dîners chez ma mère. J'ai soudain la vision cauchemardesque d'une fin de soirée où, encore à table en face d'elle, j'explique difficilement pourquoi :

a) Je ne suis toujours pas mariée et je n'ai aucun projet de ce côté-là.

b) Je n'ai pas un meilleur job et n'ai aucun projet de ce côté-là non plus.

c) Je ne me coupe pas les cheveux.

d) Je ne mets pas des jupes plus longues. e) Je ne reprends pas mes études...

Avec un sursaut, je me redresse et je m'admoneste :

— Debout, Tab ! D'accord, Jenny, on y va !

Jenny aspire la dernière bouffée de sa cigarette puis, après un bref coup d'œil au regretté Samuel Harvey, envoie son mégot d'une pichenette dans une flaque d'eau. Enfin, elle m'emboîte le pas. Nous suivons un instant l'allée qui serpente entre les tombes et qui monte doucement le long de la colline lorsque je m'arrête brutalement au pied d'un massif de buis. Jenny, qui marchait en regardant ses pieds, me heurte puis essaie de regarder par-dessus mon épaule.

— Tu l'as trouvé ? C'est ton sac ?

Devant mon silence, elle me contourne et m'observe d'un air interrogateur.

— Oh, non ! s'écrie-t-elle.

— Quoi ?

— Tu fais encore ce truc bizarre !

— Quel truc bizarre ?

— Ce truc que tu fais parfois. Tu clignes des yeux à toute vitesse.

— Je ne cligne pas des yeux à toute vitesse !

— Si, si ! dit-elle en plantant ses doigts boudinés dans ses larges hanches. On dirait que tes paupières dansent le mambo.

Je pince l'arête de mon nez entre mon pouce et mon index et je ferme les yeux en respirant profondément. Jenny s'impatiente.

— Que se passe-t-il ?

— Rien, dis-je en mordillant ma lèvre inférieure et en regardant fixement le buisson devant moi.

On s'en va.

Je pivote sur mes talons et j'opère une retraite prudente.

— J'ai compris ! s'exclame Jenny, la voix vibrant d'excitation, tu as encore eu une de tes prémonitions !

Je soupire.

— Je n'ai pas de *prémonitions*. C'est plutôt une impression profonde ou un pressentiment. Avec, par-dessus le marché, la vision indistincte de scènes incompréhensibles pour moi... Jenny hoche la tête avec vigueur.

— Oui, c'est exactement comme le jour où tu as senti que quelque chose de grave se passait chez toi et tu as découvert que ton père venait d'avoir une crise cardiaque, et comme la fois où tu savais que Martha était enceinte avant qu'elle-même ne le sache !

Je la repousse et je croise les bras.

— Si tu veux vraiment la vérité, c'est plutôt ce que je ressens quand tu t'obstines à vouloir que je sorte avec ton cousin Ted, tu sais, celui qui a un chien vicieux, ou quand tu m'affirmes que les crevettes qui sont dans ton Frigidaire sont encore fraîches !

— Et si cette fois, ton mauvais pressentiment te disait que ton sac est derrière ce buisson et que rien ne manque à part le liquide ?

Le problème, c'est que mon mauvais pressentiment n'a rien à voir avec mon sac mais avec quelque chose de beaucoup plus noir. Quelque chose de malfaisant. Je déglutis avec difficulté. C'est dans des moments pareils qu'on regrette d'avoir arrêté de fumer le mois dernier. Je tente de me raisonner. N'ai-je pas eu un pressentiment du même genre le jour de mes seize ans, où ma mère m'a découverte derrière la cabane du jardin avec Tod Verbicki dont la main s'était égarée, avec mon consentement, dans ma culotte ? Rassurée par ce souvenir, je fais demi-tour courageusement et, accompagnée de ma fidèle Jenny, je me dirige vers le fameux buisson mystérieux. Nous en faisons le tour lentement, nos talons s'enfonçant dans la terre meuble.

— Je ne vois rien, dis-je avec soulagement.

En revanche, j'entends le souffle de Jenny s'accélérer dans mon dos. D'une voix tremblante, elle confirme :

— Je crois que je vais vomir.

Je me retourne avec réticence pour voir la source de sa nausée. Mon regard se pose sur une scène macabre. Au pied de l'arbre masqué par le buisson de buis, il y a un chat, ou plutôt ce qu'il en reste car il a été totalement éviscéré. Son petit corps gît dans une mare de sang au centre d'un pentagramme, une étoile à cinq branches, dessiné dans la poussière.

— On se tire d'ici en vitesse ! dis-je d'une voix étranglée.

* * *

— Si tu avais vu ça, c'était absolument répugnant ! s'exclame Jenny en conclusion de la description de notre « escapade ».

Nous sommes réunies toutes les trois, c'est-à-dire, Jenny, sa colocataire Lara, et moi dans leur minuscule appartement, et nous sommes attablées dans la cuisine devant une assiette de brownie.

— Tu l'avais vraiment prédit, Tabitha ? me demande Lara, les yeux exorbités derrière ses grosses lunettes cerclées de noir.

Jenny, qui a fini son récit rocambolesque, enfourne son quatrième gâteau. Je soupire avant de reprendre les faits un par un.

— Pour commencer, ma voiture n'a pas été attaquée par un pirate de la route. Elle a rendu l'âme au milieu de Baldwin Street. Jenny et moi avons alors décidé de prendre le bus et c'est en nous dirigeant vers un arrêt qu'un type m'a volé mon sac. Il avait une cinquantaine d'années, c'était sans doute un drogué et pas un Béret Vert en mission commando, dis-je en faisant les gros yeux à Jenny. Ensuite, je confirme qu'il y avait bien un chat éventré et que c'était horrible. Je n'ai eu qu'un mauvais

pressentiment en m'approchant du buisson, mais je ne suis pas rentrée en transe et je n'avais pas prédit ce que nous avons découvert ensuite.

— Il n'y a pas de mal à mettre un peu de piment dans un récit, marmonne Jenny, vexée.

Pour ma part, quand les choses sont affreuses, je ne vois pas ce que cela apporte de les rendre encore plus laides !

— Vous avez appelé la police ? demande Lara.

Jenny et moi nous lançons un regard gêné puis nous baissions les yeux sans répondre. Lara insiste.

— Vous auriez dû prévenir quelqu'un ! La SPA ? Le gardien du cimetière ?

Nous secouons la tête.

— Pour quoi faire ? demande Jenny. Ils n'attraperont jamais le voleur et ne ranimeront pas le chat, alors...

— Je ne vois pas la police de Seattle faire du porte à porte pour retrouver mes quarante dollars ni pour arrêter un fou qui éventre les chats dans les cimetières, dis-je pour appuyer Jenny.

— Oui, mais il y a quand même ce pentagramme, insiste Lara, c'est plutôt malsain ce genre de chose, c'est satanique, non ?

— En fait, je crois que les pentagrammes ont plutôt un lien avec la Wicca et les sorcières, n'est-ce pas ? dit Jenny.

A ces mots, elles se tournent vers moi et me regardent d'un air interrogateur. La Wicca, une sorte de pratique religieuse confidentielle, ne leur a jamais inspiré confiance.

— Quoi ? J'ai laissé tomber tout ça ! Je ne m'y intéresse plus, vous le savez très bien. Cela dit, un chat mutilé... Je reconnais que cela a un côté assez diabolique.

Nous marquons une pause, chacune est plongée dans ses pensées, puis Lara reprend la parole après avoir balayé les miettes de gâteau sur son T-shirt.

— Et où as-tu laissé ta voiture finalement ?

— Nous l'avons fait remorquer dans le garage de Doug.

— Tu veux parler de ton cousin ? demande Lara à Jenny. Celui qui n'a pas de cou ?

— Oui, c'est lui, répond Jenny.

A ce moment-là, comme en réponse à l'évocation de ma Ford Escort modèle 1995, mon portable sonne. C'est le mécanicien. Courte conversation au terme de laquelle je raccroche et je m'effondre sur la table en prenant ma tête dans mes mains. Lara, inquiète, interroge Jenny :

— Elle a une nouvelle vision ?

— Non, répond celle-ci, la bouche pleine, elle est en plein désastre émotionnel.

— Ma voiture, dis-je dans un murmure, il y en a pour huit cents dollars de réparation !

— Waouh, dit Jenny, qui compatit. Avec cette somme, tu pourrais t'en acheter une neuve !

Je lui lance un regard torve.

— Bon d'accord, pas aussi chouette que la tienne, concède-t-elle. Tu n'as plus qu'à prendre le bus.

— Je déteste le bus ! Mais où vais-je trouver cet argent ?

Une demi-heure plus tard, nous concluons que pour rassembler cette somme, je vais devoir renoncer à certains extras, comme m'offrir un café chez Starbucks, lire *Vogue* et manger pendant six mois.

— Ou alors tu trouves un deuxième job, suggère Lara en me tendant un bol de café de la taille d'un bol de soupe. Je sais qu'ils cherchent quelqu'un en ce moment au cinéma Megaplex.

Lara est la reine des jobs à mi-temps. En ce moment, elle en a quatre et pour ne pas se tromper,

elle a écrit son emploi du temps sur un grand tableau blanc accroché au mur de sa chambre.

— Il n'en est pas question ! Je travaille déjà quarante heures par semaine chez McAuley et Malcolm et j'ai déjà l'impression que j'en travaille cinquante !

— Techniquement, tu ne peux pas dire que tu travailles quarante heures, corrige Jenny. Tu arrives en général avec une demi-heure de retard, tu prends de longues pauses pour déjeuner et tu pars avant l'heure. A mon avis, ça ne fait que trente heures par semaine. Ce qui est beaucoup plus, je te l'accorde, qu'à l'époque où tu fumais et où tu en profitais en plus pour papoter durant des heures...

Jenny et moi travaillons ensemble pour le cabinet d'avocats McAuley et Malcolm. Jenny a le titre prestigieux d'assistante juridique alors que je ne suis qu'une humble réceptionniste. Jenny couvre aussi mes arrières pendant mes pauses ou mes retards – voilà pourquoi elle connaît si bien mon emploi du temps.

— Mais comment vais-je vivre en attendant ? dis-je en buvant une gorgée de café noir.

— Je t'avancerai cinquante dollars pour tenir jusqu'à ta prochaine paie, répond la généreuse Jenny.

— Tu n'as qu'à venir avec moi ce soir, je demanderai à Harold qu'il t'engage, ajoute Lara comme si j'avais donné mon accord. En travaillant quelques soirs par semaine, tu payeras rapidement les réparations et tu récupéreras ta voiture.

Trois tasses de café et quelques mots de consolation plus tard, je me range aux arguments de Lara. Je passe quelques coups de fil pour signaler le vol de ma carte Visa puis nous partons toutes les deux en direction du cinéma où elle me présente au directeur, Harold Wembly, une grande perche au visage bourré d'acné.

— Alors, comme ça, vous nous rejoignez pour faire une belle carrière de caissière au Megaplex ? demande-t-il en se rengorgeant.

— Euh, oui, c'est cela, dis-je en cherchant un soutien du côté de Lara.

— Vous tombez à pic, dit-il en se frottant les mains, vous commencez ce soir. Joan vient de téléphoner pour dire qu'elle est malade, Lara va tout vous expliquer. A partir de demain, vous travaillerez du mercredi au samedi, de 6 h 30 du soir jusqu'à minuit.

— Euh, ça fait quatre soirs par semaine, j'avais pensé que deux...

— Mais comme ça, tu récupéreras ta voiture avant les pluies torrentielles de novembre, me glisse Lara qui a toujours le mot décisif.

— D'accord, dis-je, vaincue.

Harold me donne une chemise jaune avec, sur la poitrine, le sigle Megaplex brodé en vert et, sur les manches, des taches de pop-corn au beurre. Il reste une demi-heure avant l'ouverture des portes et Lara en profite pour me présenter aux deux autres filles de l'équipe de nuit, avec qui je vais distribuer boissons et pop-corn durant des heures. Elle m'emmène enfin devant le comptoir géant pour me familiariser avec mon nouveau job.

— Il y a trois tailles : Jumbo, Enormous et Colossal, dit-elle en me montrant une affiche collée sur le mur derrière le comptoir.

— Tu veux dire, petite, moyenne et grande.

D'un geste rapide, Lara couvre ma bouche de sa main et jette des regards apeurés autour d'elle.

— Ne répète jamais cela ! Si Harold t'entendait, tu serais virée sur-le-champ !

Ça promet ! Lara poursuit sa démonstration.

— Ce sont exactement les mêmes tailles pour les boissons que pour les pop-corn. Avant de verser le soda, n'oublie pas de remplir d'abord le gobelet avec de la glace jusqu'à la moitié. Les bouteilles d'eau fraîche sont ici, dit-elle en désignant un réfrigérateur derrière le comptoir.

— Et si on me demande seulement un verre d'eau ?

— Totalement interdit. La première d'entre nous qui offre un verre d'eau gratuit passe aussitôt au peloton d'exécution.

Difficile de dire si elle plaisante ou si elle est sérieuse...

Quelques minutes plus tard, après que j'ai juré de ne jamais, jamais toucher la machine à fabriquer les pop-corn, Lara décrète solennellement que je suis prête. Avec les baskets qu'elle m'a prêtées, ma jupe noire de tailleur et la chemise jaune aux taches de graisse, je suis vraiment tout sauf canon.

— A part la tenue abominable, j'ai l'impression qu'il y a pire comme job, dis-je à Lara en remettant une mèche de cheveux bruns derrière mon oreille.

J'ai parlé trop vite.

Deux heures plus tard, j'ai les pieds en compote et je transpire comme une folle.

— Tu vois, ce n'est pas si difficile que ça ! s'exclame Lara en souriant. Tes débuts sont plutôt positifs, à part le moment où tu as failli renverser le présentoir de boissons sur l'abruti qui a essayé de te tripoter les seins, ça s'est plutôt bien passé. Tu as survécu à la moitié de la soirée, c'est gagné !

— C'est bientôt fini ? dis-je en me massant les reins.

— Ça, c'était la première vague de la soirée. Les jeudis, c'est souvent assez chargé, la deuxième vague arrivera dans une vingtaine de minutes.

— La deuxième vague ?

— Tu peux faire une pause maintenant, si tu veux.

La deuxième vague n'est pas une vague, c'est un tsunami ! D'immenses files d'attente s'étirent devant chacune des quatre caisses, mais ma file reste toujours la plus longue. Non seulement je suis la plus lente des quatre serveuses, mais je dois tenir la caisse en plus de mon service. Je suis fatiguée, crevée, totalement abrutie et j'ai l'impression que mes lentilles de contact sont en train de fondre et de fusionner avec ma cornée. Lorsque soudain, l'image floue de cette foule agglutinée et affamée devient nette. Oh, non ! Je rejoins Lara devant la machine à pop-corn.

— S'il te plaît, change de file avec moi !

— Impossible. C'est toujours la nouvelle qui tient la caisse.

— Mais Clay Sanderson est dans ma file d'attente ! C'est l'un des avocats associés pour lequel je travaille, je ne veux surtout pas qu'il me voie !

— C'est lequel ? demande Lara en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Cheveux blonds, corps de dieu grec, veste en cuir marron avec une blonde, genre mannequin, accrochée à son bras, dis-je en remplissant un Jumbo de pop-corn déjà plein qui commence à déborder.

— Il est canon, dit-elle en déboutonnant le premier bouton de sa chemise. Je prends ta place mais dès qu'il est passé, on change de nouveau.

Lara prend ma ligne qui fait plus du double de la sienne et je me dirige vers la sienne en évitant de regarder dans la direction de Clay Sanderson. Je ne veux surtout pas croiser son regard. Cela dit, il n'y a aucune chance car il n'a d'yeux que pour la blonde juchée sur ses talons aiguilles. Quelques minutes plus tard, je jette un coup d'œil dans la file de Lara et je ne vois plus Clay. Soulagée, je suppose qu'il est déjà servi et je me prépare à reprendre ma place quand Lara me lance un regard appuyé.

Trop tard.

— Je voudrais deux coca médium et un grand pop-corn, dit une voix de baryton en face de moi.

Je lève la tête et je plonge dans le regard bleu azur de Clay Sanderson. Evidemment, quand on

est un avocat associé dans un cabinet de renom, on est assez intelligent pour comprendre qu'on sera plus vite servi dans la file la moins longue. J'avale ma salive avec difficulté et je parviens à lui retourner son sourire :

— Vous voulez dire deux cocas Enormous et un Colossal pop-corn ?

— C'est ça, dit-il avec une grimace amusée.

Je me réfugie près du distributeur de boissons. Il ne m'a peut-être pas reconnue. Bien sûr, nous nous croisons tous les jours au bureau, mais je n'ai pas un visage inoubliable, ce qui n'est pas le cas de sa petite amie blonde. Je reviens au comptoir avec sa commande. Il paie, je lui rends sa monnaie et, alors que je crois m'en être plutôt bien sortie, il se penche par-dessus le comptoir, m'attrape la main qui tient encore les billets et me murmure à l'oreille :

— Je saurai garder votre secret.

Je regarde sa main. Je m'attends presque à voir ma chair fondre sous la sienne. Pendant une seconde, nos visages sont si proches que je me demande s'il ne va pas m'embrasser, mais à la place du baiser, il ajoute en fixant mes seins :

— Vous avez des pop-corn là...

Je suis la direction de son regard et je me sens violemment rougir. Accrochés à ma chemise jaune, quelques facétieux pop-corn se baladent sur mes seins. Quand je lève de nouveau les yeux, Clay Sanderson a disparu.

* * *

Le reste de la soirée se déroule plus calmement, mais je suis soulagée d'avoir terminé mon travail peu avant minuit. Lara passe son bras sous le mien et nous quittons le cinéma bras dessus, bras dessous. Dehors, l'obscurité de la nuit est troublée par les seuls réverbères. Après l'atmosphère moite du cinéma et l'odeur entêtante des pop-corn, l'air frais nous fait du bien.

— Il t'a dit qu'il garderait ton secret, alors pourquoi t'en fais-tu ?

— Je ne sais pas.

— Ah, ça y est, j'ai compris ! C'est ce type pour qui tu en pines depuis des années ! C'est lui le fameux « Mister Sexy » de ton cabinet d'avocats !

J'essaie de protester, puis je finis par avouer :

— Ça m'étonne qu'il m'ait reconnue.

— Pourquoi ? Ça fait combien de temps que tu travailles là-bas ? Deux ans, non ?

— Oui, mais tu as vu sa petite amie ?

— Je vois ce que tu veux dire.

Nous marchons ainsi en silence quelques instants. Mon appartement n'est qu'à un bloc du cinéma mais j'ai proposé à Lara de la raccompagner jusqu'à l'arrêt du bus qui est de l'autre côté de la rue.

— C'est inutile que tu attendes, dit-elle, le bus va arriver dans cinq minutes. Rentre chez toi. Tu as l'air crevée.

— Je suis crevée. Mais il y a...

Mes yeux se posent sur le vieil immeuble derrière nous. C'était autrefois un magasin, mais il est délabré et les affiches collées dessus indiquent qu'il est voué à la démolition. Mon cœur bat douloureusement dans ma poitrine.

— Oh, mon Dieu ! Tu fais encore ce truc bizarre avec tes yeux ! s'exclame Lara qui m'attrape par les épaules et me secoue violemment. Que se passe-t-il, Tabitha ?

— J'ai un mauvais pressentiment à propos de cet endroit. Il y a un autre arrêt de bus un peu plus loin, allons-y.

— Pas question, dit Lara en secouant la tête. Regarde, il n'y a personne là-dedans, c'est tout noir.

— Oui, mais...

Mes mains sont soudain moites et ce n'est plus un pressentiment mais une image qui s'impose à moi – celle d'une femme. Une femme morte ! Je tente de nouveau d'entraîner Lara avec moi. Elle se dégage et me scrute avec attention.

— Tu es vraiment terrifiée. C'est encore une histoire de chat ? Suis-moi, dit-elle en se dirigeant vers l'entrée de l'immeuble, on va en avoir le cœur net.

Je lui emboîte le pas, l'estomac serré. L'immeuble tombe en ruine, l'accès principal est cimenté. La porte est surmontée d'une enseigne « Entrée interdite ». Lara, déterminée à identifier l'objet de ma terreur, fait le tour par-derrière. A cet endroit, l'une des barrière en bois qui défend l'accès a cédé. Après un instant d'hésitation, elle pénètre dans le building abandonné.

— Rien ! dit-elle avec dépit. Tu sais, Tabitha, après tout ce que Jenny a raconté sur ton soi-disant don, je suis assez déçue.

— Je t'ai toujours dit que Jenny exagérait, dis-je en constatant avec soulagement qu'aucun croquemitaine ne se cache ici. J'ai dû me tromper. Viens, on y va.

— Hé, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Quoi ?

— Quelque chose est peint sur cette benne à ordures, dit-elle en s'approchant pour voir le dessin de plus près. Oh, mon Dieu ! C'est un pentagramme, comme celui que tu as vu au cimetière !

Mes pieds glacés avancent malgré moi. La lumière blafarde d'un réverbère pénètre par une des fenêtres et éclaire un angle du local désaffecté. Sur les flancs de la benne posée sur le sol, le dessin rayonne d'un halo sinistre. Peint par-dessus le nom de la société *Pacific Refuse Inc.*, il y a un pentagramme noir. Lara s'approche plus près pour le détailler. Elle n'est plus qu'à un ou deux mètres.

— N'y va pas !

— Ce n'est qu'une benne à ordures ! dit-elle en me regardant par-dessus son épaule. A moins qu'il n'y ait encore un truc bizarre dedans, comme un chat éventré ou autre chose ?

— C'est cette « autre chose » qui me préoccupe et qui me donne envie de partir d'ici le plus vite possible !

Je fais marche arrière en espérant que Lara me suive, mais après une douzaine de pas, je regarde par-dessus mon épaule et je ne la vois plus. Inquiète, je fais demi-tour. Au lieu de me suivre, elle a grimpé sur la benne puis est entrée dedans. Sa voix me parvient amplifiée par la profondeur du container.

— Tu sais quoi ?

Elle ressort en frottant ses mains sur sa veste d'un air dégoûté.

— Quoi ?

— La benne est vide mais il y a une flaque bizarre, on dirait du sang, mais c'est assez difficile à dire dans le noir.

— Et il y a beaucoup plus de sang que dans le corps d'un chat, n'est-ce pas ? dis-je avec une certitude glacée.

— Oui, beaucoup plus.

J'ai envie de courir, très vite et très loin.

Mais, comme d'habitude, Lara fait exactement le contraire.

Elle appelle la police.

Vingt minutes plus tard, assise à même le sol, j'observe la fine fleur de la police de Seattle en pleine action. Eclairés par leurs puissantes lampes torches, deux policiers se sont introduits dans la benne comme Lara l'a fait elle-même un peu plus tôt. Ils en ressortent au bout de quelques instants, avec la même expression dégoûtée. Assise à mes côtés, Lara suit la scène avec intérêt et sans cacher son excitation. Les deux hommes, un Hispanique d'une cinquantaine d'années qui porte fièrement une grosse moustache et un plus jeune, un blondinet taillé comme une armoire à glace, nous dévisagent d'abord en silence. C'est l'armoire à glace qui parle en premier en s'adressant à Lara.

— Vous avez raison, cela ressemble à du sang, mais nous ne pouvons pas dire avec certitude s'il s'agit de sang humain. C'est peut-être simplement quelqu'un qui a jeté de la nourriture.

Un soupir involontaire s'échappe de ma poitrine. L'armoire à glace me dévisage fixement.

— Pouvez-vous m'expliquer ce que vous faites ici toutes les deux et pourquoi vous êtes allées regarder à l'intérieur de cette benne à ordures ?

— Je ne suis pas entrée là-dedans ! Je n'ai fait que la suivre !

— Parce qu'elle voulait vérifier si votre « vision » était juste, dit-il en me regardant avec dédain.

Les deux hommes se lancent un regard entendu. Je bondis sur mes pieds.

— Bon, messieurs, je vois que vous avez les choses en main, moi, je vais me coucher !

— Nous attendons les spécialistes du labo pour faire des analyses, dit le flic à moustache. Nous avons vos coordonnées et nous vous contacterons si nécessaire.

Je comprends à sa tête qu'il est persuadé que cette affaire est le pur produit de notre imagination et que nous ne nous reverrons pas de sitôt. Pour lui, le pentagramme est un tag de gamin et la flaque poisseuse dans la benne n'a rien à voir avec du sang humain. Mon regard est attiré par la benne et je sens de nouveau mon estomac se contracter de terreur.

Lara prend son bus et je cours ventre à terre jusqu'à chez moi. Je suis incapable de fermer les yeux car des images sanglantes défilent dans ma tête. Je vois d'abord ce pauvre chat mutilé au milieu du cimetière, puis l'image s'estompe et celle d'une femme couverte de sang la remplace. Je vois enfin l'intérieur d'un immeuble faiblement éclairé. Quelqu'un est en train d'allumer un grand cierge noir. La scène est si vivante que je peux presque sentir l'odeur de la cire.

Je me réveille couverte de sueur froide. J'ai fini par sombrer dans un sommeil sans fond à 3 h 30 du matin grâce à un grand verre de tequila, le meilleur des somnifères, si vous voulez mon avis. Comme je suis en panne de voiture, j'avais prévu de me réveiller à 6 heures, une heure plus tôt que d'habitude, pour avoir le temps de sauter dans le bus. Mais à cause de la tequila, je n'émerge qu'à 8 heures du matin.

— Nom de Dieu !

Et je fonce sous la douche.

* * *

La petite annonce disait que l'appartement était cosy et qu'il avait vue sur un parc. En réalité, c'est un trou à rat qui donne sur un parking riche de deux arbustes, au sous-sol d'un immeuble minable aux fenêtres sales et étroites.

Les canalisations grondent avant que l'eau chaude ne m'inonde. Ma douche est rapide mais elle a le mérite de me réveiller suffisamment pour que je parvienne à mettre mes lentilles de contact.

Deux minutes plus tard, je sors en courant de chez moi. Comme d'habitude, ma voisine, Mme Sumner, entrouvre aussitôt sa porte pour me regarder partir. La cinquantaine bien tassée, des bigoudis sur la tête et la cigarette aux lèvres, elle est comme toujours vêtue d'une miteuse robe d'intérieur rose bonbon. Les rares fois où je vois ce pauvre M. Sumner – une crème d'homme doux comme un agneau –, c'est lorsqu'il rentre furtivement chez lui le soir en marchant sur la pointe des pieds.

— B'jour, madame Sumner.

— Quand vous rentrez tard le soir et quand vous partez tôt le matin, évitez de claquer votre porte ! me lance-t-elle d'une voix rogue.

— Bonne journée, madame Sumner, dis-je poliment en passant en courant devant elle.

* * *

Spécialisé dans le droit de la famille et dans le droit criminel, le prestigieux cabinet d'avocats McAuley et Malcolm est situé au douzième étage de l'immeuble Bay Tower. Il ressemble à toutes les autres tours de bureaux recouvertes de vitres teintées qui s'élèvent le long d'Eliott Bay. Heureusement, il y a un arrêt de bus au pied de l'immeuble. Malheureusement, comme je me suis endormie dans le bus et réveillée six blocs trop loin, je dois faire le trajet en sens inverse à pied et en courant. Une fois dans l'ascenseur, je reprends mon souffle, j'aplatis mes mèches folles, je défroisse ma jupe et je prends quelques inspirations profondes. Quand les portes s'ouvrent devant moi au douzième étage, je sors de l'ascenseur avec un sourire très professionnel plaqué sur mon visage.

La réception est un vaste espace essentiellement meublé d'un grand bureau en acajou de la forme d'un fer à cheval. Je travaille à ce poste chaque jour, mon boulot étant de répondre au téléphone et de passer les communications aux avocats associés du cabinet. Ayant une heure de retard, c'est Jenny qui me remplace à mon poste. Elle m'accueille en souriant avec une lueur d'amusement dans le regard et se lève pour me permettre de m'installer à mon bureau.

— Tu as l'air à plat.

— Je suis à plat.

— Les transports en commun n'ont pas l'air de te réussir.

— J'ai fait une découverte capitale sur le sujet, si tu veux des détails. Je me suis aperçue que la plupart des usagers du bus ne se lavent pas le matin et ceux qui se lavent s'inondent de parfums bon marché qui puent !

Le téléphone qui sonne me rappelle à mon devoir. Je réponds de ma voix la plus professionnelle.

— McAuley et Malcolm, bonjour, que puis-je pour vous ?

Je transfère l'appel en prenant soin de ne pas couper la ligne. Jenny reprend :

— Tu es à plat à cause du pentagramme et du sang dans la benne.

— Je vois que Lara t'a déjà tout raconté.

— Tu parles ! Elle m'a réveillée au beau milieu de la nuit pour me donner tous les détails ! Tu crois vraiment que quelqu'un a été tué puis jeté dans cette benne à ordures ?

Avant que je puisse répondre, les portes de l'ascenseur s'ouvrent devant nous et Clay Sanderson en sort en compagnie de Ted McAuley, l'avocat senior du cabinet. Ils sont tous deux plongés dans une discussion animée et passent rapidement devant mon bureau sans me prêter attention lorsque, soudain, Clay s'arrête.

— Vous sentez cette odeur ? demande-t-il en levant le nez.

— Euh, quoi ? Je ne sens rien, renifle à son tour Ted McAuley.

— En effet, c'est étrange, je ne sens plus rien, mais il y a un instant, j'aurais juré que ça sentait le pop-corn !

Derrière le dos de Ted, il me fait un clin d'œil, puis reprend la discussion où elle en était restée.

— Oh, mon Dieu ! s'exclame Jenny en pleine pamoison, il t'a fait un clin d'œil !

— A chaque fois que ses beaux yeux bleus se posent sur moi, je suis au bord de l'orgasme ! dis-je d'une voix faible.

Jenny éclate de rire.

— Lara m'a raconté qu'il t'avait vue hier soir au cinéma mais qu'il t'avait promis de garder ton secret.

— Je compte sur lui parce que si tout le monde apprend que je vends du pop-corn la nuit dans un cinéma pour arrondir mes fins de mois, je peux dire adieu à toute éventuelle promotion et je serai condamnée à être une simple réceptionniste toute ma vie.

La journée se passe comme d'habitude. Je réponds au téléphone, je transfère les appels et je tape des mémos internes à l'attention du personnel. A midi, Jenny et moi descendons déjeuner au café du coin. Elle me presse de questions sur les événements de la nuit. Puis nous remontons et l'après-midi se déroule sans incident. A 17 heures, comme d'habitude, le personnel se rue sur l'ascenseur. Jenny, qui enfle son manteau, m'interroge :

— Comment se fait-il que tu sois encore là ?

— J'irai directement au Megaplex car je n'ai pas le temps de rentrer chez moi. Je partirai dans une petite demi-heure, je vais m'avancer dans mon travail.

— Tu es sûre que tu vas bien ? m'interroge-t-elle avec inquiétude.

Je la rassure, malgré les images qui défilent dans ma tête et que je suis seule à voir – celles d'une benne à ordures couverte de sang et du corps mutilé d'une jeune femme. Depuis hier soir, je résiste de toutes mes forces à ces visions qui ne demandent qu'à envahir mon cerveau. Jenny me regarde avec scepticisme. Il est évident qu'elle ne me croit pas.

— Si tu as besoin de parler, n'hésite pas à m'appeler sur mon portable. Je sors avec Jed ce soir.

— Jed, c'est celui de la semaine dernière, celui qui travaille à la boucherie industrielle ?

— Non, celui-là, c'était Ed. Jed travaille à la boutique de *doughnuts* sur North Queen Anne.

— Je croyais que c'était Fred ?

— Fred, c'était celui avec qui je simulais les orgasmes. Lui, il était dans les bougies parfumées.

— Oh, je vois.

— Entre le boucher, le boulanger et le vendeur de bougies qui est un mauvais coup au lit, il y a de quoi se perdre !

Après son départ, les avocats quittent à leur tour leurs bureaux. Clay est le dernier à partir. Il appelle l'ascenseur, puis fait soudainement demi-tour et se dirige vers moi, un petit sourire aux lèvres. Avant qu'il ne dise quoi que ce soit, je m'adresse à lui en bégayant :

— Merci pour hier. Je vous remercie de ne pas avoir raconté que vous m'avez vue au Megaplex.

Il s'approche de moi. Ses yeux bleus ne lâchent pas mon regard. Puis il se penche sur le bureau et saisit une mèche de mes cheveux.

— Vous avez de la chance que j'aie un faible pour les femmes qui sentent le beurre.

Oh, mon Dieu !

Il attrape sa mallette, retourne lentement à l'ascenseur qui met un temps fou à arriver.

Lorsque les portes s'ouvrent, un type trapu, à la peau foncée et vêtu d'un imperméable sur une veste en tweed, apparaît. Il se dirige vers moi d'un air sévère.

A sa vue, j'ai un nouveau pressentiment et la peur se coule le long de mon dos, aussi légère mais bien moins agréable que la caresse d'un amant.

2

— Tabitha Emery ? demande-t-il en s’avançant vers moi.

— Oui, dis-je, la gorge serrée.

Il sort sa carte professionnelle de sa poche et me la présente.

— Détective Jackson. Vous avez un problème aux yeux ?

J’essaie de contrôler ce fichu clignement qui arrive toujours en cas de prémonition, de stress ou quand j’ai mangé des coquillages avariés.

— Non.

— Je voudrais parler avec vous de ce qui s’est passé la nuit dernière.

— Euh, oui, bien sûr, mais je suis assez occupée en ce moment...

— D’après votre emploi du temps, votre travail s’arrête à 17 heures et il est 17 h 03. Je ne vous demande que quelques minutes de votre temps.

Clay laisse partir l’ascenseur sans lui et se dirige vers le comptoir.

— Puis-je vous aider, monsieur ?

— Vous êtes ? demande le détective Jackson.

— Je suis l’avocat de Mlle Emery, pour le cas où elle en aurait besoin.

Mes yeux clignent de plus belle. Il n’en est pas question ! La dernière chose dont j’ai envie, c’est que Clay Sanderson vienne batifoler dans le cloaque de ma vie !

— Tout va bien ! dis-je en me tournant vers Clay en souriant pour le rassurer, puis je m’adresse au détective Jackson. J’accepte de répondre à vos questions, mais je n’ai pas beaucoup de temps parce que j’ai un autre job après celui-là.

Clay pose sa mallette sur le sol et me regarde avec sérieux.

— Tabitha, si vous devez avoir une discussion avec la police, je pense qu’il vous serait utile d’avoir l’assistance d’un avocat.

— Je n’ai absolument pas besoin d’avocat, ce n’est rien du tout !

— Parce que pour vous, un meurtre, ce n’est *rien du tout* ? s’exclame le détective en haussant les sourcils d’étonnement.

— Un meurtre ? s’exclame Clay à son tour avant de se tourner vers moi d’un air grave. Maintenant, Tabitha, que vous le vouliez ou non, c’est mon affaire.

Dans le bureau de Clay Sanderson, se trouve une immense table de chêne blond sur laquelle j’ai beaucoup fantasmé. Ma scène préférée, c’est celle où Clay jette tous ses dossiers par terre avant de me faire l’amour sauvagement sur le bois ciré... Il y a aussi une large baie vitrée donnant sur Elliot Bay.

Installés sur le rebord de la fenêtre, un couple de pigeons m'observent comme si j'étais coupable. Clay pose ses jolies petites fesses sur l'une des quatre chaises entourant une table en verre dans un coin de la pièce. Le détective Jackson, qui lui n'a pas de jolies petites fesses, prend place en face de lui et je m'assieds entre eux deux.

— De quoi s'agit-il ? Je veux tout savoir depuis le début, dit Clay sèchement.

— Eh bien, hier, quand nous avons fini notre travail au cinéma...

— C'est lui que je veux entendre, coupe Clay.

Mes yeux clignent.

— Et cessez de cligner des yeux, poursuit-il.

Comme si j'y pouvais quelque chose ! Le détective Jackson sort un carnet de sa poche et se plonge dans ses notes avant de prendre la parole.

— Peu après minuit, Mlle Emery nous a appelés pour nous demander de nous rendre sur place et...

J'interromps le détective.

— Ce n'est pas moi qui ai téléphoné, c'est Lara !

Clay me lance un regard glacé.

— Bon, très bien, je ne dirai plus rien !

— Ça vaudra mieux, en effet, dit-il sur un ton trop professionnel à mon goût.

Je sens qu'après cela, je vais avoir des difficultés à fantasmer comme autrefois sur son bureau... Indifférent à mes pensées coquines, Clay poursuit :

— A quel endroit Mlle Emery vous a-t-elle demandé de vous rendre ?

— Il y a un vieil immeuble condamné à l'angle de la 156^e Avenue et Eight Street, commence Jackson.

— En face du cinéma Megaplex, ajoute Clay.

— C'est exact. La nuit dernière, Mlle Emery et son amie, euh – il consulte ses notes – son amie, Mlle Lara Caruth, ont eu soudain l'envie de plonger dans une benne à ordures...

— Nous n'avons pas plongé dans la benne à ordures !

Le détective étouffe un gloussement et se racle la gorge.

— Il semble que les jeunes dames ont eu un *appel* soudain, leur demandant de faire des recherches dans la benne située à l'arrière de l'immeuble. Elles nous ont ensuite appelés car elles avaient soi-disant trouvé du sang à l'intérieur.

— Du sang ? interroge Clay. Il me semble que vous avez parlé d'un meurtre ? Avez-vous trouvé un corps ?

— Non, monsieur, il n'y en avait pas. Voilà pourquoi je suis venu en parler avec Mlle Emery, dit-il en tournant sa chaise de façon à me regarder droit dans les yeux. Quelqu'un a peint un pentagramme sur la benne et le laboratoire criminel a confirmé aujourd'hui que le sang retrouvé est bien du sang humain. Il y en a une telle quantité que la personne qui l'a perdu ne doit plus être capable de marcher sur ses deux pieds, si vous voyez ce que je veux dire !

— Pauvre femme, dis-je dans un murmure apitoyé.

— Je crois n'avoir parlé à aucun moment d'une femme ? interroge le détective dont les deux yeux noirs me fixent intensément.

— Sans doute, mais elle avait cinquante pour cent de chance de se tromper.

— Admettons, dit le détective d'une voix douce, mais est-ce que Mlle Emery pourrait m'expliquer ce qu'elle et son amie cherchaient dans une benne à ordures au pied d'un immeuble voué à la démolition hier soir après minuit ?

— Vous n'êtes pas obligée de répondre, dit fermement Clay.

— Cela ne me dérange pas, dis-je en haussant les épaules. L'arrêt du bus que devait prendre Lara est situé devant cet immeuble. Je ne voulais pas aller derrière l'immeuble, j'avais une mauvaise impression, mais Lara a insisté parce que... parce qu'elle est curieuse, et aussi parce que cela ressemblait au chat éventré et...

— Un chat ? s'exclament-ils en chœur.

— Hum, dis-je en pinçant l'arête de mon nez entre mon index et mon pouce. Hier, après mon travail, on m'a volé mon sac et le voleur s'est enfui en courant à travers le cimetière. J'ai eu un mauvais pressentiment à ce moment-là.

— La plupart des gens ont des mauvais pressentiments dans les cimetières, dit le détective Jackson.

— Sauf que ce mauvais pressentiment m'a conduite à un chat éventré au milieu d'un pentagramme.

Clay siffle entre ses dents d'une blancheur éclatante... Le détective Jackson ne me lâche pas du regard.

— Et il ne vous est pas venu à l'esprit que cette *petite* information aurait pu être d'une quelconque utilité aux deux policiers que vous avez appelés hier soir ?

Il plonge dans son carnet et me demande tous les détails que je lui donne bien volontiers.

— Ça fait vingt ans que je suis sur le terrain, mademoiselle Emery, et j'ai appris à ne pas croire aux coïncidences. C'est le moment de me dire tout ce que vous auriez pu oublier.

Clay l'interrompt brutalement.

— L'entretien est terminé, Mlle Emery a été plus que coopérative.

— Nous nous reverrons, mademoiselle, conclut le détective d'une voix virile à la façon d'Arnold Schwarzenegger.

Il est temps que je parte moi aussi, si je ne veux pas arriver en retard au Megaplex, mais j'ai encore un mot à dire à Clay.

— Avant de partir, je veux vous remercier pour votre soutien, monsieur Sanderson, mais...

— Appelez-moi Clay et dites-moi tout sur vos fameux pressentiments.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire. Je ne suis pas folle et je ne me balade pas avec une boule de cristal. J'ai parfois des prémonitions, c'est tout.

Evidemment, je ne dis pas un mot des cauchemars de la nuit dernière dans lesquels j'ai vu une pauvre femme baignant dans son sang...

— Parlez-moi de vos prémonitions.

— Je vous répète que je ne sais rien, à part que j'ai parfois des mauvais pressentiments.

— Ma grand-mère aussi disait qu'elle avait un don de seconde vue.

— Elle faisait des prédictions ?

— Dans son cas, la vodka servait de support à son fameux don.

Nous quittons le bureau de Clay ensemble. Comme il me fait passer devant lui, je ne peux pas m'empêcher de me cambrer, juste au cas où il regarderait une certaine partie de mon anatomie.

C'est une habitude, un réflexe je dirais même...

Arrivés à la réception, j'appelle l'ascenseur.

— Je suis désolée d'abuser de votre temps.

— Passer du temps avec une jolie femme, ou un nouveau client, n'est jamais une perte de temps.

— Euh, je suis une employée, pas une de vos clientes et ce n'est pas parce que j'ai répondu aux deux ou trois questions du détective Jackson que j'ai besoin d'un avocat.

Concernant la partie sur « la jolie femme », je la garde pour ce soir quand je serai couchée dans mon lit...

— Ecoutez-moi bien, Tabitha, vous ne devez pas prendre cette affaire à la légère. Vous avez été interrogée dans le cadre d'une enquête criminelle, et tout ce qu'ils ont à se mettre sous la dent, ce sont les informations que vous leur avez fournies.

Nous descendons en silence jusqu'au rez-de-chaussée. Enfin, *en silence*, c'est une façon de parler, car Olivia Newton John chante dans le haut-parleur de l'ascenseur pendant tout le trajet.

* * *

Je survis à ma deuxième soirée au Megaplex, même si le vendredi soir, il y a encore plus de monde que le jeudi. A la fin de la soirée, j'ai pris une taille de soutien-gorge supplémentaire grâce à tous les pop-corn tombés dans mon décolleté.

— Tu viens au Jimbo ? demande Lara en s'extrayant de sa chemise jaune pour enfiler un chemisier noir.

Le vendredi soir, le Jimbo est notre quartier général. C'est là que Lara nous retrouve après avoir quitté le Megaplex. D'habitude, je l'attends aux côtés de Jenny et de ses petits amis potentiels, tous déjà à moitié ivres.

— Pas ce soir, je suis cuite, dis-je en admirant l'énergie de Lara, qui n'a jamais raté une de nos soirées, même avec un soutien gorge rempli de pop-corn !

Je lui fais part de la visite du détective Jackson et du soutien inopiné de Clay.

— Le type dont tu rêves la nuit t'a enfin parlé pendant plus de trente secondes ? Mais il faut fêter cela !

— Non.

— Je suis sûre que tu changeras d'avis quand tu apprendras que Cathy vient avec son colocataire.

J'étais en train d'enfiler mon chemisier blanc, mais en apprenant la nouvelle, j'interromps mon geste.

— Oh, non, pas Jeff ! Ce mec est tellement ringard qu'il en est pathétique. C'est la honte de la communauté gay ! Il est aussi ennuyeux que ma tante Ruth avec moins de cheveux. Pourquoi dis-tu que je vais changer d'avis ?

Lara, qui se remaquille devant le miroir du vestiaire des employés, applique artistiquement une nouvelle couche de mascara sur ses paupières.

— Parce que tu es bête, répond-elle. Jeff travaille toujours dans cette boutique New Age dont j'ai oublié le nom.

— Le Cercle Magique.

— J'étais sûre que tu t'en souviendrais et c'est pour ça que tu vas venir ce soir ! Une fois que Jeff aura bu deux ou trois cocktails martini, il sera mûr pour être interrogé.

— Ah, oui ? Et quel genre d'information veux-tu que je lui soutire ?

— Tout ce que tu as toujours voulu savoir sur les pentagrammes sans avoir jamais osé le demander...

* * *

Nous sortons du Megaplex sous une pluie glacée et décidons de prendre un taxi pour aller

jusqu'au Jimbo où nous arrivons vers 1 heure du matin. Malgré ma fatigue, je suis aussitôt revigorée par la pulsation puissante de la musique, la lumière tamisée et les odeurs de bière et de tabac froid. Jeff, Cathy et Jenny sont plongés dans une discussion de haute volée, le débat portant sur l'intérêt du piercing de la langue durant une fellation.

Lara et moi rapprochons deux chaises et nous asseyons avec eux autour de notre table préférée, idéalement située à égale distance entre le bar et les toilettes. Jenny, qui a noué ses cheveux en chignon, porte un jean et un pull noir en V. Le pull dissimule habilement ce qu'elle a de moins bien – son estomac – et met en valeur ce qu'elle considère être son principal atout – ses seins. De l'autre côté de la table, Cathy nous fait un petit salut d'une main aux ongles rouge sang. Elle aussi est vêtue de noir, bien qu'elle n'ait rien à cacher. Elle a toujours ce look à la Rod Stewart qu'elle a adopté au lycée et qu'elle n'a jamais quitté depuis. Ses cheveux blonds décolorés sont courts et coiffés en pétard. Assis à côté de moi, Jeff porte un pantalon et un sweater marron de la même couleur que le fauteuil sur lequel il est assis. On dirait une tenue de camouflage sur laquelle ressortent son teint clair et ses cheveux blonds et clairsemés. Il nous adresse un petit signe de tête.

— Quel poison buvez-vous ce soir ? demande Lara en enfouissant ses lunettes sur son nez.

Nous buvons une boisson différente chaque vendredi soir. Ce soir, les cocktails seront à base de liqueur au caramel. A partir de cet alcool de base, chacun d'entre nous fait les mélanges de son choix.

— Pour ma part, je boirai un *Buttery Biberon*, annonce Jenny en levant un verre vide.

Il s'agit d'un mélange de liqueur au caramel et de Baileys.

— Et Kathy boit un *Poopy Puppy*, ajoute Jeff qui sourit à l'énoncé du nom ridicule du cocktail. Les ingrédients sont amaretto, Kahlua, Baileys, liqueur de caramel et un trait de Coca.

Ça a un goût de médicament sucré, mais en meilleur.

— Je vois que tu ne perds pas tes bonnes habitudes, dis-je à Jeff en avisant un verre de martini devant lui.

Il me dévisage avec le plus grand sérieux, avant de vider son verre.

— Lorsque je bois de l'alcool, je choisis la boisson la plus pure.

Lara est déjà debout et tente de se frayer un chemin jusqu'au bar. Je lui tends cinq dollars et lui donne carte blanche. Notre petit groupe a ceci en commun, c'est que nous tenons plutôt bien l'alcool. Nous n'avons jamais été malades, à part ce fameux soir, il y a un an, où nous avons mélangé de la crème de menthe avec de la tequila... Une mauvaise expérience dont nous nous souviendrons longtemps !

Lara revient avec un *Poopy Puppy* pour elle et un *Buttery Biberon* pour moi. J'arrache la tétine avec les dents et j'avale une gorgée de la mixture qui se diffuse aussitôt dans mon corps fatigué. Pendant ce temps, Lara raconte à un auditoire captivé mes aventures des dernières vingt-quatre heures, qui se sont soldées par la visite du détective Jackson ce soir au bureau. Jenny me félicite d'avoir réussi à briser la glace avec Clay mais me reproche de ne pas avoir profité de mon avantage pour l'embrasser passionnément dans l'ascenseur sous le prétexte de le remercier de son aide.

— Parler de meurtre n'est pas très romantique, tu sais, je n'avais pas vraiment la tête à ça, dis-je froidement.

— Qui te parle de romantisme ? Moi, je te parle de faire l'amour comme une bête dans un ascenseur !

— A propos de bête, comment ça s'est passé avec ton petit ami de l'autre soir ?

— Foireux.

Elle hausse les épaules et je ne peux pas m'empêcher d'admirer à la fois son indifférence et sa

ténacité à poursuivre l'autre sexe de ses assiduités.

— Quoi qu'il en soit, poursuit Lara, je pense que Jeff pourrait donner un coup de main à Tabitha.

Toutes les têtes se tournent vers Jeff qui ne sait plus où se mettre et que le stress fait bégayer.

— Euh... que... que puis-je faire ?

— Tu as des relations chez les Wiccans et tu pourrais nous dire tout ce que tu sais sur les pentagrammes.

— Allez, Jeff, l'encourage Cathy, c'est ton truc, tu adores toutes ces âneries !

Jeff s'éclaircit la voix avant de commencer son explication, puis se lance :

— Pour certaines civilisations anciennes, il représentait la planète Vénus et la déesse qui y était associée, puis pour les chrétiens du Moyen Age, le pentagramme symbolisait les cinq blessures du Christ et, à partir de 1960, c'est devenu le symbole des Wiccans.

Très impressionnées par son érudition, nous l'écoutons, bouche bée. Quand il s'aperçoit de notre silence, il rougit et s'interrompt, gêné.

— C'est mon job, vous savez !

Il se tourne vers moi.

— Tu devrais passer à la boutique, je te montrerai ce que nous avons sur ce sujet. Il y a pas mal de livres sur la question et je te montrerai plusieurs modèles de pentagrammes. Je travaille demain, tu peux venir, si tu veux.

— Non, je ne peux pas, je travaille au cinéma.

— Tu ne commences qu'à 18 h 30, corrige Lara, ce serait sympa d'aller faire un tour au Cercle Magique, j'ai toujours eu envie de savoir comment c'était à l'intérieur.

— Non, pas demain, j'ai d'autres projets.

— Comme dormir jusqu'à midi et fouiller dans mes poches à la recherche de menue monnaie pour la laverie automatique ?

— Et si je viens avec toi ? insiste Jenny.

— Je n'ai pas besoin de parfaire mes connaissances en matière de pentagramme. Ce n'est pas parce que j'en ai vu deux en vingt-quatre heures que je suis devenue la spécialiste de la ville !

— Si j'étais toi, j'aurais envie d'en savoir plus, dit Cathy qui ne s'avoue pas vaincue. Je serais bien venue avec toi mais j'ai promis à ma sœur de garder son fils.

— Si tu ne viens pas avec moi, chantonne Jenny, je ne te dirai pas le dernier potin du bureau...

— Dis d'abord, on verra ensuite.

— Pas question.

— Et si je suis déjà au courant ?

— Tu ne l'es pas et tu dois me faire confiance.

— D'accord, j'abdique, j'irai demain au Cercle Magique.

— Martha est enceinte.

— Tu parles d'un scoop ! s'exclame Cathy, Tabitha l'a su la première ! C'est même elle qui l'a annoncé à Martha ! Elle a eu une de ses prémonitions et...

— Je n'ai pas de prémonitions !

— Peu importe, coupe Cathy.

— Ne nous fais pas languir ! Raconte la suite !

— Le scoop, ce n'est pas la grossesse de Martha, c'est le nom de sa remplaçante pendant son congé de maternité.

— Qui est-ce ?

Je n'en suis pas tout à fait certaine, évidemment, mais le mari de Muriel est muté à San Francisco et toute la famille va le suivre là-bas. Cela signifie que Muriel ne pourra pas remplacer Martha quand celle-ci accouchera.

Enfin une lueur à l'horizon ! J'ai été engagée à temps partiel puis j'ai été titularisée après plusieurs mois, mais je ne veux pas rester réceptionniste toute ma vie. Ça fait longtemps que je suis dans les starting-blocks pour un poste plus intéressant, mais c'était justement Muriel la prochaine sur la liste des promotions.

— Oh, mon Dieu ! dis-je au comble de l'excitation.

— Je l'ai entendu ce matin, de la bouche même de la Sorcière, précise Jenny.

La Sorcière, c'est Sonya Suderman, chef de bureau de son état et responsable des employés administratifs. Je sens déjà le goût de la victoire. L'an dernier, j'ai suivi une formation en informatique et une autre d'assistante juridique dans l'espoir que cela accélérerait mon avancement. Devenir assistante juridique n'est pas le rêve de ma vie mais rester réceptionniste serait pire qu'un cauchemar ! Mon seul espoir était de remplacer un jour la plus ancienne des assistantes du cabinet. Ma stratégie était donc de postuler à l'emploi de Marie Laraby le jour où elle partirait. Marie travaille pour George Ferguson, un homme aussi vieux qu'elle qui souffre de troubles intestinaux, c'est-à-dire de flatulences, et qui dirige le département des licenciements abusifs. Elle est tellement vieille qu'on craint, si on la touche, de la voir tomber en poussière. Concernant son avenir, les paris sont ouverts, prendra-t-elle sa retraite un jour, ou sera-t-elle fidèle au poste jusqu'au coma ?

— Et si tu as le poste, dit Jenny avec un sourire jusqu'aux oreilles, tu ne seras plus obligée de travailler pour le vieux Ferguson !

— Si mon père n'était pas mort, j'aurais déjà ma licence et j'aspirerais à bien plus qu'à un poste d'assistante !

— Peut-être, mais cela n'aurait pas réglé ton problème sentimental ! dit Jenny en éclatant de rire.

— Oh, je vois ! dis-je, comprenant soudain où elle veut en venir, Martha travaille pour Clay, et si c'est moi qui la remplace, alors je deviendrai l'assistante de Clay Sanderson !

— C'est super ! applaudit Lara.

— Bien sûr que c'est génial, renchérit Cathy, ça fait des années qu'elle se consume en le regardant attendre l'ascenseur.

— Mais je ne vais jamais pouvoir travailler avec lui ! En sa présence, je me sens liquéfiée !

Jeff, qui revient à ce moment précis avec un nouveau martini à la main, a le mot de la fin.

— Je vois très bien ce que tu veux dire.

* * *

Liquéfié, c'est effectivement comme ça qu'apparaît Jeff en présence de son patron, Lucien Roskell, le propriétaire du Cercle Magique. Le seul problème de Jeff, c'est qu'à la façon gourmande dont Lucien fixe mes seins, j'ai la conviction que ce M. Roskell n'a pas une once d'homosexualité en lui.

Au lendemain de cette soirée si riche en informations, Jenny et moi arrivons au magasin peu après 10 heures. Jeff nous laisse nous promener dans les allées pendant qu'il renseigne d'autres clients. Cela me convient parfaitement parce que je ne sais toujours pas ce que je suis venue chercher ici. Jenny n'a apparemment pas le même problème que moi : elle ne quitte pas Lucien Roskell des yeux.

— Non mais tu as vu ce type ? murmure-t-elle à mon oreille.

— Oui, je l'ai vu, il n'est pas mal, dis-je distraitement en saisissant un pendule en cristal monté sur une chaîne en argent, tu crois qu'on peut porter ce genre de chose, toi ?

— Pas mal ? s'exclame Jenny qui manque de me faire tomber car elle continue à avancer tout en regardant Lucien Roskell derrière elle. Il est plus que ça, il est magnifique ! Regarde, sous son pull à col roulé, on voit ses tablettes de chocolat !

— Oui, mais il a les fesses tellement serrées qu'on dirait qu'il a un balai dans le...

— Moi j'irais bien leur dire deux mots à ses fesses !

Par réflexe, je regarde en direction de Lucien, qui est en train de présenter un jeu de tarot divinatoire à un client. Il lève la tête à ce moment-là et ses yeux sombres croisent les miens.

Situation très embarrassante.

Je détourne le regard.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je trouve qu'il y a quelque chose de bizarre ou d'étrange chez ce type.

— Ne cherche pas, répond Jenny avec un soupir, il mesure plus d'un mètre quatre-vingts, il a de larges épaules, le teint mat, des cheveux noirs et ce regard insondable qui est totalement craquant. On avait entendu parler de la perfection masculine, on ne s'attendait pas à la découvrir ici.

Jeff interrompt Jenny en plein fantasme.

— Navré de vous avoir abandonnées, suivez-moi, je vais vous montrer le rayon des pentagrammes.

Le magasin est conçu en forme de L, l'allée dans laquelle il nous conduit est meublée de grandes étagères vitrées qui s'étirent du sol au plafond.

— Cette section est consacrée à la Wicca. Je dois vous laisser car j'ai des commandes à enregistrer dans l'arrière-boutique. Prenez votre temps, nous avons quelques ouvrages très intéressants sur les sorcières et, si vous voulez en acheter, je vous ferai bénéficier de ma réduction personnelle de moins vingt pour cent.

Une fois Jeff parti, nous regardons autour de nous. Nous sommes impressionnées par la masse d'informations sur le sujet. Jenny résume parfaitement notre état d'esprit.

— Waouh, dit-elle.

— Je suis déçue, je ne vois ni œil de crapaud ni poil de triton, dis-je pour faire un brin d'humour.

Mais je suis sûre qu'en cherchant un peu parmi toutes ces étagères, je finirais par trouver tout ce dont une sorcière moderne a besoin dans la vie de tous les jours. Il y a des bougies magiques, des bâtonnets d'encens, des baguettes magiques finement sculptées et, bien sûr, des boules de cristal dans différentes couleurs, vertes, bleues, et noires. Une étagère présente une impressionnante collection de miroirs noirs qui me donnent la chair de poule. Ces miroirs peints en noir seraient source de visions pour ceux qui regardent dedans.

— Je vais prendre ceci, dit Jenny qui brandit fièrement un livre intitulé *Charmes et ensorcellements amoureux* et je ferai des essais ce soir sur Tim.

— Tim, c'est le cousin de Lara ?

— Non, lui, c'était Todd.

— Alors c'est le voisin de ta nièce ?

— Non, lui, c'est Terry. Tim est le beau-fils du voisin de ma cousine.

Bien sûr !

— Pour diriger ce genre de business, il faut être soit très bizarre, dis-je en soulevant un calice

en cuivre, soit très malin, dis-je en le reposant rapidement après avoir vu le prix exorbitant de l'objet.

— Je vois que vous vous intéressez à mon métier, dit une voix grave derrière nous qui poursuit : « Toutes les sorcières sauvages, les dames les plus nobles, sont parties. Pour tous leurs balais magiques et toutes leurs larmes, leurs larmes de colère, sont allées. »

Lucien nous regarde en souriant.

— Je ne comprends pas très bien ce que cela veut dire, mais c'est joli, minaude Jenny, c'est du Shakespeare ?

— Yeats, répond Lucien qui lui adresse un sourire distrait avant de concentrer son regard noir sur moi. Jeff m'a dit que vous vous intéressiez aux pentagrammes ?

Je ne réponds pas, j'en suis incapable car je suis totalement hypnotisée par son regard. J'hésite entre me jeter dans ses bras et partir en courant. Jenny se rapproche de moi.

— Il est vrai que Tabitha a eu quelques expériences intéressantes ces derniers jours avec des pentagrammes.

— Vraiment ? répond-il amusé tout en me fixant de plus en plus intensément. Cela a l'air vraiment passionnant, vous pourriez me raconter cela en dînant avec moi ? Ce soir ?

— Euh, désolée, je ne peux pas, je travaille ce soir...

— Oh, vraiment ? Jeff m'a dit que vous travailliez dans un cabinet d'avocats, vous avez une urgence juridique au point de travailler la nuit ?

— J'ai un deuxième job dans un cinéma.

— Mais à cette heure-ci elle est libre, dit Jenny en s'immisçant dans la conversation, vous pourriez aller boire un café tous les deux ?

Je la pincerai si je pouvais...

— Quelle bonne idée ! s'exclame Lucien, je vais prévenir Jeff que je m'absente.

Il tourne les talons et se dirige rapidement vers l'arrière-boutique. Je me retourne vers Jenny et je la pince.

— Aïe !

— Mais pourquoi as-tu fait ça ? Je n'ai aucune envie de sortir avec lui !

— Tu dis toujours que boire un café avec un homme est un test idéal pour se faire une opinion sur lui avant le premier rendez-vous. Tu dis aussi que cela n'engage à rien, et que ça a de grands avantages. Passer quelques dizaines de minutes ensemble permet de savoir si on éprouve un petit quelque chose et si on a envie de le revoir au cas où il vous inviterait à dîner.

Je déteste qu'on me retourne mes meilleurs conseils...

— Tu viens avec moi !

— Pas question, il n'en a rien à faire de moi. Je me suis mise à côté de toi pour essayer de capter son regard, mais il ne m'a même pas jeté un coup d'œil !

— Peu importe, j'ai besoin que tu fasses le tampon entre nous, il est tellement... intense.

— Je te fais confiance, je suis certaine que tu t'en sortiras très bien. Je ne serai pas loin, juste en face, dans cette boutique de chaussures qui fait des prix discount. Quand tu auras bu ton café avec monsieur Intense, tu me rejoindras là.

Avant que je puisse riposter, monsieur Intense reparaît vêtu d'une veste en cuir noir. Quelques minutes plus tard, nous sommes assis côte à côte dans le petit café du coin de la rue devant deux cafés crème.

— Alors, parlez-moi de vos aventures avec ces fameux pentagrammes.

— Jenny exagère toujours, vous savez.

Mais avant qu'il ait terminé son café, je lui raconte tout, depuis le voleur de sac jusqu'à la découverte du sang dans la benne à ordures en passant par le chat éventré. La seule chose que je ne lui raconte pas, c'est la visite du détective Jackson. Lucien enregistre mon discours sans dire un mot. Il écoute patiemment, hoche la tête et écarquille les yeux aux bons moments. Quand j'ai terminé, il s'adosse à sa chaise et me regarde intensément.

— Le don que vous avez est à la fois pour vous une bénédiction et une malédiction, n'est-ce pas ?

Je sursaute au point que mon café déborde de la tasse.

— Je n'ai aucun « don », dis-je en mimant des guillemets dans les airs. Je ne peux absolument pas prédire l'avenir ni lire dans les esprits. Il m'arrive parfois d'avoir de l'intuition, dis-je avec un petit rire nerveux, mais toutes les femmes en ont, c'est ce qu'on appelle la fameuse intuition féminine, c'est tout !

Je ris nerveusement. Il ne dit rien. Je vois bien qu'il n'est pas du tout convaincu.

— Vous avez dit vous-même que vous saviez qu'il y avait quelque chose de terrible dans l'allée du cimetière avant même d'avoir vu le chat ou ce qu'il y avait dans la benne à ordures. Je parierais que vous avez eu des prémonitions sur ce qui s'est passé dans cette fameuse benne.

— Vous perdriez ce pari.

— Mais vous croyez qu'une femme a été tuée et a été déposée dans cette benne et vous croyez également que le pentagramme du cimetière et celui de la benne ont été dessinés par la même personne.

— Je n'ai jamais dit cela !

— Vous n'avez pas besoin de le dire.

— Oh, voyez-vous ça ! Monsieur est clairvoyant !

Il boit une gorgée de café et grimace.

— Je crois que beaucoup de gens ont un sixième sens, mais ils ne le savent pas.

Je le crois aussi et je le lui dis. Après cela, nous restons silencieux un moment lorsque, soudain, il plonge la main sous son col roulé et en sort une chaîne en argent. Accroché à la chaîne, il y a un disque en argent à l'intérieur duquel est gravé un pentagramme. Tout autour du pentagramme il y a des lettres et des signes que je ne parviens pas à distinguer.

— Il y a différentes sortes de pentagrammes, dis-je, quelle est la signification de celui-ci ?

— Celui-ci s'appelle le pentagramme de Salomon, explique-t-il. Il protège contre le danger. Vous savez, la plupart des gens s'intéressent à ces choses-là pour s'amuser. Les histoires de sorcières ou de tables qui tournent peuvent être un bon sujet de conversation entre amis, le soir. La plupart de mes clients sont simplement des gens curieux, quelques-uns se piquent d'occultisme occasionnellement, mais cela n'en fait pas des criminels diaboliques ou des adeptes du culte de Satan.

— Bien sûr que non ! Comme aller à l'église ne fait pas de vous un chrétien, ou vivre dans un garage ne vous transforme pas en voiture !

— Exactement ! dit-il en éclatant de rire.

— Cela dit, dis-je en buvant ma dernière goutte de café, vous devez bien avoir de vrais pratiquants dans votre clientèle, non ?

— Bien sûr, rien que dans l'Etat de Washington, il y a plus d'une douzaine de réunions régulières de pratiquants de la Wicca. Mais ceux-là sont inoffensifs, poursuit-il en balayant l'air de la main. En fait, ce sont les solitaires, ceux qui n'appartiennent à aucun groupe et qui suivent leurs propres rituels qui sont sans doute les plus dangereux.

Il se penche soudain vers moi à travers la table et plante son regard noir dans le mien.

— Avez-vous essayé de vous concentrer sur vos visions ? J'ai toute une collection de miroirs noirs...

— Je ne crois pas en leurs pouvoirs, dis-je en me reculant dans mon siège.

Il fronce les sourcils.

— Je suis d'accord avec vous, ils ne sont pas tous efficaces, mais de nombreux voyants les utilisent. Comment pouvez-vous douter du pouvoir du miroir noir alors que vos propres dons devraient suffire à vous convaincre qu'ils peuvent vous aider à y voir plus clair ? Vous apprendriez beaucoup de choses si seulement vous ne disiez pas non d'abord.

— « Se concentrer sur un miroir noir, c'est le principe même de l'art de la clairvoyance, car c'est dans l'aveuglement que l'on parvient à voir ce que les yeux ne voient pas. » Je connais la leçon par cœur.

— Bravo, dit-il en applaudissant poliment, je vois que vous êtes une bonne élève et que vous connaissez le sujet, mais vous n'êtes pas convaincue. Pourquoi ?

— Je m'y suis intéressée il y a quelques années. J'ai beaucoup lu sur la question et j'ai même travaillé avec une médium. La médium en question m'a guérie de ma curiosité et j'en suis arrivée à la conclusion que toutes ces choses ne sont qu'un ramassis de mensonges.

Inutile de préciser que ce qui m'avait conduite chez cette femme, c'était la prémonition que mon père allait mourir de la façon exacte dont il est mort au moment même où j'étais chez elle.

— Je reconnais que vous avez en grande partie raison pour la plupart de ces « choses », comme vous dites, mais pas toutes. Comment expliquez-vous, par exemple, que certaines personnes aient des visions très précises quand elles se concentrent sur un miroir noir ?

— C'est très simple. C'est comme fixer un mur blanc ou le plafond de votre chambre quand vous êtes couché dans votre lit, vous finissez par voir des formes.

Il termine son café sans répondre. Quand il reprend la parole, il parle de tout autre chose. Pendant quelques minutes, nous échangeons des banalités sur la météo, puis sur les chances des Seahawks de battre les Chicago Bears demain soir. Lorsque nous nous disons au revoir devant le café, je dois avouer que je me sens un peu déçue qu'il ne me propose pas un rendez-vous. Attention, je ne veux pas dire que j'aurais accepté, mais c'est toujours agréable de recevoir une invitation d'un beau mec.

Jenny a mis à profit les quelques minutes que j'ai passées en tête à tête avec Lucien pour ajouter un nouveau trophée à sa collection de chaussures. Elle dit toujours que lorsque l'on trouve chaussure à son pied, il faut l'acheter dans toutes les couleurs. Comme c'est une cinglée des talons aiguilles, elle a donc fait l'acquisition d'une paire d'escarpins à talons aiguilles rouge vif pour son rendez-vous de ce soir. Pieds nus, Jenny ressemble à ce qu'elle est : une femme ronde. Sur des talons aiguilles, c'est... une femme ronde sur des talons aiguilles. D'accord, admettons que je suis jalouse parce que Jenny ne connaîtra jamais le désespoir d'un samedi soir seule devant la télé. Même si les types avec qui elle sort ne l'invitent jamais une deuxième fois. Il y en a même parfois qui se sont excusés au milieu de la soirée pour aller aux toilettes et qui ne sont jamais revenus. Pourtant, Jenny garde toujours son optimisme. Elle est persuadée que Seattle regorge de mecs célibataires et elle est bien déterminée à tous les essayer jusqu'au dernier. On ne peut qu'admirer une telle ténacité.

Après avoir déjeuné sur le pouce, nous nous séparons et chacune retourne chez elle. Je fais un peu de lessive puis je retourne travailler. Je suis seule ce soir – Lara a pris sa soirée. La première vague de cinéphiles n'est pas trop assoiffée ni affamée, la seconde est composée de couples qui sortent du restaurant et qui arrivent bras dessus bras dessous pour voir un film en amoureux. Je

m'efforce de me concentrer sur mon travail, je sers pop-corn et sodas sans lever les yeux. Je sais que si je prête trop d'attention à ces petits couples qui se jettent des regards langoureux en faisant la queue devant moi, je risque de m'effondrer de désespoir. C'est alors qu'une voix mâle m'interpelle et me force malheureusement à lever la tête.

— Un Coca light, une bouteille d'eau et un pop-corn Jumbo.

Clay Sanderson se tient en face de moi, avec le même sourire craquant, la même lueur amusée dans le regard et la même blonde accrochée à son bras. Je déglutis et je prends sur moi pour le regarder.

— Si vous prenez le pop-corn Enormous, vous avez droit à une boîte gratuite de Rosebud.

— Comme vous voulez, c'est vous la patronne ! dit-il pour plaisanter.

Pourquoi faut-il que ça tombe toujours sur moi ? Si c'est son truc d'emmener ses copines au cinéma, pourquoi s'obstine-t-il à venir dans *ce* cinéma et à faire la queue devant *mon* comptoir ? Je prends sa commande puis je lui rends la monnaie le plus rapidement possible. Il s'éloigne, puis se retourne et m'adresse un clin d'œil. Je constate que sa petite amie porte les mêmes chaussures que celles que Jenny a achetées. La seule différence, c'est qu'elle est grande et mince et qu'elle a des jambes de danseuse.

J'ai un gros coup de blues...

Pendant mes dix minutes de pause, j'avale un gros paquet de Oh, Henry !, et une boîte entière de Junior à la menthe, puis je retourne à mon poste. Une fois que la deuxième séance a débuté, il y a évidemment moins de travail et nous commençons à nettoyer en vue de la fermeture. Les deux filles qui travaillent avec moi ce soir sortent à peine de l'adolescence. Elles parlent de la fête qui les attend après le travail. Je me sens très gênée de ne rien avoir à raconter de ce côté-là. Je sens qu'une petite bière, ou plutôt carrément un pack de bières, me remonterait le moral et m'aiderait à faire descendre les gâteaux au chocolat et les bonbons à la menthe ingurgités à la pause. Un paquet de Virginia Slim serait aussi le bienvenu. Si j'avais su que tous ces ennuis me tomberaient sur la tête, je n'aurais pas arrêté de fumer le mois dernier. Cauchemars, enquête criminelle, une perspective de promotion, peut-être une collaboration avec Clay... j'ai un besoin urgent de nicotine !

La seconde vague de cinéphiles sort des salles et se dirige vers le parking, au moment où je sors moi-même du vestiaire où je me suis changée. J'ai enfilé une veste en Goretex mais c'est une piètre protection contre la pluie qui tombe dru, à présent. Il ne manquait plus que ça pour me miner le moral. Pour dire la vérité, ce n'est pas vraiment de la pluie. Les habitants de Seattle ont de nombreux termes pour qualifier des différentes formes de gouttes qui tombent du ciel sur cette ville réputée pour sa pluviométrie. Cela va de la bruine au crachin en passant par l'ondée, l'averse, la pluie, le rideau de pluie, j'en passe et des meilleures... Quoi qu'il en soit, le temps ce soir est humide et froid et je n'ai pas le choix, je dois rentrer chez moi à pied sous la pluie. J'envie les clients du cinéma qui rentrent chez eux en voiture. Je veux ma voiture, j'ai besoin de ma voiture ! Avec une voiture, on se sent libre.

J'avance tête baissée à travers les allées du parking en essayant d'éviter les flaques lorsque soudain, après avoir traversé la rue, je m'arrête brutalement et je lève les yeux. Je suis exactement devant l'immeuble désaffecté où Lara et moi avons découvert la benne pleine de sang. J'observe l'immeuble silencieux qui se dresse devant moi. Je ne veux pas m'en approcher davantage. Pas question. Je ne ferai pas un pas de plus. Hors de question !

— N'y allez pas ! s'exclame Clay dans mon dos.

— Evidemment que je n'y vais pas, dis-je en me retournant vers lui et en le regardant avec surprise.

Il ouvre la porte de son cabriolet jaune Miata et le mannequin blond se glisse doucement sur le siège passager en me jetant un regard dédaigneux.

— Pourtant, on dirait vraiment que c'est ce que vous vous apprêtez à faire. Il est de mon devoir de vous le déconseiller fortement.

— Je ne pensais absolument pas à faire une chose pareille, dis-je en essuyant du revers de la main une goutte d'eau qui coule de mon nez. Je me demandais simplement si les flics avaient bien fouillé partout à l'intérieur.

Clay plisse les yeux et croise les bras devant lui, ce qui lui donne un aspect vaguement menaçant, comme un professeur sévère qui attend que vous lui expliquiez pourquoi vous n'avez pas fait vos devoirs.

— Je suis certain que la police a parfaitement ratissé toute la zone et je suis aussi absolument certain que les flics, comme vous dites, seraient très mécontents que vous retourniez sur les lieux pour vérifier qu'ils ont bien fait leur travail.

— Clay, je suis geléééééé ! bête la blonde par la portière.

— Une seconde, Candy, répond Clay en lui claquant la portière au nez.

Elle s'appelle Candy.

C'est parfait.

Comment voulez-vous que je concurrence une telle combinaison d'atouts, blonde, mannequin, mince et qui porte un nom de sucrerie ?

— Et donc, vous étiez en train de rentrer chez vous, comme ça ?

La moutarde me monte au nez.

Je commence à en avoir ras le bol ! Ce n'est pas parce que je dois travailler deux fois plus que les autres pour payer mes factures que je n'ai pas de vie privée. Bon d'accord, c'est vrai, je n'ai pas de vie privée, mais il n'a pas besoin de le savoir !

— Il se trouve que j'allais à un rendez-vous.

Menteuse... !

— Il est presque minuit, la personne avec qui vous avez rendez-vous aurait dû venir vous chercher ici !

— Todd m'attend chez moi, dis-je en serrant les poings dans le fond de mes poches. J'habite près d'ici et je n'ai pas un long trajet à faire à pied.

Todd est le premier nom qui me vient à l'esprit. C'est celui de mon premier petit ami. Il me semble que cela rend mon mensonge plus crédible.

Candy tapote sa fenêtre d'un ongle parfaitement manucuré.

— Ne t'énerve pas, répond Clay en direction de sa fenêtre.

C'est ça, chérie, ne t'énerve pas, laisse-nous parler entre grandes personnes, Clay et moi...

— Bon, d'accord, dit-il en me soulevant gentiment le menton, faites attention à vous, c'est promis ?

La pointe de mon menton frémit à son contact. Je hoche la tête et je reprends mon chemin. Je sors du parking et j'emprunte le trottoir qui longe l'immeuble. J'entends derrière moi la voiture de Clay démarrer et je pousse un profond soupir. Le contact de ses doigts sur mon menton n'est pas exactement le baiser de mes fantasmes, mais c'est mieux que rien.

En arrivant à l'angle de l'immeuble, j'hésite un instant. Je devrais tourner sur la 156^e Avenue et continuer à marcher sur quelques dizaines de mètres avant d'arriver chez moi. Sur mon chemin, je pourrais m'arrêter à l'épicerie du coin de la rue pour acheter le paquet de Virginia Slim dont je rêve. Avec la bière fraîche Rainier qui m'attend dans mon Frigidaire, les cigarettes seront délicieuses

après un mois d'abstinence. Dans une demi-heure, je savourerai ma petite soirée privée.

Je ne suis pas si pressée. Après tout, il n'y a aucune urgence et je pourrais aussi bien faire tout ça après avoir vérifié...

Je ne suis absolument pas suicidaire, je suis curieuse, c'est tout. Tout ce que je veux, c'est entrer quelques minutes là-dedans pour en avoir le cœur net. Je ne veux pas m'approcher de la benne à ordures, je n'ai pas d'obsession morbide, non, je veux seulement vérifier si l'intérieur de l'immeuble est comme dans mon rêve.

Je traverse la rue.

Je ne ressens plus le frisson sinistre que je ressentais la première fois, mais c'est plutôt une impression de malaise. Je perçois curieusement ce malaise à l'extérieur de moi-même plutôt qu'à l'intérieur. Il y a quelque chose en arrière-plan, comme lorsqu'on mange quelque chose de chaud, on sait que dans quelques secondes on va ressentir la brûlure mais son idée même n'est pas encore parvenue au cerveau. Et après tout, s'il y avait un réel danger mon fameux sixième sens m'avertirait, non ? Faisant confiance à mon instinct, je me précipite vers l'immeuble dont l'ombre immense m'engloutit.

L'entrée principale est cadenassée et fermée par des planches. Les fenêtres de devant et des côtés sont aussi fermées. Je fais le tour par-derrière pour chercher un accès en espérant que l'une des planches aura cédé. Je me hisse sur la pointe des pieds et je tente de regarder à l'intérieur. Tout est noir, je ne vois rien. C'est alors que les nuages crèvent et que la pluie se met à tomber. En quelques secondes, des trombes d'eau s'abattent sur la ville. Je me réfugie sous l'auvent qui est situé au-dessus de la porte de derrière. Elle aussi est fermée et barrée par un ruban jaune de la police indiquant une scène de crime. Tout ce que je veux, c'est me protéger de la pluie en attendant que celle-ci tourne à l'averse, puis à l'ondée et enfin au crachin... Evidemment, si je pouvais voir à l'intérieur... Quel dommage que je n'aie pas de lampe torche. Une seconde ! Je n'ai pas de lampe torche mais j'ai un briquet Bic ! Je plonge une main impatiente dans mon sac, heureusement que je ne me suis pas débarrassée de tout ce qui a un rapport avec la cigarette ! Je sens au fond de mon sac le contour familier du briquet, je le sors triomphalement et je me retourne. Dans mon mouvement, je m'appuie sur la porte qui, à ma grande surprise, s'ouvre toute seule.

Nom de Dieu !

Je réfléchis une demi-seconde. Je prends une inspiration profonde et je pénètre dans l'immeuble, sombre et lugubre, dans lequel mes pas résonnent comme dans une caverne. Surmontant ma terreur, j'avance lentement, à la lueur du briquet allumé que je brandis devant moi.

La flamme tremblote, ou alors c'est ma main... La porte s'ouvre sur un hall et après quelques pas, j'entre dans une grande pièce qui a l'apparence d'un ancien commerce. Il y a encore des étagères sur les murs qui courent du sol au plafond. Comme le briquet me brûle les doigts, je décide de l'éteindre et d'avancer en longeant le mur. Soudain, mon pied tombe dans un trou. Je rallume mon briquet et je me rends compte que je suis tombée dans une trappe de ventilation dont le couvercle a disparu. Je dégage mon pied en laissant ma chaussure dedans puis, à cloche-pied, je tends la main pour attraper ma chaussure coincée. Le temps de l'opération, mes yeux se sont habitués à la pénombre. Je continue donc mon inspection sans lumière. La pièce dans laquelle je suis sent l'humidité et le bois pourri, mais il y a autre chose. C'est une odeur de cire fondue. Je sens les battements de mon cœur s'accélérer et j'ai de nouveau la vision de l'autre nuit. Cela se passait dans une pièce comme celle-ci et quelqu'un allumait un cierge noir. Je rallume mon briquet et quelque chose attire mon attention. Il y a une inscription sur le mur. Ce n'est ni un tag, ni un graffiti de gamin. Sur une hauteur d'un mètre environ, un ange est dessiné, mais à la place de son auréole, il porte une

croix inversée sur la tête. Le deuxième dessin représente une croix à l'intérieur d'un cercle. Je tends la main pour toucher les dessins, lorsque soudain une voix rugit :

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Je pousse un cri, lâche le briquet et je tombe dans les pommes.

Enfin presque...

3

— De quel droit m’espionnez-vous ?

Clay Sanderson me regarde d’un air désapprobateur et m’apostrophe, les mains sur les hanches :

— Il me semblait que je vous avais interdit d’entrer là-dedans !

— Vous êtes peut-être mon patron chez McAuley et Malcolm, mais vous aurez sans doute remarqué que je suis pas dans le cadre de mon travail ! Alors je ne vois pas ce qui m’empêcherait de jeter un petit coup d’œil discret là-dedans...

Il s’avance à grands pas et ne s’arrête qu’à quelques centimètres de moi. Il me domine de toute sa hauteur et me parle avec sévérité.

— Je vous rappelle que vous êtes sur une scène de crime et qu’en enlevant le ruban pour pénétrer à l’intérieur de ce bâtiment, vous avez violé la loi !

— Waouh ! Vous me faites peur ! Mais ce n’est pas moi qui ai enlevé le ruban, il n’était déjà plus là quand je suis arrivée.

Il m’attrape par le bras et tente de m’entraîner vers la porte d’entrée. A travers l’ouverture, j’aperçois sa voiture dont le moteur tourne. Il désigne le chambranle de la porte qui, à l’évidence, a été forcé.

— Vous ne pouvez pas nier qu’il y a eu effraction !

— Je ne le nie pas, mais ça ne veut pas dire que j’en suis l’auteur ! Ce sont peut-être les flics qui ont cassé cette porte en faisant leurs investigations ou n’importe quel curieux qui...

Le bruit d’un klaxon nous fait sursauter. Nous nous tournons en direction de la voiture de Clay dans laquelle Candy fait visiblement la tête.

— Votre amie s’impatiente.

— Qu’elle aille se faire voir !

— Désolée, pas par moi, ce n’est pas mon type.

Il a un petit rire las.

— Ah, oui ? Et c’est quoi votre type alors ? C’est Todd ?

Ses yeux bleus m’hypnotisent.

— Todd ? Qui est-ce ?

— J’en étais sûr ! Vous n’avez aucun rendez-vous ce soir, personne ne vous attend chez vous et je mettrais ma main à couper que si je n’étais pas intervenu pour vous en empêcher, vous auriez fait plus que *jeter un petit coup d’œil discret là-dedans* !

Il a tort, mon « intrusion » dans le bâtiment n’était pas préméditée, mais je ne veux pas me justifier. Il commence à m’agacer, on dirait ma mère !

— Et alors ?

Il lève les yeux comme s'il prenait le ciel à témoin puis avec un soupir, il m'annonce :

— Je vais vous reconduire chez vous et m'assurer que vous resterez bien sage.

— Ah, oui ? Je serais curieuse de voir comment vous allez vous y prendre ! Il me semble qu'il n'y a que deux sièges dans votre voiture et qu'ils sont déjà occupés.

Il plonge sa main dans sa poche, en extrait son portable, compose un numéro et donne une adresse à ce que je devine être une compagnie de taxis.

— Je n'ai absolument pas besoin de taxi, je peux très bien rentrer à pied chez moi !

Sans parler du fait que je n'ai pas assez d'argent sur moi pour payer la course... Mais Clay ne me prête aucune attention. Il se dirige vers sa voiture, ouvre la portière passager et parle à Candy lorsqu'un contact bizarre le long de ma jambe gauche me fait sursauter. Le plus gros rat noir que j'ai jamais vu vient de me frôler. Effrayée autant que dégoûtée, je crie et je saute dans tous les sens. La bestiole noire me dévisage et miaule doucement. C'est un chat, un pauvre matou plus terrifié que moi, maigre à faire peur et trempé jusqu'aux os.

— Oh, qu'est-ce que tu fais ici, toi ? lui dis-je à mi-voix en me baissant pour me mettre à sa hauteur.

Avec précaution, je lui tends la main et comme il vient se frotter avec confiance, je le prends dans mes bras et le serre contre ma poitrine. La pauvre créature est pathétique. C'est un vrai sac d'os. On dirait que ce chat n'a jamais mangé à sa faim. Je le soulève à la hauteur de mes yeux et lorsqu'il me lèche la joue, je tombe totalement amoureuse. A ce moment, Clay claque la portière de sa voiture et revient vers moi. Lorsqu'il aperçoit ce que je tiens contre moi, il sursaute et s'exclame :

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est un chat.

— Je vois bien que c'est un chat. Qu'est-ce que vous faites avec lui ?

— Je le porte dans mes bras. Pour un avocat, vous avez l'air assez hermétique face aux évidences.

Avec mon nouvel ami dans les bras, je fais un pas en arrière, mais il me rattrape aussitôt et me prend le coude.

— Où allez-vous ?

— Chez moi.

— Je vous interdis de bouger jusqu'à l'arrivée du taxi.

Je me retourne vers lui et je le dévisage. Il a vraiment l'air en colère. Ses yeux jettent des éclairs de fureur. Il semble prêt à tout pour me retenir et cela le rend encore plus séduisant. S'il reste quelques secondes de plus aussi près de moi, je vais friser l'orgasme... Heureusement, Candy me sauve d'une situation qui risque de devenir embarrassante en l'appelant depuis la voiture. Je ferme les yeux et je réfléchis à un plan. Je vais le laisser me mettre dans le taxi et une fois au coin de la rue, je demanderai au chauffeur de me laisser descendre et je finirai le trajet à pied. Je serre la fourrure noire contre moi, le chat se pelotonne dans le creux de mes bras.

Quelques secondes plus tard, le taxi stoppe devant nous. Clay se dirige vers sa Miata et ouvre la portière du passager. Candy déploie ses jambes interminables et sort du véhicule en me lançant un regard assassin, puis elle se dirige vers le taxi d'une démarche raide, s'assied à l'arrière et disparaît avec le taxi qui s'éloigne.

Le taxi lui était donc destiné ! Voilà qui change la donne...

— Asseyez-vous, dit Clay en tenant la portière ouverte devant moi comme un parfait gentleman.

— Je croyais que le taxi était pour moi. Je suis désolée d'avoir gâché votre soirée en amoureux.

— Asseyez-vous, répète-t-il sobrement.

J'obtempère en soupirant.

— Vous ne comptez pas emporter cette bestiole avec vous ? dit-il soudain.

Je l'observe, incrédule.

— Le chat ? Bien sûr que si ! Vous ne voulez quand même pas que je l'abandonne sous la pluie ?

Il pousse un grognement, claque la portière, fait le tour de sa voiture et s'installe au volant sans un mot. Je lui donne les instructions à suivre pour aller chez moi et nous roulons en silence. La voiture sent une odeur aussi délicieuse que troublante d'eau de Cologne et de cuir. Si je pouvais capturer ce parfum, j'en vaporiserais mon oreiller et je passerais ma vie au lit...

Il s'arrête devant mon immeuble, sort de la voiture et vient m'ouvrir la portière. Je n'ai pas l'habitude de ce genre d'attentions.

— Merci, écoutez, je suis vraiment désolée pour votre rendez-vous de ce soir...

— Je vous accompagne jusqu'en haut.

— Non, c'est inutile, mais je vous remercie.

Sans tenir compte de ma remarque, Clay nous suit, mon chat et moi, jusqu'à la porte.

— Je vous raccompagne jusqu'en haut, dit-il d'une voix qui ne supporte pas la contradiction.

— Si vous voulez, mais alors c'est plutôt jusqu'en bas parce que j'habite à l'entresol.

J'apprécie très moyennement que Clay Sanderson découvre le minuscule studio où je vis, mais après tout, il m'a déjà vue en uniforme de serveuse de pop-corn – il sait donc déjà à quoi s'en tenir au sujet de mon standing.

Arrivés dans le hall, la porte des Sumner s'entrouvre et la vieille harpie passe une tête couverte de bigoudis dans l'entrebâillement. La cigarette au bec, elle serre le col d'une robe de chambre miteuse autour de son cou décharné et aboie plus qu'elle ne parle.

— Tâchez de ne pas claquer votre fichue porte pour une fois !

Elle bat aussitôt en retraite après avoir jeté un coup d'œil curieux à Clay.

J'entre chez moi, Clay sur les talons. Je ne l'ai pourtant pas invité, que je sache... Il referme la porte d'un coup d'épaule. Je pose le chat sur le sol. Il saute d'un bond gracieux sur mon canapé qui est resté en position lit et s'installe confortablement sur ma couette. Pendant ce temps, Clay s'est assis, sans que je l'y invite, dans un des deux fauteuils en pin qui compose mon salon.

— Que comptez-vous faire ? Garder le chat ?

— Je ne sais pas. En principe, les animaux ne sont pas admis dans la résidence.

A cet instant précis, on cogne à ma porte et une voix rugit :

— Tabitha, j'ai un colis pour toi !

— Ah, zut, dis-je en saisissant mon chat et en le tendant à Clay d'un air désespéré, s'il vous plaît, cachez-le, c'est mon propriétaire !

— Il vous apporte toujours votre courrier à 1 heure du matin ? demande Clay, ahuri. Et où voulez-vous que je cache ce chat ?

Je le pousse sans répondre vers la salle de bains, je referme la porte sur lui et je me précipite pour ouvrir avant que Mel la Taupe n'abatte de nouveau son poing sur ma porte. Je l'ai surnommé Mel la Taupe parce que je ne l'ai jamais vu à la lumière du jour et qu'il a toujours l'air de fuir les éclairages de toute sorte. J'ouvre le battant et j'applique un large sourire hypocrite sur mon visage, comme si j'étais heureuse de l'intrusion de cette silhouette ronde et tassée, de ce visage de fouine et de ces petits yeux écarquillés qui m'observent derrière d'épais verres de myope.

— Salut, Mel.

— Tenez, dit-il en ouvrant la porte largement pour déposer un paquet dans mes mains. Quelqu'un a déposé ce colis à votre nom il y a quelques heures. Je vous ai entendue rentrer et j'ai pensé que vous seriez contente de l'avoir tout de suite.

— Merci, dis-je en refermant la porte, mais il m'en empêche en la retenant d'une main courte et épaisse.

— Comme on est réveillés tous les deux, vous pouvez venir chez moi. J'ai un grand seau de pop-corn et j'allais m'installer devant une série d'épisodes de *Star Trek*.

— Euh, j'avoue que je suis très tentée, mais je vais être obligée de remettre cela à une autre fois. Encore merci pour le colis.

Je ferme la porte et je la verrouille aussitôt. Clay apparaîtrait avec le chat dans les bras. Il ouvre la bouche pour parler mais je lui fais signe de se taire. Je guette le bruit des pas de Mel dans le couloir. Une porte s'ouvre puis se referme. Je soupire enfin.

— Désolée, mais mon propriétaire aurait eu une attaque s'il avait vu le chat.

Je pose mon colis sur le bar, je fouille dans mes placards de cuisine et j'en sors une boîte de thon à l'huile que j'ouvre, puis je verse le thon dans une assiette creuse que je dépose sur le sol. Le chat saute si vite du lit pour se précipiter sur le festin qu'il manque d'atterrir dans l'assiette. Il est si comique que j'éclate de rire. Je jette un coup d'œil à Clay pour partager mon amusement avec lui mais il m'observe sans ciller.

— Vous ne l'ouvrez pas ? demande-t-il en désignant le colis toujours posé sur le bar.

Je saisis le paquet et le retourne pour voir mon nom et mon adresse écrits d'une main inconnue. J'ôte le papier brun et je découvre un paquet-cadeau blanc et une carte que je lis à haute voix :

— « *Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Tabitha, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie. J'aimerais continuer notre conversation là où nous l'avons laissée l'autre jour. Lucien.* »

— Votre petit ami cite Shakespeare, il se prend pour Hamlet ? Je croyais qu'il s'appelait Todd ? dit Clay avec ironie...

Et une pointe de jalousie ?

J'ôte le papier et en découvrant le cadeau envoyé par Lucien, je me sens pâlir.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande Clay intrigué.

— Rien, dis-je en refermant la boîte rapidement.

— Si ce n'est rien, pourquoi êtes-vous pâle comme la mort et pourquoi vos mains tremblent-elles ? Je veux voir ce qu'il y a là-dedans, poursuit-il en plongeant dans la boîte, qu'est-ce que c'est que ce machin ?

— C'est un miroir noir, dis-je en passant une main tremblante dans mes cheveux.

— Un miroir, dit-il en tournant l'objet en question entre ses mains.

Un très beau miroir rond de vingt centimètres de diamètre, dont le cadre finement ouvragé est en étain. Mais malgré sa beauté, rien qu'en le touchant, j'ai une impression de répulsion violente.

— A quoi peut donc servir un miroir noir ? demande Clay.

J'ignore sa question.

— Je manque à tous mes devoirs, j'aurais dû vous proposer un verre. De la bière, du vin ?

— De la bière, ce sera parfait, répond-il d'un air distrait tout en me regardant fixement.

Je sors deux canettes de bière, une pour lui que je pose sur le bar et une autre pour moi. La situation commence à devenir étrange. Je ne m'attendais pas à ce que Clay vienne chez moi et maintenant qu'il est là, je me demande ce qu'il fait là. Bon d'accord, je sais très bien ce que je pourrais faire de lui si...

— Qui est Lucien ? demande-t-il soudain, me faisant du même coup atterrir brutalement.

— Euh, c'est un ami d'ami. Il travaille dans une boutique New Age qui s'appelle le Cercle Magique. C'est de là que vient ce miroir noir.

Tout en parlant, je me dirige vers ma minichaîne stéréo pour mettre de la musique. Je tâtonne un moment avant de trouver une station diffusant du jazz. La musique douce et rythmée envahit la pièce. Je retourne m'asseoir et je bois une gorgée de bière.

— Ce cadeau n'a pas l'air de vous enchanter.

— C'est l'intention qui compte.

— J'ai l'impression que les intentions de ce monsieur sont très claires... Et que fait un miroir noir ? demande-t-il avant que j'aie pu répondre quoi que ce soit.

— Rien, il ne fait rien.

— C'est juste une décoration ?

— Non, les miroirs noirs aident à provoquer des visions.

Il me regarde en silence, un sourire moqueur au coin des yeux.

— Des visions ? Et votre « Lucien » croit à ces balivernes ?

— Vous savez, dis-je, vexée, beaucoup de gens ont l'esprit ouvert et croient à la métaphysique.

— A force d'avoir l'esprit ouvert, on risque de voir son cerveau tomber par terre ! De toute façon, vous n'avez pas l'air très convaincue vous-même puisque vous venez de reconnaître que les miroirs noirs n'ont aucun pouvoir.

— Disons que je n'ai pas l'esprit aussi ouvert que d'autres.

— Comme Lucien.

— Exactement, mais je crois que le fameux sixième sens existe et qu'il est plus développé chez certaines personnes que chez d'autres.

— Comme chez vous.

Je ne réponds pas. Je regarde le chat qui se frotte à mes jambes en ronronnant, sans doute pour me remercier du festin qu'il vient de faire et aussi pour m'imprégner de son odeur. Je caresse son dos et je constate que sa fourrure a séché et qu'il est doux et soyeux.

— Vous allez essayer ce machin ? demande Clay qui n'a pas renoncé à en savoir davantage.

— Non, certainement pas, dis-je avec plus d'assurance que je n'en ressens.

J'approche la canette de mes lèvres pour constater avec dépit que celle-ci est déjà vide.

— Vous en voulez une autre ? dis-je à Clay en m'apercevant qu'il a lui aussi terminé sa bière.

— Non, je vous remercie, je ferais mieux d'y aller maintenant, je suis venu uniquement pour...

Il ne finit pas sa phrase comme s'il se demandait soudain ce qu'il faisait là. Je ne peux pas l'aider car je me le demande aussi.

— En fait, je crois que j'ai tenu à vous raccompagner parce que je voulais m'assurer que vous ne retourneriez pas dans cet immeuble désaffecté. Ce n'est pas une bonne idée de se promener sur une scène de crime.

Je fais les quelques pas qui me séparent de la porte d'entrée.

— Je vous remercie de m'avoir raccompagnée chez moi et je suis désolée d'avoir gâché votre soirée avec votre amie. Dites à Candy que je suis désolée qu'elle ait pris un taxi pour que vous me raccompagniez jusqu'à chez moi.

— Je ne crois pas que je dirai à Candy que je suis entré chez vous.

— Pourquoi ? C'était parfaitement innocent...

— Parfaitement innocent, sauf...

Il approche son visage du mien et ses lèvres effleurent les miennes. Tout étourdie de surprise, je

le laisse mordiller ma lèvre inférieure. Le temps que je réalise qu'il est en train de m'embrasser et qu'il attend peut-être que je réponde à son baiser, il s'est écarté de moi, a ouvert la porte et a disparu au bout du couloir. Tétanisée, je reste collée, le dos au mur durant quelques minutes.

Waouh ! Ce soir, Clay Sanderson m'a embrassée !

* * *

Le lendemain, dimanche, j'ai un réveil difficile. Je suis engluée dans un rêve où se mêlent un corps de femme couvert de sang et le corps de Clay que je couvre de caresses. Les événements d'hier soir nécessitent une réunion d'urgence de mon groupe de copines autour d'un brunch. Je passe quelques coups de fil et nous nous fixons rendez-vous chez Michael's Diner à 10 h 30. Ce restaurant proche de chez moi n'est pas à proprement parler un restaurant gastronomique, mais c'est un lieu convivial où, juchées sur des tabourets pivotant le long de l'immense comptoir, nous aimons discuter de nos projets et refaire le monde. En plus, ce n'est pas très cher.

Nous passons notre commande, puis nous entrons enfin dans le vif du sujet.

— Avec ou sans la langue ? demande Jenny sur le tabouret de droite.

— Sans la langue, dis-je en sirotant mon café.

— Et tes seins ? demande Lara sur le tabouret de gauche, pelotage ou pas pelotage ?

— Non, pas pelotage.

Nous respectons un instant de silence au cours duquel mes deux meilleures amies intègrent l'ahurissante nouvelle : l'homme pour lequel je me morfonds en silence depuis deux ans s'est jeté sur moi hier soir et m'a embrassée avec fougue et passion.

— Il t'a embrassée ? Chez toi ? Et tu veux me faire croire que tu n'as rien fait, tu ne l'as pas traîné jusqu'à ton lit ? demande une Jenny incrédule.

— Moi, je la crois, parce que ce n'est pas une fille facile, voilà tout, commente Lara en trempant une mouillette dans son œuf.

— Si j'avais deviné qu'il allait m'embrasser, je me serais préparée et je lui aurais rendu son baiser, mais j'étais tétanisée, je suis restée plantée comme une andouille devant la porte.

— Tu lui as passé les bras autour du cou ? interroge Jenny en tartinant un bagel avec du fromage.

— Non, je te dis que j'étais statufiée. Je suis sûre qu'il a pris mon attitude pour un rejet. Il croit sûrement qu'il ne me plaît pas ou que je suis frigide.

Jenny et Lara se penchent sur le comptoir et se jettent un long regard puis elles tournent leur regard vers moi comme si elles parlaient à une enfant qui a du mal à comprendre. Elles disent à l'unisson :

— On ne sait jamais ce que pensent les hommes. Le cerveau masculin est un mystère.

— Et tu vas garder le chat ? demande Jenny.

— Je n'en sais rien, si la Taupe découvre Inky, je suis cuite.

— Inky ? C'est sûr ! Tu vas le garder, constate Lara.

— Si tu lui as déjà donné un nom, c'est évident, en effet, souligne Jenny.

Elles ont raison, je veux garder Inky. Même si cela induit quelques courses urgentes comme l'achat d'une litière et des jouets pour chat.

— J'aurais bien aimé avoir un chat, mais je suis allergique, regrette Lara.

— Et Lucien ? Tu vas le rappeler ? demande Jenny.

— Pourquoi ?

— Tu dois le remercier pour son cadeau.

— Ah, oui, il faudrait en effet, dis-je en finissant mon café.

— Je suis sûre qu'il va t'inviter à nouveau, ajoute Jenny qui se penche vers Lara pour lui expliquer : tu devrais voir ce type, grand, brun, et comestible de la tête aux pieds, miam !

— Je suis sûre que tu dégages des vibrations sexuelles en ce moment, commente Lara le plus sérieusement du monde. Deux mecs exceptionnels en un week-end, c'est une sorte de record.

— Pour moi, deux en un an, c'est déjà un record, dis-je sombrement.

— Je voulais te dire que j'ai parlé avec Doug hier soir et je l'ai convaincu de te laisser récupérer ta voiture si tu peux payer dès maintenant la moitié des réparations. Tu dois évidemment t'engager à rembourser le reste dans les meilleurs délais.

— Génial ! Je touche mon salaire demain, j'irai le payer dès que j'aurai l'argent.

— Mais tu dois t'engager à rembourser le solde avant la mi-novembre. Il ne peut pas attendre plus d'un mois.

— Avec le salaire supplémentaire que je touche au Megaplex, ce ne sera pas un problème.

— Tu devrais prévenir Harold que tu ne comptes pas travailler très longtemps au cinéma et que tu le quitteras quand tu auras économisé suffisamment pour rembourser les réparations de ta voiture, précise Lara. Il me tuerait si tu ne venais plus du jour au lendemain.

— Mais ce n'est pas mon genre ! dis-je, outrée.

— Bien sûr que si ! Tu agis toujours comme ça, dit calmement Jenny, sauf pour les jobs où tu as été virée avant de partir la première.

— A propos d'être virée, c'est ce qui va m'arriver si je ne me dépêche pas, dit Lara qui, tous les dimanches après-midi, travaille dans une épicerie de quartier. Je te vois ce soir, d'accord ? me demande-t-elle.

— Non, pas ce soir, je ne travaille que du mercredi au samedi, souviens-toi de ce qu'Harold a dit. Ce soir je suis libre !

— Alors, à demain, dit-elle en souriant, il me tarde de savoir comment ça va se passer entre ton avocat et toi demain au bureau.

Pour ma part, je repousse cette pensée de toutes mes forces...

Jenny et moi nous quittons peu après. Jenny va rejoindre ses amies à Renton. Je sais que je devrais en profiter pour rendre visite à ma mère mais nous nous sommes déjà parlé ce matin au téléphone. Je lui ai expliqué que j'avais pris un deuxième job le soir pour payer les réparations de ma voiture. Au moins, grâce à ce job, je vais pouvoir échapper aux visites maternelles et à la culpabilité qui en découle inévitablement durant quelques semaines. Je sais que ma mère essaie par tous les moyens de briser les barrières que je passe mon temps à ériger entre nous. Je sais aussi qu'il faudra beaucoup de temps pour que j'oublie qu'elle avait une liaison avec notre voisin pendant que mon père était à l'agonie.

Comme j'ai du temps devant moi, j'en profite pour faire quelques courses pour moi et mon chat, puis je retourne à mon appartement pour faire ma lessive. Dès mon arrivée, Inky se jette dans mes jambes pour jouer, et j'ai à peine installé sa litière qu'il l'utilise aussitôt. Je me rengorge comme une mère fière de sa progéniture. Décidément, il est non seulement très beau, mais c'est aussi un chat génial. La boîte envoyée par Lucien est toujours posée sur le comptoir et je me dis que je devrais l'appeler pour le remercier. Mais comme je n'ai pas très envie de lui parler et que je pense que le magasin ferme vers 18 heures le dimanche, j'attends jusqu'à 18 h 30 pour décrocher mon téléphone. Je sais, je suis une poule mouillée.

A 18 h 30 précises, après avoir lavé puis mis au sèche-linge mes draps et mes vêtements de la semaine, je quitte la laverie et je rentre chez moi. Bien que n'ayant pas claqué ma porte, je présente

machinalement mes excuses à ma voisine qui m'attend l'air revêche sur le pas de la sienne, puis je compose le numéro du Cercle Magique. Comme je l'espérais, le répondeur se met en marche, il y a d'abord quelques notes de musique jouées par un orgue, puis :

« Vous avez composé le numéro du Cercle Magique. Notre magasin est actuellement fermé, nous approchons de Samhain et, afin de vous aider à préparer ce merveilleux événement, nous vous proposons une réduction de vingt-cinq pour cent sur nos bougies et nos cierges. Si vous désirez nous laisser un message, c'est à vous maintenant. »

J'attends le traditionnel *bip* avant de commencer à parler, puis je débite à toute allure :

— Bonjour, Lucien, c'est Tabitha, je vous remercie pour le miroir, c'est très gentil de votre part, au revoir.

Je raccroche soulagée, mais dix secondes plus tard mon téléphone sonne et je saisis le combiné avec crainte.

— Allô ?

— Je voulais prendre ton appel, mais je n'ai pas eu le temps, tu avais déjà raccroché, dit la voix de velours de Lucien dans mon oreille.

J'ai la chair de poule, je me racle la gorge avec nervosité.

— Euh, je ne savais pas que tu étais là.

— ...

— Je voulais te remercier pour le cadeau...

— ...

— C'est un très beau miroir, en étain, tout ça...

— Mais ?

— Mais rien, c'est un gentil geste et je t'en remercie, c'est tout.

— Mais tu ne l'as pas utilisé, n'est-ce pas ?

— ... C'est quoi Samhain ? dis-je pour changer de sujet. Tu en parles sur ton répondeur.

— C'est le Festival du Souvenir des Morts. Les adeptes utilisent beaucoup de bougies.

— C'est vraiment morbide comme culte ! Et c'est bientôt ?

— Oui, dit-il en riant, le soir du 1^{er} novembre.

— Oh, mais tu veux parler d'Halloween !

Pourquoi n'a-t-il pas dit cela en premier ?

— Alors, tu l'as fait ?

— Fait quoi ?

— Utilisé ton miroir noir ?

— Non, je t'ai dit que ce genre de truc n'était pas du tout ma tasse de thé, c'est vrai !

— ...

— Cela dit, je suis très touchée par ton cadeau, c'est seulement que...

— Tu as peur, je comprends très bien.

— Je n'ai pas peur !

— D'accord.

— Je n'ai pas peur.

— Hmm. Sais-tu ce que j'aime, Tabitha ?

— Euh, non, dis-je la bouche sèche soudain.

— J'aime les challenges, faire face à mes peurs, à mes angoisses pour essayer de les surmonter.

Dépasser ses peurs, c'est le début de la sagesse.

— Ça aussi c'est du Shakespeare ?

— Non.

— Bon, il va vraiment falloir que j’y aille, encore merci...

— Je t’en prie. Tabitha ?

— Oui ?

— Appelle-moi quand tu l’auras utilisé.

Il raccroche avant que j’aie pu répondre. Je reste plantée devant le téléphone qui sonne à nouveau. Je le laisse sonner trois fois avant de décrocher avec impatience.

— Allô ?

— Tu as l’air essoufflée, me dit Jenny.

— Pas essoufflée, exaspérée. Je viens de parler avec Lucien.

— Tu l’as remercié pour ce machin ?

— Oui.

— Et monsieur Intense t’a invitée à dîner ?

— Non.

Tiens, c’est vrai, il ne m’a même pas invitée à dîner !

— Alors tu es déçue ?

— Non, pas vraiment, enfin, un peu. Mais je ne crois pas que ce soit quelqu’un pour moi.

— Pourquoi ? Parce qu’il réussit dans la vie et qu’il est beau comme un Dieu ?

— Il est intense, bizarre et mystérieux.

— Je ne dis pas le contraire, justement, c’est plutôt excitant, non ?

— Je ne sais pas, c’est vrai qu’il a une aura assez sexy...

— Une aura ? dit-elle en riant, on dirait que tu l’as bien observé l’autre jour au Cercle Magique.

En tout cas, appelle ça comme tu veux mais pour moi, ce type est carrément torride.

— Il parle d’une façon étrange, dis-je avant de lui raconter la conversation que je viens d’avoir avec lui.

— Il a raison sur un point : tu as visiblement peur d’utiliser ce miroir.

— Je n’ai pas peur, je n’en vois pas l’intérêt.

— Ben voyons ! Tu as toujours des cauchemars ou des visions à propos de cette femme morte ?

— Oui, dis-je en déglutissant avec difficulté.

— Tu ne crois pas que cette femme essaie de te faire passer un message ?

— J’ai l’impression que c’est toi qui as passé trop de temps au Cercle Magique !

— Si Lucien me regardait comme il te regarde, j’y passerais volontiers mes jours et mes nuits, mais sérieusement, que risques-tu en essayant ce miroir ?

— Tss, Jenny, tu regardes trop la télévision. Les morts n’ont pas besoin de l’aide d’une réceptionniste dans un cabinet d’avocat pour trouver leurs assassins.

Mais je sens bien que mon ton n’est pas très convaincant.

4

A travers la brume épaisse, je ne vois rien. Puis un bourdonnement s'élève du brouillard. Un lent murmure hypnotique. Je distingue une forme. Une silhouette enveloppée d'un linceul noir se tient debout, le visage dans l'ombre. Le chant s'interrompt. Une main s'élève, une flamme jaillit, un cierge noir s'allume. Au troisième doigt de cette main brille un large anneau d'argent à tête de mort. Le temps semble suspendu. Puis j'entends sa respiration. Il halète de plus en plus vite, comme s'il jubilait. Soudain, l'anneau à tête de mort se met à se tordre et, à travers les yeux d'argent, jaillit du sang.

Noooooon !

Mon hurlement de terreur me réveille. Je suis assise dans mon lit, la main droite crispée sur ma poitrine et comprimant mon cœur qui bat la chamade. Terrifié, Inky s'enfuit du lit en miaulant et court se réfugier sous un meuble à l'autre bout de la pièce.

* * *

— Et si tu allais voir un psy ? suggère Jenny quelques heures plus tard ce lundi, alors que nous traversons la rue pour aller acheter un sandwich dans notre café préféré.

— Je n'ai absolument pas besoin d'un psy ! Je fais des cauchemars, c'est tout ! Ce n'est pas la peine que je perde du temps à comprendre que je déteste ma mère, je le sais déjà !

— D'accord, d'accord, dit Jenny en levant les mains en signe d'apaisement. Ce que je veux dire, c'est que ces rêves te dépassent et que tu as peut-être simplement besoin d'aide pour t'en débarrasser. Tu ne dors plus et tu arrives en retard au bureau. Ce matin, tu avais deux heures de retard et si tu continues à ce rythme, il ne sera plus question de convaincre la Sorcière de te donner le job de Martha. Il faudra plutôt la persuader de ne pas te virer !

Elle a raison, je le sais. Pas plus tard que ce matin, la Sorcière m'a convoquée pour me dire qu'elle ne tolérerait plus de pareils retards. La seule bonne nouvelle de la journée, c'est que Clay a passé toute la matinée au tribunal. Il ne m'a pas vue avec mes cernes et ma mine déconfite.

— J'ai une idée, dit Jenny. Et si tu passais la soirée avec Lara et moi ? Tu dors chez nous et demain, on va au boulot ensemble.

Je n'ai pas envie de dormir chez Jenny mais je ne veux pas non plus être virée, alors j'accepte sans grand enthousiasme.

Le café est bondé et nous avons à peine le temps de commander et d'avaler nos sandwiches – thon pour moi et bœuf fumé et épicé pour elle – qu'il nous faut déjà remonter au

bureau. Pendant notre pause, Jenny s'abstient de parler de ce qui me préoccupe, elle met savamment la discussion sur le nouveau masque au concombre conseillé par le magazine *O* et qu'elle compte bien essayer prochainement. Nous sortons du café l'une derrière l'autre afin que je profite de la fumée de la cigarette qu'elle fume avec délice. Je triche un peu mais, de toute façon, l'air est déjà pollué par les vapeurs d'essence...

Je parviens à terminer ma journée de travail grâce à l'espoir que j'ai de toucher mon salaire puis de récupérer ma voiture à la fin de la journée. Jenny et moi déposons nos chèques à la banque puis je retire du liquide et, pour fêter ce grand jour, je nous offre un taxi pour aller jusqu'à Renton. Doug nous attend devant son garage.

— Elle est comme neuve, dit-il fièrement en essuyant ses mains graisseuses sur son bonnet tout aussi noir de graisse.

Sa tête carrée surmontée d'une coupe en brosse est posée sur son corps trapu. On dirait qu'il n'a pas de cou. En plus toutes ses dents sont gâtées, ce qui fait que ce pauvre Doug fait partie des hommes les plus repoussants que j'aie jamais vus.

— Nous sommes bien d'accord, dit Jenny qui joue les intermédiaires, elle ne paie aujourd'hui que la moitié, n'est-ce pas ?

Il hoche la tête avec réticence, ce qui est tout de même assez courageux pour quelqu'un qui n'a pas de cou, puis prend la parole :

— Tu as intérêt à payer le reste avant le 15 novembre. Je n'attendrai pas au-delà.

— Pas de problème, dis-je en lui tendant les quatre cents dollars si durement gagnés.

— Si tu ne me rembourses pas en temps et en heure, je te compterai des intérêts, dit-il, les yeux fixés sur mes seins. Et je ne parle pas d'argent, bien sûr, précise-t-il d'un air salace en me lançant mes clés, que j'attrape à la volée.

Alors que mon Escort enfin retrouvée démarre, je dis à Jenny le fond de ma pensée.

— Je ne veux pas te vexer, mais ton cousin est vraiment dans le top dix des pires mecs que j'ai croisés !

— Je sais, mais c'est un bon mécanicien et il nous fait toujours des rabais parce que nous sommes de la famille alors nous essayons d'oublier que c'est un homme des cavernes, dit-elle en soupirant et en attachant sa ceinture de sécurité.

Au volant de ma voiture, j'ai presque les larmes aux yeux de pouvoir à nouveau éviter le bus et ses passagers aux corps mal lavés. Nous passons d'abord chez moi où je prends deux ou trois choses indispensables pour ma nuit chez Jenny. Je joue avec Inky et sa souris en mousse en attendant le livreur de pizza. Pendant que j'accueille celui-ci et que je le paie, Jenny sort dans le couloir et s'empare du journal posé sur le sol devant la porte de l'appartement de la Taupe.

— Ne fais pas ça !

— C'est déjà fait, dit-elle en réintégrant mon appartement avec le fameux journal.

Je m'empresse de refermer hâtivement derrière elle.

— Pourquoi l'as-tu volé ? Je n'ai vraiment pas besoin de me fâcher avec mon propriétaire ! S'il commence à fouiner partout, il va découvrir que j'ai Inky !

En entendant son nom, le petit chat apparaît et se frotte contre mes jambes, comme s'il comprenait que je parlais de lui, à moins qu'il ne réagisse simplement à la bonne odeur de la pizza...

— J'ai déjà lu le journal, tu le sais, et ce n'est pas un vol, je le reposerai devant sa porte en partant tout à l'heure.

Elle prend Inky dans ses bras et murmure dans son cou :

— Comme tu es mignon, toi, on dirait une petite boule de poils !

Je coupe des parts de pizza que nous dégustons en buvant une bière. Confortablement installée sur mon canapé avec Inky qui lèche avec délectation ses doigts dégoulinant de mozzarella, Jenny tourne pensivement les pages du journal. Je m'aperçois alors que le signal d'appel de mon répondeur clignote. J'appuie sur la touche pour entendre le message.

« Mademoiselle Emery, c'est le détective Jackson. Appelez-moi quand vous aurez ce message. »

Suit un numéro auquel je peux le joindre. Je croise le regard de Jenny, qui a l'air aussi mal à l'aise que moi.

— Je me demande ce qu'il veut encore ? dis-je avant de boire une gorgée de bière pour tenter de cacher mon appréhension.

Jenny pointe son index sur un article encadré dans le journal.

— Cela a peut-être un rapport avec ça ?

L'article, qui occupe la moitié supérieure de la page cinq est intitulé :

« Des chats mutilés pour un culte satanique ? »

L'article raconte qu'un petit nombre de chats mutilés ont été découverts dans la région de Seattle et que la police a peu d'indices pour l'instant, mais que des faits similaires se sont produits dans d'autres villes. Ces pratiques sont attribuées à un culte nommé « Le Scarabée Sentinelle ». Nous terminons notre pizza avec l'aide de Inky, qui n'en perd pas une miette, puis Jenny prend la parole.

— Tu pourrais juste téléphoner à ce détective et lui demander ce qu'il te veut. De toute façon, tu ne pourras pas penser à autre chose tant que tu ne lui auras pas parlé.

— Je suis sûre que rien de positif ne peut sortir de notre conversation.

— Tu préfères qu'il débarque au bureau demain ?

Elle a raison, évidemment. Je compose le numéro, je me présente et je raccroche brièvement. Jenny debout à côté de moi trépigne d'impatience.

— Que t'a-t-il dit ?

— Qu'il ne voulait pas parler au téléphone, mais il me demande de passer au commissariat pour parler avec lui et son lieutenant.

— Quand veut-il que tu y ailles ?

— Maintenant.

— Waouh ! C'est super excitant !

— Mais je n'ai jamais dit que j'y allais.

— Et pourquoi pas ?

— Peut-être que je n'ai aucune envie de faire la causette avec Jackson and co !

Je préférerais faire un régime, un nettoyage de peau ou une opération de l'appendicite à la petite cuillère plutôt que d'aller à ce rendez-vous...

— Tu n'es pas curieuse ? Tu as peut-être des indices qui les aideraient dans leur enquête ou alors ils veulent te confier une mission secrète comme porter un micro caché pour démasquer le coupable ?

— Tu regardes beaucoup trop de films policiers !

Nous quittons mon appartement peu de temps après. Une fois dans le couloir, au moment de sortir dans la rue, Jenny se retourne vivement et lance à voix haute :

— Inutile de vous énerver, nous n'avons pas claqué la porte, madame Sumner !

Vexée, Mme Sumner referme sa porte sans répondre.

Trente minutes plus tard, nous sommes au commissariat, où Jenny m'a presque emmenée de force.

— Nous voulons voir le détective Jackson, dit-elle au policier de service qui a l'air de s'ennuyer profondément.

— Votre nom ?

— Dites-lui que Tabitha Emery est ici.

Elle est tellement excitée qu'on dirait une pom-pom girl un jour de match. Autant dire que je m'amuse beaucoup moins qu'elle. Je suis tellement nerveuse que si je trouvais un paquet de Virginia Slim au fond de mon sac à main, je me remettrais aussitôt à fumer ! Le détective Jackson apparaît vêtu de la même veste en tweed et arborant la même expression désabusée que l'autre jour. Il me fait un bref salut de la tête puis, désignant Jenny, me demande :

— Qui est-ce ?

— Mon amie, Jenny Arton.

— Elle va devoir attendre ici. Le lieutenant veut vous rencontrer seule.

— Hé, elle a besoin de moi ! Je suis en quelque sorte son représentant.

— Je croyais que c'était l'avocat de l'autre jour ? demande-t-il en se tournant vers moi.

— Je n'ai ni besoin d'un représentant ni d'être assistée !

— Mais j'étais avec elle quand elle a trouvé le premier pentagramme avec le chat égorgé, j'ai le droit de participer à votre réunion !

— Vous n'avez jamais dit que quelqu'un vous accompagnait, dit Jackson avec sévérité.

— Vous ne me l'avez jamais demandé !

— Très bien, suivez-moi toutes les deux.

Nous quittons la réception et nous le suivons dans une vaste pièce peinte en marron gris. La pièce fourmille de policiers apparemment débordés et aussi déprimés que les plaignants ou les présumés coupables assis en face d'eux. Les téléphones sonnent sans discontinuer dans un brouhaha général. Le détective Jackson ouvre une porte au fond de cette salle et nous le suivons à l'intérieur.

— Je vous présente le lieutenant McGilvray, dit-il avant de se tourner vers son patron. Voici Tabitha Emery et son amie, Jenny Arton. Cette jeune femme est concernée dans la mesure où elle accompagnait Mlle Emery dans le cimetière.

Le lieutenant McGilvray a une figure toute ronde et des cheveux gris. A notre vue, un vague sourire étire ses lèvres minces. Se penchant au-dessus de son impeccable bureau, il me tend une main froide et parfaitement manucurée.

— Je vous remercie d'avoir répondu aussi vite à notre appel, mademoiselle Emery. Merci aussi à vous, mademoiselle Arton, asseyez-vous, je vous prie.

Nous prenons place sur des chaises en bois très inconfortables pendant que Jackson reste debout derrière son patron.

— C'est au sujet de la femme assassinée ? demande Jenny, au comble de l'excitation. Vous avez besoin de nous ? Je suis une très bonne actrice, vous savez. Aïe ! Pourquoi me pincas-tu ?

— Ecoute ce que le lieutenant veut nous dire, dis-je à travers mes dents serrées.

Pendant un instant, on dirait que le lieutenant se retient d'éclater de rire – ses lèvres s'étirent au maximum, on ne les voit presque plus – impression fugace, une seconde plus tard, il a l'air plus sérieux que jamais.

— Le détective Jackson et moi sommes convaincus qu'un meurtre a bien été commis même si

pour l'instant nous n'avons pas découvert le corps.

Je pourrais aussi bien :

a) tout raconter. b) me taire.

c) nier en bloc.

— Il n'y a peut-être pas de corps parce que personne n'a été tué mais seulement blessé ?

— Nous avons trouvé suffisamment d'indices pour affirmer qu'il y a eu meurtre et que la victime a subi les mêmes violences que le chat.

Les yeux écarquillés, Jenny s'exclame d'une voix étouffée :

— Mon Dieu ! Vous voulez dire qu'elle a été éviscérée ? Mais comment le savez-vous ? Vous avez retrouvé ses intestins dans la benne à ordures ?

Merci pour la délicatesse... Curieusement, le visage du lieutenant McGilvray devient blanc puis deux auréoles rouges apparaissent sur ses joues comme s'il avait reçu une paire de gifles.

— Vous ne pensez pas retrouver le corps dans une autre benne à ordures ? Elle a peut-être été tuée dans l'une et son corps jeté dans une autre, il suffit de chercher...

— Mademoiselle Emery, la ville de Seattle envoie cinq soirs par semaine cinquante autorails charriant chacun cent containers d'ordures au Colombia Ridge Landfill en Oregon. Cela représente plusieurs dizaines de tonnes d'ordures par semaine dispersées sur plusieurs centaines d'hectares.

— Nous envoyons nos ordures dans l'Oregon ?

— Oui.

— Oh !

Dire que j'ai passé toute ma vie à Seattle et que je ne le savais pas. Je ne sais pas pourquoi, mais le fait de savoir que mes poubelles finissent dans l'Etat voisin me donne un sentiment de supériorité... Le lieutenant McGilvray se gratte la gorge.

— Je vais vous expliquer pourquoi nous vous avons fait venir ici, mademoiselle Emery. Nous avons l'impression, le détective Jackson ici présent, les officiers Vasquez et Carson – que vous avez vus sur la scène de crime – et moi-même, que vous avez des compétences psychiques qui pourraient nous être très utiles.

J'ouvre la bouche de saisissement et je le regarde sans dire un mot. Je reprends contenance et je m'appête à nier, lorsque Jenny, au comble de l'excitation, intervient avec enthousiasme :

— Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! Vous voulez que Tab vous aide à retrouver le meurtrier ! C'est génial ! C'est un super médium vous savez ! Quand elle commence à papillonner des yeux, vous avez l'assurance que quelque chose va se produire, et... aïe !

— Assieds-toi et tais-toi !

Jenny se rassied en se frottant le bras. Le détective Jackson nous regarde, les lèvres pincées. Je ne saurais dire s'il a envie de rire ou s'il est colère.

— Ecoutez, lieutenant, je suis flattée que vous m'accordiez une telle confiance, mais je suis aussi navrée de vous décevoir, car dans cette affaire, je ne peux pas vous aider. Je reconnais qu'il m'arrive parfois d'avoir de mauvais pressentiments comme l'autre jour au cimetière et aussi dans l'immeuble désaffecté, mais je ne vois pas en quoi mes mauvais pressentiments ou mes prémonitions, si vous préférez ce mot, peuvent vous être d'une aide quelconque.

Jenny grogne à mes côtés, je lui lance un regard venimeux pour lui imposer silence, ce qui n'échappe pas à la sagacité du lieutenant McGilvray qui intervient d'une voix dangereusement douce.

— Votre amie n'a pas l'air convaincue, mademoiselle Emery. Je crois que vous êtes trop

modeste, vous ne vous faites pas assez confiance. Y a-t-il un moyen, comment dire ? d'encourager votre talent ?

Je pense au miroir noir et j'ai une bouffée de colère. C'est de moi que l'on parle, je ne suis pas une machine après tout ! Pourquoi est-ce que tout le monde se mêle de ma vie ? Sur un ton glacial, je réponds au policier :

— Si je pouvais prédire l'avenir ou lire dans les pensées, croyez-vous que je me contenterais d'un job de réceptionniste ? Je m'installerais à Las Vegas et je gagnerais au loto ou je jouerais en bourse !

— Comprenez-moi bien, mademoiselle Emery, nous n'avons pas l'habitude dans ce département de faire appel à des médiums pour résoudre des affaires en cours, mais dans la mesure où il y a eu meurtre, nous nous devons d'explorer toutes les pistes. Et s'il y a la moindre chance de voir, grâce à vous, une lueur dans ce cas particulier, je m'en voudrais de ne pas l'exploiter. Si cela peut vous faire changer d'avis, dites-vous que vous accomplissez un devoir civique.

Dans la mesure où je paie mes impôts, je suis en règle avec mes « devoirs civiques » !

— Désolée, je ne peux rien pour vous.

— Une seconde, Tab, et si tu parlais de tes rêves ? insiste Jenny en reculant sa chaise prudemment de peur que je la pince encore.

— Les rêves ne sont que des rêves, dis-je en sentant la moutarde me monter au nez. Tu veux parler de celui où j'étais dans un jacuzzi avec Tom Cruise ? Cela n'avait rien à voir avec une prémonition, malheureusement !

— Mais la bague ? C'est forcément une piste, non ?

Je me mords l'intérieur des joues pour ne pas hurler.

— Quelle bague ? demandent les deux policiers en chœur.

Je pose mes mains bien à plat sur le bureau et je donne une version brève de mon rêve avant de conclure avec ironie :

— Vous voyez, c'est aussi simple que cela, il vous suffit de trouver celui ou celle qui porte une bague à tête de mort qui a l'air vivante et qui crache du sang. C'est forcément lui qui a fait le coup !

Le lieutenant McGilvray croise ses mains sur sa poitrine et m'observe en silence. Quand il reprend la parole, sa voix est tendue, comme s'il contenait difficilement sa colère.

— Vous ne devriez pas perdre de vue un point essentiel, mademoiselle Emery, si je découvre que vous nous cachez quoi que ce soit, je me ferai un plaisir de vous mettre derrière les barreaux pour ce meurtre et de vous y laisser un long moment.

— Et vous, dis-je au comble de la fureur, si vous avez quoi que ce soit à me dire à l'avenir, je vous conseille de vous adresser à mon avocat !

Avec Jenny dans mon sillage, je quitte la pièce, exaspérée. Nous n'échangeons pas un seul mot jusqu'à la voiture.

— Je ne le crois pas, non, mais tu as vu pour qui il se prend, ce type ? Quel salaud ! commente Jenny.

Je me tourne vers elle et pendant une seconde, je pense à ma vengeance. J'hésite entre un coup de poing entre les deux yeux et un coup de fil à sa mère pour lui raconter comment sa fille a perdu sa virginité à l'arrière de sa voiture quand elle avait quinze ans...

— Si tu avais fermé ta grande bouche au lieu de raconter n'importe quoi aux flics, on n'en serait pas là !

— Hé, mais je suis de ton côté !

— C'est ça, avec une amie comme toi, je n'ai pas besoin d'ennemi ! dis-je avec lassitude en

dirigeant ma voiture dans les embouteillages.

— Ce n'est pas ma faute si tu as la trouille d'utiliser les talents que le bon Dieu t'a donnés.

— Ce ne sont pas des talents, c'est une malédiction, dis-je en tapotant le volant nerveusement. Ce n'est pas toi qui dois vivre avec cela. Je n'ai pas le choix, je suis la seule à devoir supporter ces fichus rêves. J'étais seule à voir la mort de mon père sans pouvoir faire quoi que ce soit pour l'empêcher et pendant qu'il mourait, j'avais la vision de ma mère en train de s'envoyer en l'air avec le voisin !

Je pousse un profond soupir et je serre les dents pour empêcher mes larmes de couler, puis je reprends :

— Ecoute, Jenny, je vais te déposer chez toi puis je vais rentrer chez moi, j'ai besoin d'être seule ce soir.

Nous roulons en silence jusqu'à chez elle.

Elle se tourne vers moi et pose la main sur mon bras.

— Je suis désolée, Tab, je sais que tout cela n'est pas facile pour toi, j'aurais dû me taire chez les flics, pardonne-moi et viens dormir à la maison.

— Non, je préfère rester seule, j'ai besoin de réfléchir à tout cela, dis-je en lui souriant.

Dix minutes plus tard, j'entre dans le hall de mon immeuble, tellement occupée à m'apitoyer sur moi-même que je manque de trébucher sur Clay Sanderson pendu à ma sonnette.

— Salut, je suis là ! dis-je en lui tapotant l'épaule avec un sourire, à quoi dois-je l'honneur d'une seconde visite en vingt-quatre heures ?

Tabitha, ma chérie, je ne peux vivre loin de toi plus longtemps ! Je veux passer la nuit avec toi ! (Suit un baiser passionné...)

Les mains sur les hanches et l'air furieux, il m'apostrophe :

— Est-ce que tu peux m'expliquer ce que signifie l'appel que je viens de recevoir de la part du lieutenant McGilvray, t'accusant de dissimuler des informations concernant un meurtre ?

— Oh, c'est ça ? dis-je déçue d'être obligée de renoncer à ma rêverie érotique. Il t'a tout dit.

— Je veux l'entendre de ta bouche.

— Je ne pensais pas qu'il t'appellerait.

— Tu ne penses pas assez, c'est un fait évident.

Ma colère monte comme un volcan sous pression, ou plutôt comme une femme frustrée qui n'a pas fait l'amour depuis trop longtemps. En un mot, j'explose !

— Trop, c'est trop ! Ça suffit !

Je déverrouille la porte avec ma clé et d'un pas furieux, je fonce, tête haute, jusqu'à la porte qui donne sur l'entresol. Un coup d'œil en arrière me suffit à comprendre que Clay, pas du tout découragé, m'a emboîté le pas.

— Je ne t'ai pas invité !

— Il faut que nous parlions !

Voilà exactement en quoi nous sommes différents. Clay est le genre d'homme qui a besoin de parler jusqu'à ce qu'il trouve une solution, de mon côté je préfère la politique de l'autruche qui consiste à ignorer le problème jusqu'à ce que celui-ci vous explose à la figure... ou se résolve tout seul. Je préfère ma méthode.

— Je n'ai rien à dire.

J'ouvre la porte de communication et je commence à descendre vers le niveau inférieur. Il me suit toujours. J'arrive dans le hall et lorsque la porte de Mme Sumner s'entrouvre, j'articule à son intention entre mes dents serrées :

— Attention, je vous préviens, je vais la claquer !

Je mets ma clé dans la serrure, Clay est toujours dans mon dos. Je me tourne face à lui.

— Clay, je ne veux pas que tu viennes chez moi. Je veux que tu rentres chez toi et que tu me laisses tranquille.

Il m'observe sans bouger. Je soupire avec lassitude.

— O.K.

Inky m'accueille avec un *miaou* enthousiaste.

— Attaque ! lui dis-je en désignant Clay, mais au lieu de m'obéir, il se frotte contre les jambes de Clay.

Celui-ci referme la porte derrière lui en souriant.

— Tu parles d'un pitbull !

— Tu voulais parler, alors parlons, dis-je en m'adossant au bar, l'air le plus détaché possible.

Ce qui est difficile car ses yeux bleu azur me regardent intensément et son corps musclé occupe tout l'espace de mon petit appartement...

Pour occuper mes mains, je lui sers une bière. Il boit une gorgée avant de répondre.

— Peux-tu m'expliquer pourquoi tu es allée chez les flics sans ton avocat ? Je croyais avoir été clair sur ce point ?

— Et je croyais avoir été claire moi aussi ! Je n'ai pas besoin d'un avocat !

Enfin, dans le sens de l'aide juridique, parce que sinon sur le plan sentimental, je reconnais que j'ai besoin de...

— Le lieutenant McGilvray affirme que tu en sais plus que tu ne veux le dire !

— Le lieutenant McGilvray est un âne, il ne sait rien du tout et ne comprend rien à rien.

— C'est aussi un de mes bons amis.

— Ce qui ne l'empêche pas d'être un âne ! Et je n'y peux rien si tu choisis mal tes amis.

Il pousse un soupir exaspéré en levant les yeux au ciel, on dirait ma mère ! Visiblement il prend sur lui pour garder son calme.

— Ecoute-moi bien, Tabitha. Les policiers de Seattle sont sur les dents, ils ont un meurtre mais ils n'ont pas de cadavre. Pour l'instant, cette affaire ne s'est pas ébruitée mais dès que la presse aura vent de cette histoire, tu peux être sûre qu'elle en fera ses choux gras. Y as-tu pensé ?

— Ce n'est pas mon problème, dis-je en changeant l'eau d'Inky.

— Ce sera ton problème parce que dès que les reporters vont savoir qui a découvert le sang dans la benne, ils vont te harceler. Tu as vraiment envie de parler de tes dons de voyance à tout Seattle ? Je suis tout à fait certain que tu ferais un tabac, mais est-ce que tu y tiens vraiment ? demande-t-il perfidement.

Je m'effondre dans un fauteuil, les coudes sur les genoux et je masse mes tempes en sentant la migraine arriver. Je n'avais pas pensé à cela, évidemment.

— Je ne dissimule aucune information. Crois-moi. J'ai dit tout ce que je savais au lieutenant.

Il s'approche de moi par-derrière et pose ses mains sur mes épaules. Je rêve qu'il m'embrasse dans le cou...

— McGivray a parlé d'une bague à tête de mort ?

— Ça ? C'était dans un rêve !

Ou plutôt un cauchemar... Clay reprend d'une voix douce :

— Il paraît qu'il y a un groupe d'adeptes de Satan connus pour pratiquer des mutilations sur des animaux. Un de leurs signes de reconnaissance est une bague à tête de mort.

— Est-ce que par hasard ce groupe s'appelle le Scarabée Sentinelle ?

— Comment le sais-tu ?

— J'ai lu un article dans le journal là-dessus.

Il fait le tour de mon fauteuil et me regarde droit dans les yeux.

— Je ne sais que penser à propos de tes prémonitions ou de tes visions. Je suis en revanche certain d'une chose, c'est que si les membres de ce groupe apprennent qu'ils sont accusés de meurtre par un médium, même en l'absence de corps, cela ne va pas leur plaire et tu risques d'être en danger.

— D'accord, dis-je dans un souffle.

Inky saute sur mes genoux, je le gratte sous le cou, ce qui le fait ronronner. Je sens les larmes qui perlent à mes yeux.

— Tout va bien, murmure Clay, mais la prochaine fois, appelle-moi avant de parler à la police, d'accord ?

J'acquiesce.

Clay plante un baiser sur le haut de ma tête et s'en va. J'aurais préféré me rouler sur la moquette avec lui plutôt que recevoir un chaste bisou sur les cheveux. A ce rythme-là, dans deux jours, on n'échangera plus qu'une bonne poignée de mains...

* * *

Je sombre dans un sommeil profond, les rêves arrivent presque aussitôt. Ils commencent comme les autres, dans cette même pièce sombre.

* * *

J'essaie de toutes mes forces de me concentrer sur la vision mais je suis trop faible pour faire le point. Tout est obscur et trouble mais je sens que je ne suis pas seule dans cette pièce. Il y a une autre personne, un homme. Je me tiens derrière lui. Il ignore ma présence. Je ne distingue pas son visage et je ne vois pas non plus ce qu'il fait. Il porte le même linceul noir et il se tient au centre d'un cercle composé de douzaines de bougies noires qui projettent des ombres lugubres autour de lui.

L'air est saturé de l'odeur de cire chaude. Je perçois parfaitement l'énergie que dégage l'homme, c'est un mélange d'exaltation et de quelque chose d'ignoble et de néfaste. Il est agenouillé et murmure des mots inintelligibles, on dirait une psalmodie, un chant très lent. J'essaie de voir son visage mais je suis paralysée par la terreur. Soudain, il lève ses deux bras au-dessus de sa tête et je reconnais la bague à tête de mort à son doigt. Je distingue plus nettement l'objet qu'il tient entre ses mains, c'est un long couteau à la lame finement ouvragée.

Dans la lumière des bougies, la lame scintille étrangement. Elle est couverte de sang écarlate qui coule encore...

* * *

Je sors de mon rêve en hurlant. J'essaie de me calmer et de me rendormir après avoir ouvert tous mes placards et tous mes tiroirs, à la recherche d'un éventuel croquemitaine. Il est 1 heure du matin, il faut que je dorme mais je sais que dans l'état dans lequel je suis, ça va être difficile. Je

remets mes lentilles de contact et j'allume la télé, Inky lové contre moi. Nous partageons entre amis un sachet de chips au fromage. Puis les choses se compliquent quand Inky, qui a sauté sur le bar, commence à jouer avec la boîte contenant le miroir. Il a réussi à l'ouvrir et essaie d'attraper le papier d'emballage qui est à l'intérieur.

— Arrête !

Je me lève et je le pose sur le sol. Il lève la queue et fait le gros dos en signe de protestation en me fixant de ses yeux verts. C'est notre premier affrontement alors j'essaie de calmer le jeu.

— Ce n'est pas parce que je ne veux pas de ce cadeau que tu as le droit de jouer avec !

Il n'a pas l'air convaincu et semble dire : *Cause toujours ma vieille, toi et moi, nous savons très bien que tu meurs d'envie d'essayer ce truc !*

— Je n'en ai aucune envie !

Il sursaute et court se cacher dans la couette. Je sors le miroir noir de sa boîte et je caresse son cadre en étain d'un doigt tremblant. Est-ce que je pourrais vraiment en apprendre davantage sur le meurtre en l'utilisant ? Ou bien est-ce qu'on va m'envoyer en hôpital psy si quelqu'un me trouve en pleine expérience ?

Je pèse le pour et le contre, il y a peut-être une petite chance de voir quelque chose, autant, je pense, que de voir Clay Sanderson revenir me chercher et m'emmener finir la nuit dans son lit...

Est-ce que je pourrai toujours me regarder en face si je n'essaie pas ? Inky, qui m'a apparemment pardonné, revient se frotter à mes jambes en ronronnant.

— Qu'en penses-tu ? Je l'essaie ?

Il s'assied et me regarde en miaulant doucement. Cela pourrait aussi bien être un miaulement signifiant : *Est-ce qu'il reste des chips*, ou bien : *Je n'en sais rien, après tout, fais ce que tu veux*, ou encore : *Vas-y, lance-toi !*

Dans l'état de fatigue dans lequel je me trouve, je choisis la dernière possibilité. Je pose le miroir sur ma table basse.

Il y a quelques années, avec l'aide d'une libraire que je voyais beaucoup à l'époque, j'avais étudié le phénomène. Elle m'avait montré sa technique personnelle de concentration à l'aide d'un miroir noir. Mais je n'ai jamais essayé moi-même. Avec du recul, je regrette de ne pas l'avoir mieux observée. Je me souviens qu'elle utilisait des cierges, mais je n'en ai pas. Je ferme les rideaux, j'éteins les lumières car il faut faire l'obscurité dans la pièce. Comme il fait nuit noire, je manque de me casser la figure en revenant près de la table basse.

Il ne se passe rien. J'essuie mes paumes moites sur le T-shirt trop large que je porte la nuit, puis lentement, je m'agenouille sur le sol à côté de la table basse. A mesure que mes yeux s'accommodent de l'obscurité, je distingue mieux les contours du miroir. Je me place à quelques centimètres de lui, j'inspire profondément et j'expire très lentement en fixant le miroir. En fait, j'essaie de ne pas le regarder mais de percer sa surface et de voir au-delà.

Au début, il ne se passe rien. Tout est obscur, puis lentement, imperceptiblement, l'obscurité change de densité, elle frémit, se tord, tourbillonne et la spirale infernale m'emporte inexorablement. J'ai la tête qui tourne comme dans un lit après une cuite à la tequila... Mes yeux me brûlent, ils luttent contre l'obscurité et soudain, il y a une explosion de lumière et des images inconnues apparaissent devant moi. Elles sont d'abord très lumineuses puis elles disparaissent aussitôt en perdant leurs couleurs. Je distingue d'abord l'immeuble abandonné, je tente de m'accrocher à cette vision, mais elle disparaît comme les autres, aussitôt remplacée par celle d'un grand cierge noir. La flamme brille, s'étire et se rétracte, le cierge est placé à l'intérieur d'un crâne. Lentement, ce crâne se déforme, il paraît vivant et alors qu'il adopte une expression sardonique, les orifices de ses yeux se

remplissent d'un sang épais. Le cri strident d'une femme terrifiée jaillit et résonne dans ma tête, il me projette à l'autre bout de l'immeuble, à l'intérieur de la benne à ordures qui se balance et se tortille et se transforme en un énorme et immonde scarabée qui dirige ses antennes dans ma direction.

La langue râpeuse d'un chat sur ma joue me sort de ma transe et me ramène à la réalité. Je me redresse, désorientée et étonnée d'être couchée sur le tapis. Le miroir noir n'est plus sur la table devant moi, mais il gît sur le sol de l'autre côté de la pièce.

Inky insiste pour que je m'occupe de lui. Je tombe de sommeil, mais il ne l'entend pas de cette oreille. Je me remets difficilement debout, mais je tiens à peine sur mes jambes. Je vais nourrir Inky, puis je vais me recoucher pour dormir quelques heures avant d'aller travailler. Je réfléchirai plus tard à ce que j'ai vu dans ce miroir. Beaucoup plus tard. Quand je serai à la retraite par exemple, cela m'occupera. Je suis en train d'ouvrir une boîte de nourriture pour chat quand le téléphone sonne, je me demande bien qui peut m'appeler ainsi au beau milieu de la nuit.

— Allô ?

— Salut, je voulais seulement m'assurer que tu ne seras pas en retard au bureau ce matin, dit Jenny.

— Tu joues les réveille-matin à...

J'écarquille les yeux en voyant le chiffre inscrit sur l'horloge du four à micro-ondes. 7 heures ! J'ai gardé mes lentilles de contact tout ce temps, voilà pourquoi mes yeux semblent collés. Cela dit, j'ai beau me frotter les yeux, l'horloge indique toujours 7 heures.

— Euh, tu as quelle heure ? dis-je, la bouche cotonneuse et la peur au ventre.

— 7 heures et quelques minutes, tu vas bien ? Tu as l'air drôle ?

Il n'y a rien de drôle dans le fait que mon dernier souvenir conscient remonte à 2 heures du matin.

— Je n'ai pas l'air drôle. Je vais bien, on se retrouve au bureau.

— Tu as encore fait des cauchemars ?

— Je crois. Est-ce qu'on peut en parler plus tard ? dis-je en repoussant la vision désagréable d'un crâne humain rempli de sang.

— Tu es sûre que ça va ?

Je raccroche après l'avoir rassurée.

Une douche brûlante, de nouvelles lentilles et deux tasses de café me ramènent à la réalité.

— Apparemment, je me suis endormie devant le miroir noir, dis-je à Inky occupé à lécher le beurre étalé sur sa tartine.

Il me regarde comme s'il me mettait au défi.

— Tu peux penser ce que tu veux, c'est ma version, elle me convient et je n'en changerai pas.

Je laisse à Inky ma propre tartine, car ce matin, je ne me sens pas vraiment dans mon assiette.

* * *

— J'ai décidé d'aller voir Lina après le travail, ce soir, dis-je à Jenny qui mange son sandwich au bœuf fumé et pain de seigle.

— Pourquoi ? Tu dis toi-même qu'elle est nulle.

Je prends le temps de mâcher une bouchée de mon sandwich au thon avant de répondre.

— Elle n'est pas nulle, elle est libraire.

— Je maintiens qu'elle est nulle. C'est une libraire nulle, avec un N comme nocive, négative et nuisible...

— On ne va tout de même pas se chamailler pendant notre heure de déjeuner !

— Si tu vas voir ta Lina la nulle, c'est n'importe quoi !

— Arrête !

— Elle te rend folle, qu'est-ce que ça va t'apporter de la voir ?

— Je veux la voir, c'est tout.

J'aurais dû dire « J'ai besoin de la voir » plutôt que « Je veux la voir » car j'ai autant envie de la voir que d'aller chez ma gynéco. Mais il y a des moments où on n'a pas le choix.

— La dernière fois que tu l'as vue, tu as dit, poursuit Jenny en faisant des guillemets en l'air : « Je préférerais rôtir en enfer plutôt que de revoir cette sorcière tarée. »

— C'est différent. J'étais encore sous le coup de la mort de mon père.

Donc irrationnelle et excessive.

Nous terminons nos sandwiches et nos cafés avant de reprendre notre conversation.

— Tu veux la voir à cause de tes rêves ?

— J'ai utilisé le miroir noir hier soir, dis-je à voix basse.

— Et...? demande Jenny tout émoustillée.

— Et...

C'était bizarre et terrifiant et je ne sais pas ce que j'ai fait pendant cinq heures cette nuit...

— Et je crois que j'ai besoin de voir Lina. Je ne t'ai pas raconté non plus que Clay a débarqué chez moi pour me reprocher d'avoir vu les flics sans lui.

— C'est une bonne chose, il commence à montrer ses sentiments.

— Tu parles, des sentiments d'avocat, c'est tout.

— Il t'a embrassée ?

— Sur les cheveux.

— Oh !

— Eh oui. Au moins aujourd'hui je ne le croiserai pas, il est au tribunal toute la journée. Il a téléphoné plusieurs fois pour parler à Martha.

— Il t'a dit quelque chose de gentil ? Il a parlé de votre baiser ou de ton affaire ?

— Je n'ai pas d'affaire, mais non, il n'a rien dit de gentil au contraire, j'ai l'impression qu'il est plus froid qu'avant.

Jenny époussette les quelques miettes qui parsèment le devant de son chemisier, se lève et prend son manteau posé sur le dossier de sa chaise.

— Il a peut-être du mal à mélanger vie professionnelle et vie privée.

Je finis ma tasse de café et je me lève à mon tour.

— Je ne lui demande pas de m'embrasser au bureau devant tout le monde !

— Mais tu en rêves !

— Bien sûr, mais là n'est pas la question. J'aimerais seulement qu'il me salue avec amabilité ou quelque chose comme ça.

Nous quittons le café bondé pour retrouver le crachin glacial. D'accord, pour être tout à fait honnête, cette « chose » à laquelle je pense ne serait pas très appropriée pour le bureau, mais un « Bonjour, Tabitha, comment vas-tu aujourd'hui ? » me conviendrait parfaitement.

De retour au bureau, je trouve Martha – très grosse car très enceinte – installée à mon poste de travail, en train de mâchouiller un Snicker.

— Cela fait plaisir de te voir arriver à l'heure pour une fois, et j'ai remarqué que c'était aussi le cas ce matin. Tu as adopté une nouvelle éthique professionnelle, Tab, ou bien est-ce que tu envisagerais par hasard de me piquer mon job ? demande-t-elle en se levant avec difficulté, ce qui, je

l'avoue, me réjouit.

— En tout cas, je vois que tu profites bien de ta grossesse. Tu manges pour deux en ce moment, Martha ? dis-je au lieu de répondre à sa provocation.

— Ou pour trois ? susurre Jenny d'un air innocent. Tu es sûr que tu n'attends pas des jumeaux ou des triplés, parce que, ma vieille, tu es énorme !

Les lèvres de Martha s'étrécissent sous l'effet de la colère.

— Tu n'as qu'à lui demander à elle, dit-elle en faisant un signe de tête dans ma direction. Tabitha, la médium qui lit en vous ! Elle savait que j'étais enceinte avant moi !

— Elle a deviné parce que tu avais beaucoup grossi, c'est tout ! assène Jenny avant de tourner les talons et de quitter la réception, un air de triomphe sur le visage.

Martha la suit, visiblement énervée que Jenny lui ait cloué le bec. Pendant les heures qui suivent, je me concentre sur mon travail qui consiste à passer les communications extérieures aux différents avocats du cabinet ou à leurs assistantes.

— Bonjour, McAuley et Malcolm, puis-je vous aider ?

— Martha, s'il vous plaît, dit la voix de Clay.

— Un moment, je vous prie, dis-je de ma voix la plus professionnelle, puis après un instant d'hésitation, j'ajoute : Comment vas-tu, Clay ? Ça se passe bien au tribunal ?

— Ça se passe bien, j'ai besoin de parler à Martha, dit-il d'une voix tranchante.

— C'est si difficile que ça de dire bonjour ? Ça prend deux secondes de ta journée. Je te dis « Bonjour, comment vas-tu ? » et tu me réponds « Très bien, merci ». Je sais que tu es un monsieur très important et très occupé et que je ne suis qu'une petite réceptionniste, mais tu peux tout de même être poli !

— Il me semble que tu es mal placée pour me donner des leçons de politesse.

— Je te transfère.

Et je le déconnecte. Hop, ni vu ni connu, prends ça dans les dents !

Le téléphone sonne immédiatement.

— Bonjour, McAuley et Malcolm, puis-je vous aider ?

— Tu l'as fait exprès !

— Fait quoi ?

— Tu m'as raccroché au nez juste parce que je n'ai pas fait des ronds de jambes au téléphone avec toi !

— Je suis désolée que vous ayez été déconnecté, monsieur, je suis navrée d'avoir fait attendre une personne de votre importance et...

— Passe-moi Martha, c'est tout ce que je veux.

Je le mets en attente et je prends un plaisir certain à l'imaginer en train d'écouter toute la bande de musique classique. Je prends deux autres appels, je me lime les ongles. Trois minutes plus tard, le téléphone sonne à nouveau.

— Bonjour, McAuley et...

— Passe-moi Martha immédiatement !

— Un moment, s'il vous plaît !

Je presse le bouton transfert et me sentant toute-puissante et grisée par mon nouveau pouvoir et – tout en étant consciente de jouer à la roulette russe avec mon job –, j'envoie l'appel chez Jenny. Je tape un mémo de la direction à l'intention de tout le personnel pour rappeler qu'il est recommandé de ne pas passer trop de temps à surfer sur Internet. J'envoie le mémo par email à tout le personnel trois fois, juste pour m'amuser, et je reçois, sans surprise, un nouvel appel de Clay.

— Ecoute, dit-il d'une voix blanche, avant que les choses n'empirent, je crois que nous devrions avoir une petite conversation tous les deux sur le sens du mot professionnel.

— Très sincèrement, je pense que tu es quelqu'un de très professionnel, un peu trop peut-être.

— Je ne parle pas de moi, mais de toi !

— Oh, désolée, je pense que je peux maintenant transférer ton appel à Martha.

— Inutile, j'ai eu Jenny qui, elle, m'a passé Martha. C'est à toi que je veux parler.

— Désolée, on m'appelle sur une autre ligne, tu vas devoir attendre.

Je le mets en attente et je termine l'ongle que j'étais en train de polir avant son appel. Puis je décide qu'il est temps de faire profil bas et je presse le bouton.

— Excuse-moi encore de ne pas t'avoir passé Martha directement, mais... je ne comprends pas pourquoi tu ne me dis pas bonjour gentiment quand tu m'appelles, dis-je d'une toute petite voix.

— Je te promets que je te dirai bonjour gentiment à l'avenir si tu me promets de ne pas me déconnecter.

— Ça marche.

Une pause et je me lance.

— J'ai utilisé le miroir noir hier soir. Et quand je suis revenue à moi cinq heures plus tard, j'étais allongée sur le sol.

— Tu avais bu combien de bières avant ?

— Aucune !

— Tu devais être fatiguée, bon, on m'appelle de nouveau dans la salle d'audience. Dis à Martha que je la rappellerai pour faire de nouveau le point avant ce soir.

Les échanges avec Clay Sanderson sont très valorisants...

* * *

Quand j'entre dans la librairie La Cité d'émeraude, Lina est en train de pousser un chariot métallique dans les rayons, précisément dans la section des autobiographies. Les bras levés, elle tente d'insérer un livre sur la plus haute étagère. Ses cheveux noirs tombent en boucles sur ses épaules. A la brusque crispation de son dos, je comprends qu'elle a senti ma présence.

— Bonjour, Tabitha, dit-elle, le dos tourné.

Un silence, puis elle poursuit en se retournant lentement :

— Si je disais que c'est une joie de te revoir, je mentirais.

— Va au fait directement, Lina, c'est inutile de tourner autour du pot.

Elle a un petit sourire.

— L'approche directe a toujours mieux marché avec toi, n'est-ce pas ?

— Tu ne peux pas me lâcher les baskets ?

— Je ne vois pas pourquoi je ferais cela.

Elle se retourne vers les étagères et reprend son travail. Quand elle me fait de nouveau face, au bout de quelques secondes, ses yeux dorés me fixent intensément. Elle m'attrape le bras droit fermement et nous restons immobiles face à face sans rien dire une bonne minute. Une fois son opinion faite, elle ôte sa main et l'essuie sur sa jupe en laine verte avec répulsion.

— Dans quoi t'es-tu fourrée ?

Avant que j'aie pu répondre, elle me fait signe de la suivre. Nous traversons plusieurs salles où des lecteurs sont installés – étudiants ou rats de bibliothèque – puis elle me conduit dans une petite pièce qui lui sert de bureau et elle s'assied derrière sa table de travail. Je ferme la porte derrière moi

et je m'assieds en face d'elle. Sur le bureau, une petite plaque en métal proclame : *Si nul n'est lésé, fais ce que veux.*

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est la règle des Wiccans, en langue ancienne. Cela signifie que tu peux agir comme tu l'entends du moment que tu ne nuis à personne, y compris à toi-même.

— Oh ! J'ai utilisé un miroir noir la nuit dernière, dis-je à toute vitesse sans la regarder ni respirer, et en serrant mes mains fortement l'une contre l'autre.

Elle hoche la tête en silence, sans même marquer la surprise. Elle tapote son menton de ses doigts et hausse les épaules comme pour dire : « Et alors ? » Je décide de poursuivre :

— Je ne sais pas ce qui s'est passé exactement. J'ai vu des trucs qui m'ont donné la chair de poule, tout allait très vite, mais quand je suis revenue à moi, des heures étaient passées sans que je ne m'en rende compte. Je me suis peut-être simplement endormie mais je n'avais pas l'impression d'avoir dormi.

— Tu as oublié ton cercle de protection.

— Mon quoi ?

Son visage se crispe de colère. Très pâle, elle m'invective :

— Voilà pourquoi ta visite ici est inutile, Tabitha. Tu n'exploites pas le don que tu as mais tu l'utilises de temps en temps pour t'amuser. C'est une perte de temps, ce que tu cherches, tu le trouveras sur Internet ou dans un livre. L'époque où j'étais ton guide est terminée.

— Je ne suis pas venue te demander d'être mon guide, j'ai seulement quelques questions à te poser. Je voudrais faire appel à tes lumières pour m'éclairer sur un certain nombre de choses.

— Mes lumières ne sont pas à vendre, dit-elle avec emphase.

— C'est une expression.

— La première fois que nous nous sommes rencontrées, dit-elle enfin radoucie, je donnais une conférence sur la clairvoyance à l'université, tu te souviens ?

— Bien sûr.

— Quand tu m'as abordée, tu étais terrifiée. Tu avais peur de parler de tes visions.

— Oui, et tu as été très sympa de me prendre sous ton aile.

— Je repense à toutes ces soirées passées chez moi à t'aider à répondre à toutes les questions que tu te posais.

— Oui, dis-je, émue malgré moi par l'évocation de cette époque.

— Et le jour où mes réponses ne t'ont plus convenu, tu m'as jetée comme une vieille chaussette, dit-elle en donnant une grande claque sur le bureau.

Voilà pour l'émotion.

Ses yeux jettent des éclairs. Je mets une main devant moi comme pour me protéger de sa colère.

— O.K., O.K., pas de problème, on en reste là, Lina.

— Je connais ton problème, Tabitha, murmure-t-elle, je l'ai vu, j'ai eu la vision il y a déjà des semaines, mais cette fois, je ne peux rien pour toi.

— Tu ne peux pas ou te ne veux pas ?

— Ça ne fait pas de différence, n'est-ce pas ? Je te dirai simplement ceci, tiens-toi le plus loin possible de celui qui a le regard vide, il veut ta perte et il te supprimera si tu lui en donnes la possibilité.

Je croise les bras sur ma poitrine.

— Un regard vide ? Tu ne peux pas faire mieux ? A Seattle, tous les hommes ont le regard vide, c'est parce qu'il pleut tout le temps, ça donne le cafard.

— Désolée, je ne connais pas son nom et je n'ai pas d'autre détail. Je ne vois qu'un regard vide.

Munie de ce précieux détail, je retourne à ma voiture. Je mets ma clé dans la serrure, j'ouvre la porte, je m'installe sur mon siège. J'aperçois alors quelque chose d'étrange posé sur mon pare-brise.

Il est vraiment très gros, il a de nombreuses pattes et il a été placé volontairement sous un de mes essuie-glaces.

5

J'actionne l'essuie-glace et je regarde, dégoûtée, le gros insecte qui va et vient sur la vitre en laissant derrière lui à chaque passage une longue traînée marron. Ses pattes gigotent encore, mais coincé comme il est, il lui est impossible de se libérer. Je n'aime pas ce genre de blague. Pour abréger son agonie, je passe à la vitesse supérieure et la bestiole finit son existence sous les roues d'un gros 4X4. Je ronchonne et je me maudis moi-même pendant tout le trajet du retour. Quelle idiote j'ai été de demander de l'aide à Lina la nulle !

Je m'installe devant des séries télé que j'ai vues des dizaines de fois en regardant d'un œil distrait Inky déchiqueter un magazine. Je m'ennuie et, bien que nous soyons mardi soir, j'ai envie de sortir. Je pars à la pêche du côté des copines. J'essaie avec Jenny, mais elle sort avec un nouveau copain ce soir. Lara travaille au Megaplex et chez Cathy, c'est Jeff qui décroche. Cathy est sortie, me dit-il, et il ignore quand elle rentrera.

— Veux-tu que je lui laisse un message ? demande-t-il.

— Oui, je veux que tu lui dises qu'elle me rappelle dès qu'elle est rentrée. Dis-lui que je m'ennuie à mourir, que j'ai un cafard monstre et que j'ai envie de sortir. Je suis prête à aller où elle veut et à faire n'importe quoi plutôt que de rester chez moi une seconde de plus !

— Je m'apprêtais à aller au Jimbo boire un verre, tu veux venir ?

Oups !

— Euh, je te remercie, mais pas ce soir, Jeff.

— Pourquoi pas ? Tu viens de dire que tu es prête à aller n'importe où et à faire n'importe quoi ?

— Je sais, mais...

— Mais ça te paraît bizarre que nous sortions tous les deux sans le reste de la bande ?

— Oui, c'est ça.

Je trouverais en effet plus que bizarre de passer la soirée en tête à tête avec le colocataire gay de ma copine avec qui je n'ai aucun point commun ni aucun atome crochu. A bien y réfléchir, je pense que ce serait même pire que de passer la soirée toute seule chez moi à regarder Inky déchiqueter mes journaux et chasser les moutons de poussière sous mon lit.

— Pourtant j'ai beaucoup de conversation quand je ne suis pas au milieu d'un groupe.

Beaucoup de conversation, je demande à voir, ou plutôt non, justement ! En tout cas, qu'il puisse croire cela de lui-même montre à quel point ce garçon n'est pas réaliste. Quoi qu'il en soit, il va falloir la jouer fin, car je suis bel et bien coincée, alors que faire ?

Je pourrais :

a) Raccrocher brusquement en expliquant la prochaine fois que je le vois que la ligne a été _justif">c) Dire non poliment et simplement.

— Non, vraiment, je te remercie beaucoup, Jeff, je préférerais pas.

— Je comprends.

Le ton sur lequel il me répond est tellement pathétique que j'ai presque pitié de lui. C'est en tout cas la première fois, depuis que je le connais, qu'il manifeste une émotion. Oh, et puis après tout !

— D'accord, Jeff, sortons ! On se retrouve au Jimbo, laisse un message à Cathy pour qu'elle sache où nous retrouver quand elle rentrera.

— Tu es sûre ?

— Oui, je suis sûre.

Ce dont je suis sûre, au contraire, c'est que je préférerais dîner avec ma mère ou m'asseoir sur le fauteuil de mon dentiste pour me faire dévitaliser une dent plutôt que de passer la soirée avec lui, mais je n'y peux rien. J'ai été élevée dans la religion catholique et la culpabilité m'étouffe.

Je ne suis jamais allée au Jimbo un mardi soir et la différence avec le week-end est impressionnante, il y a beaucoup plus de lumière et beaucoup moins de monde. En fait, à part les piliers de bar déjà bien éméchés, il n'y a pas foule et je ne vois pas l'intérêt de m'asseoir à notre table préférée, celle que nous défendons d'habitude bec et ongles. Mais de toute façon je n'ai pas le choix car Jeff y est déjà installé. Il porte un T-shirt noir à manches longues, un pantalon en toile Dockers marron et toujours le même air obtus et stupide sur le visage. Il ne bouge pas, ne sourit pas, n'a même pas l'air vivant, il me regarde simplement avec des yeux de hibou. Quelle ambiance ! me dis-je en m'asseyant en face de lui.

— Salut.

— Salut, Tabitha, répond-il en poussant vers moi un martini, j'ai pris la liberté de te commander un verre.

— Un martini.

— Oui.

— Pourquoi m'as-tu commandé un martini ?

— Parce que je ne t'ai jamais vue en boire un alors que tu dis toujours qu'il faut essayer de nouveaux cocktails !

— C'est vrai, mais toi tu n'en essaies jamais de nouveaux, tu commandes toujours le même.

— Oui, mais toi, tu évites toujours celui-là.

La raison est simple, j'ai peur que le cocktail martini me monte plus vite à la tête qu'un autre cocktail, mais Jeff a l'air tellement content de m'offrir ce verre que je me sens obligée de le remercier avant de boire.

Je bois d'un trait, après tout, si je suis ivre, je serai plus gaie. Mais cela n'échappe pas à Jeff.

— Fais attention, c'est très alcoolisé et si tu n'as pas l'habitude...

Il commence à m'énerver avec ses recommandations.

— Pas de panique, je tiens bien l'alcool, mais de ton côté, je voudrais que tu m'expliques enfin pourquoi tu es le seul de la bande à ne jamais essayer autre chose que tes sempiternels cocktails martini ?

— J'ai fait le choix de la pureté.

— Je sais, c'est ce que tu dis à chaque fois, mais cela ne veut rien dire.

Ses lèvres minces esquissent un pâle sourire. Il prend une nouvelle gorgée de martini en silence.

— Je ne supporte pas l'idée de polluer mon corps en faisant des choix impurs. Sais-tu que tout

amateur de martini a sa propre méthode pour confectionner sa boisson parfaitement à son goût ? Le martini est un cocktail vraiment très personnel, certains mettront quatre doses de gin pour une dose de vermouth, d'autres préfèrent moins de vermouth et plus de gin, c'est tout un art. J'ai découvert cet art il y a quelques années et quand Cathy m'a amené au Jimbo la première fois, j'ai expliqué au barman comment j'aimais boire mon cocktail et depuis, il me le prépare toujours parfaitement, en suivant mes instructions.

— Et dis-moi, mon cher Jeff, quelle dose de vermouth préconises-tu par rapport à la dose de gin ? dis-je en mâchonnant une olive d'un air un peu ironique.

— Eh bien, pour ce qui me concerne, répond-il sans relever l'ironie, je prononce le mot vermouth en l'articulant bien distinctement pendant que je le verse sur le gin, c'est le dosage absolument parfait.

Je reste bouche bée.

— Tu plaisantes ? Oh, Jeff, tu me fais marcher !

Je commande un deuxième puis un troisième martini et à mesure que le temps passe, je trouve mon compagnon de moins en moins bizarre. C'est peut-être ça, le secret de Jeff, la raison pour laquelle il ne boit que des martini : il connaît le dosage exact qui fait qu'on le trouve sympa. Ou alors c'est parce que je suis bourrée...

Nous papotons en attendant Cathy, il me raconte qu'avant d'arriver à Seattle, il vivait à Los Angeles où il passait le plus clair de son temps à se tourner les pouces. J'ai du mal à imaginer Jeff, qui est blanc comme un cachet d'aspirine, se faire rôtir sur une plage de LA ou surfer sur les vagues. La vision de son corps blanc dans un Speedo me donne des frissons, je préfère changer de sujet.

— Et ta famille ? Tu as des frères et des sœurs ?

— Non, je suis enfant unique, comme toi. Ma mère est morte quand j'étais enfant, dit-il en grimaçant, et mon père a pris sa retraite en Floride il y a quelques mois.

— Il te manque ?

— Pas vraiment, nos échanges ne sont pas très amicaux. Il n'apprécie pas mon mode de vie.

— Et à propos de ton mode de vie, justement, il y a un nouveau mec dans ta vie ? dis-je en osant des questions plus personnelles maintenant que l'alcool qui circule à flot dans mes veines m'a totalement désinhibée.

— Je pourrais te poser la même question, dit-il en souriant.

Je lance la dernière olive en l'air et je la rattrape dans ma bouche avant qu'elle ne retombe sur la table.

— Oui, tu pourrais, Jeff, mais ma vie sexuelle est le sujet central de nos soirées du vendredi et ce depuis des années, ce qui n'est pas ton cas.

— Je fais des rencontres mais rien de sérieux.

Je me penche sur la table et je lui tapote gentiment l'épaule.

— C'est ce que tu dis, mais moi je sais pour qui tu as un petit penchant... Tu vois de qui je veux parler ? Lucien Roskell. Cela fait combien de temps que tu es amoureux de ton patron ?

Son visage devient blanc comme de la craie, il lance des coups d'œil furtifs autour de lui.

— Ne prononce pas son nom, il pourrait très bien être ici ce soir !

— Ça m'étonnerait que quelqu'un comme Lucien s'aventure ce soir au Jimbo... à moins que tu ne l'aies invité, dis-je en lui jetant un regard méfiant. Tu n'aurais pas fait une chose pareille, n'est-ce pas, Jeff ?

— Eh bien, pourquoi pas ? Lucien et toi vous vous plaisez, c'est évident et...

— Oh, mon Dieu, tu l'as invité en te servant de moi pour l'attirer ici afin de passer toi-même

plus de temps avec lui !

— Je... je ne vois pas ce qu'il y a de m... mal ? Tu avais l'air de l'appré... écier, dit-il en bégayant d'énervement.

— Oh, je t'en prie, ne dis pas que tu as fait ça pour me faire plaisir uniquement, dis-je en attrapant mon sac et en me levant difficilement.

— Nooon ! Ne t'en va pas ! S'il te plaît ! Si cela se trouve, il ne viendra même pas, il m'a dit qu'il était débordé.

— Je vais aux toilettes et je vais en profiter pour décider si je reste ou si je pars, dis-je en lui faisant les gros yeux.

Après un petit pipi, je me plante devant le miroir mal éclairé des toilettes pour dames et je tente de faire le point. Machinalement, je prends mon bâton de rouge à lèvres dans le fond de mon sac, puis je passe un peu d'anticerne sous mes yeux, lorsque soudain je réalise ce que je fais. Zut ! Je suis tombée dans le panneau, je suis en train de me faire belle pour Lucien. Même si cela me coûte de l'admettre, il est clair que ce type me plaît.

— Bon, après tout, ce n'est qu'une petite histoire de sexe.

— C'est toujours une histoire de sexe, chérie, dit la blonde peroxydée qui se lave les mains à côté de moi.

De retour dans la salle, j'aperçois sans surprise Lucien assis à la place que je viens de quitter. Sous sa veste en cuir noir, il porte un pull bleu marine sur un jean. Il était super canon tout en noir dans son magasin, mais cette tenue décontractée lui va encore mieux. C'est bien simple, toutes les femelles du Jimbo n'ont d'yeux que pour lui. A demi dissimulée dans l'ombre du couloir qui mène aux toilettes, plusieurs choix s'offrent à moi :

a) Partir en courant par la sortie de secours en laissant Lucien entre les pattes de Jeff.

b) M'asseoir à côté de Lucien et le séduire par mon charme et mon intelligence.

c) Tanguer dangereusement jusqu'à la table et m'effondrer lamentablement parce que j'ai trop bu.

— Ça me fait plaisir de te voir, Tabitha, dit Lucien avec un grand sourire en m'apercevant.

Il est très vite évident que malgré mon choix de l'option b, c'est bêtement la c que je mets en application. Je titube sur mes talons, je bafouille un bonjour et je m'embarque malgré moi dans une phrase interminable et inaudible tout en m'effondrant à ses côtés. Je suis la honte du genre féminin.

— Un p'tit verre ? dis-je à Lucien qui me dévore des yeux en ignorant complètement Jeff lancé dans une description enthousiaste du prochain inventaire.

— Un verre d'eau, ce sera parfait, me répond-il en ayant l'air de s'amuser franchement.

— De l'eau ? dis-je en mangeant une olive, ce soir c'est gin et tonic, cela ne te tente pas ?

— Si, mais ce soir il me semble évident qu'il vaut mieux que je sois sobre pour te ramener chez toi.

Zut, j'avais oublié ce détail, je ne me pose jamais la question car nous venons toujours en groupe au Jimbo et il y en a toujours une qui peut ramener les autres.

— Ça ira très bien, Jeff et moi nous partagerons un taxi, ou alors tu peux nous ramener tous les deux et tu me déposes la première.

Lucien fait un grand sourire.

Je m'assieds à l'arrière de la Saab rouge de Lucien, Jeff prend place à l'avant et engage la conversation. Apparemment très excité d'être si proche de son idole, il bégaye épouvantablement et

Lucien, charitable, termine chacune de ses phrases. Après quelques blocs, il fait un arrêt et revient avec trois cafés. Le breuvage combiné à l'air frais qui pénètre par le toit ouvrant me rafraîchit les idées au point que je me rends compte que Lucien a pris la direction de l'appartement de Jeff, qu'il compte donc déposer en premier. Quand Lucien s'arrête devant son immeuble, Jeff est aussi excité qu'une jeune fille à son premier rendez-vous. Un instant, je comprends qu'il espère que Lucien va descendre de voiture, ouvrir sa portière et le raccompagner jusque dans le hall, mais il se ressaisit, semble rougir, et descend rapidement en murmurant un merci gêné avant de s'engouffrer dans l'immeuble.

— Il a complètement craqué pour toi, dis-je en bafouillant encore un peu malgré le café et l'air frais.

— Mais je ne suis pas gay, dit-il en tapotant le siège à côté de lui. Tu ne veux pas venir près de moi ?

— Je suis très confortablement installée, dis-je avec nervosité en m'éclaircissant la voix.

— Ce siège est beaucoup plus confortable, tu sais, insiste-t-il, et je préfère que tu viennes à l'avant car sinon, je vais avoir l'air d'un chauffeur de taxi. Allez, viens ! Je te promets que je ne te mordrai pas, à moins que tu ne me le demandes, bien sûr.

Prenant enfin conscience du ridicule de la situation et prenant sur moi pour agir comme une femme responsable et adulte et non comme une gamine, je pousse un grand soupir et viens prendre place à côté de lui. Il se penche vers moi, ce qui a pour effet de me couper la respiration.

— Je ne fais qu'attacher ta ceinture de sécurité, dit-il, apparemment très amusé par ma réaction.

— Je peux le faire moi-même, dis-je en lui prenant la ceinture des mains sans le regarder et en m'affairant avec nervosité.

Nous roulons en silence jusqu'à chez moi. Je passe ces quelques minutes à me demander a) Si je lui propose de monter, ou plutôt de descendre en l'occurrence puisque j'habite à l'entresol, ou b) Si je prends mes jambes à mon cou, dès qu'il sera garé devant chez moi.

— Je ne reste que deux minutes, dit-il à haute voix en répondant ainsi à mon interrogation silencieuse.

— Euh, oui, bien sûr.

Mme Sumner est évidemment en faction, elle nous guette et s'apprête à faire sa remarque habituelle sur le claquement de ma porte, mais elle reste bouche bée, devant le sourire éclatant que Lucien lui adresse. En entrant chez moi, il se fige sur le pas de la porte, jette un coup d'œil circulaire et conclut :

— Ce n'est pas un endroit pour toi, il ne te ressemble pas du tout.

— Je suis tout à fait d'accord, mais mon triplex avec vue sur l'océan est en pleins travaux en ce moment. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? Café, Thé ? Bière ? Vin ? *Moi* ?

— Rien, merci, dit-il, avant d'ajouter en apercevant Inky : ce chat, en revanche, te ressemble. Ça fait même un peu cliché, non ?

— Cliché ? Pour toi, une femme qui vit avec un chat, ça fait cliché ?

— Pas n'importe quel chat et pas n'importe quelle femme ! Une sorcière et son chat noir !

— Une sorcière ? dis-je en riant, désolée, mais je ne suis pas une sorcière. Si je l'étais, j'aurais beaucoup d'argent, un meilleur job, une mère compréhensive, un ventre plat, une voiture neuve et des relations sexuelles régulières...

Ma phrase reste en suspens car je réalise l'énormité de ce que je viens de dire.

— Si je peux te dépanner sur ce dernier point..., dit-il avec un petit sourire en reposant Inky, par terre.

Gênée, je tourne la tête et j'aperçois le voyant rouge de mon répondeur. Je le presse. C'est un message de Cathy qui m'explique qu'elle n'est pas venue ce soir au Jimbo parce qu'elle était trop fatiguée. Je regarde Lucien et mon cœur manque un battement. Il s'est baissé pour ramasser un objet sur le sol, quand il se relève, il tient le miroir noir entre ses mains. Il le fixe avec concentration, avant de lever son regard vers moi.

— Je suis désolée. Ça doit être Inky qui l'a jeté par terre, dis-je en bafouillant et en lui prenant le miroir des mains pour le poser sur la table basse.

— Tu t'en es servie, affirme-t-il.

J'acquiesce en silence.

Il s'assied sur mon canapé, repousse un coussin et tapote la place près de lui.

— Viens t'asseoir et raconte à oncle Lucien tout ce que ce vilain miroir t'a révélé.

Je ris nerveusement en m'asseyant à mon tour, mais le plus loin possible de lui.

— Ce n'est pas drôle du tout, dis-je en posant mes pieds sur la table basse devant moi, je crois que je ne referai pas un deuxième essai !

Il se rapproche de moi imperceptiblement et pose ses pieds juste à côté des miens.

— As-tu écrit ce que tu as vu ?

— Non.

Il se rapproche encore et pose un bras autour de mes épaules.

— C'était aussi horrible que cela ? Je me suis peut-être trompé, finalement un miroir noir n'est sans doute pas le support approprié pour toi.

Impossible de répondre avec le poids de son bras sur mes épaules qui diffuse une douce chaleur dans mes veines...

— Mais si tu ne peux pas écrire, tu peux peut-être en parler ?

Je revois les images de l'autre nuit, une vague de panique me submerge et je saute sur mes pieds.

— Je suis navrée mais je dois me lever tôt demain pour aller travailler et en plus je bosse au Megaplex le soir, j'ai absolument besoin de dormir, ce serait mieux que tu t'en ailles maintenant.

Il se lève lentement, comme à regret.

— Je comprends.

Il passe devant moi et pose ses mains sur mes hanches en me regardant droit dans les yeux.

— Je te fais peur, n'est-ce pas ?

— Oh, non, pas du tout !

Je n'ai pas peur, je suis terrifiée, mais je ne veux surtout pas le lui montrer !

Je passe mes bras autour de son cou, j'approche mon visage du sien et je lui tends mes lèvres. Au départ, c'est juste pour essayer, un échantillon en quelque sorte. Mais sa bouche me répond avidement et ses bras me serrent contre lui. Nos corps sont si proches l'un de l'autre que je sens le relief de l'amulette qu'il porte sous son pull. Cela m'inquiète et m'excite en même temps. Sa bouche dévore la mienne, sa langue explore ma bouche, il savoure mes lèvres avec une telle passion que des frissons parcourent mon dos et je ressens une explosion de chaleur dans ma poitrine qui se diffuse dans tout mon corps. Je brûle de désir et lui aussi, mais malgré l'intensité de notre baiser, je sens une grande tension dans son corps, il se dégage le premier. Un seul mot me vient en tête, *orgasme*.

— Moi aussi, j'ai peur de toi, dit-il, mais je ne veux pas faire la moitié du chemin si tu n'es pas prête toi aussi à le faire de ton côté, et pour l'instant, je sens que tu n'es pas prête à me donner plus qu'un baiser.

Je n'ai pas le temps de lui répondre qu'à la réflexion je crois que je pourrais peut-être

m'arranger avec mes peurs car il a déjà tourné les talons.

Je dors par intermittence et je fais des rêves dont je me réveille en sueur, non pas parce qu'ils sont torrides, mais plutôt parce qu'ils sont terrifiants. La sonnerie du téléphone me réveille complètement et interrompt enfin mes cauchemars. Je tâtonne autour de mon lit et j'attrape le combiné à l'envers, puis je le mets dans la bonne position et je marmonne un bonjour un peu pâteux.

— Je me fais du souci pour toi.

— Euh, quoi ? dis-je en m'asseyant dans mon lit, c'est très touchant de ta part, Lina, mais c'est inutile.

— Je n'ai pas envie de me faire du souci pour toi, mais c'est plus fort que moi, je n'arrive pas à t'oublier.

— Ecoute, Lina, il est... 6 heures du matin et...

— Tu es en danger, Tabitha.

— Oui, je sais, je dois me méfier d'un homme au regard vide, ouhhhh, j'ai peur !

— Il y a aussi autre chose, des insectes, ou des scarabées, quelque chose comme ça.

Je ne réponds pas. L'image de la bestiole écrasée sur mon pare-brise me revient.

— Ecoute, Tabitha, dit-elle en perdant patience.

Sa voix calme devient coupante comme un rasoir.

— Tout cela n'est pas mon problème mais le tien. Ce que j'essaie de faire, c'est d'ôter de mon esprit ces visions qui te concernent toi et pas moi.

— Très bien, c'est fait. Je me méfierai désormais de tous les insectes en plastique et des hommes au regard vide.

— Je ne crois pas avoir parlé d'insectes en plastique mais grâce à cette précision, je comprends mieux mes visions. Où as-tu vu ce genre de chose ? Je vais faire des recherches sur leur signification en tant qu'offrande aux forces du mal.

— Quoi ? Mais je ne t'ai rien demandé et surtout pas de faire des recherches à ma place !

— C'est pourtant ce que tu m'as demandé, hier !

— Hier, je t'ai demandé ton amitié et tu me l'as refusée.

— Tu m'en veux ?

Elle pousse un profond soupir avant d'ajouter :

— Tu n'as pas tué ton père, Tabitha, et moi non plus.

— Je dois y aller.

Je raccroche et j'enfouis le téléphone sous mon oreiller.

* * *

Quelques heures plus tard, après avoir pris ma douche, mon petit déjeuner, joué quelques minutes avec Inky et retourné au Jimbo en taxi pour récupérer ma voiture, je suis de nouveau au bureau, derrière le comptoir de la réception. Et ce une demi-heure avant l'ensemble du personnel qui commence à 9 heures. Je suis en somme la parfaite illustration de l'employée modèle. La grosse Martha sort de l'ascenseur et marque un arrêt en me voyant déjà au travail.

— Les choses sont enfin claires ! Tu veux mon job ! En tout cas j'espère pour toi que tu as fait du café ?

— Je n'ai pas fait de café car c'est le job de...

— De la première personne qui arrive au bureau le matin, mais évidemment, c'est une chose que tu ignorais !

Elle hisse son énorme sac à main sur mon bureau et commence à fouiller dedans, puis elle en sort triomphalement une enveloppe couleur menthe verte.

— Tiens.

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle lève les yeux au ciel.

— C'est une invitation à mon *baby shower*, tu sais, c'est la fête que l'on organise pour ses amis avant la naissance de son bébé ? C'est une tradition chez les gens bien élevés, Tabitha !

Voyant que je refuse de prendre l'enveloppe que sa main potelée me tend, elle la jette sur mon bureau.

— Je n'en veux pas, Martha, pourquoi t'acharnes-tu à m'inviter à ta fête ? Tu ne m'aimes pas et je...

— C'est tout ce que tu as trouvé pour ne pas m'offrir de cadeau ? Je te signale que c'est probablement toi qui vas hériter de mon job, alors venir à ma fête est le moins que tu puisses faire !

Drapée dans sa colère, elle tourne les talons aussi vite que son poids et ses huit mois de grossesse le lui permettent. Je reste plantée devant son invitation jusqu'au moment où les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur d'autres employés.

— Je suis impressionnée, dit Jenny en me lançant un regard appréciateur. Tu es sur le pont à l'heure et l'œil vif, c'est un exploit ! Je ne pensais pas te voir avant midi puisque tu étais au Jimbo hier soir, ajoute-t-elle en faisant le tour du bureau.

Elle aperçoit l'enveloppe.

— Je vois que tu en as reçu une toi aussi ?

— Parce qu'elle t'a aussi invitée ?

— Oui, mais j'ai eu la présence d'esprit de lui dire que j'étais déjà prise ce jour-là. Tu y vas ?

— Je préférerais encore manger des insectes vivants !

— Tu devrais y aller, dit-elle d'un air pensif.

— Pourquoi ?

— Tu sais que la Sorcière va demander son avis à Martha sur le nom de sa remplaçante.

— Mais je croyais qu'il n'y avait que deux postulantes, Muriel et moi, et comme Muriel part en Floride...

— C'est l'ordre logique des choses, mais j'ai entendu dire qu'ils envisageaient aussi des recrutements extérieurs.

— Quoi ?

— Oui, c'était juste avant que tu n'arrives à l'heure le matin et que tu montres que tu as une vraie conscience professionnelle.

Nous sommes interrompues par deux appels successifs que je transfère avec un professionnalisme irréprochable.

— C'est bien, je vois que tu ne raccroches plus au nez de tes interlocuteurs.

— Si je comprends bien, d'après toi, je dois aller à son fichu *baby shower*, lui acheter un fichu cadeau et faire semblant de bien m'amuser pour avoir un job dont je ne sais même pas si j'ai envie.

— Laisse tomber, dit-elle avant de changer de sujet. Tu as vu Lina ?

— Oui, mais cela n'a servi à rien, tu avais raison, elle est nulle.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et l'avocat senior Ted McAuley s'approche de la réception de sa démarche hésitante de vieux monsieur.

— Tu m'en diras plus au déjeuner, murmure Jenny à mi-voix.

— Ah, voilà justement la jeune femme que je voulais voir ! s'exclame M. McAuley avec un

sourire pincé.

C'est la première fois que le grand patron s'adresse à moi directement. Et cette grande première sera sûrement aussi la dernière. Je lui réponds en bafouillant :

— Bon... bonjour, monsieur McAuley, je vous assure, monsieur, que si vous me donnez une autre chance, les choses peuvent vraiment s'améliorer.

Il soulève sa lourde mallette qui a l'air de peser une tonne. Il la dépose sous mon nez, l'ouvre et en sort une longue liste. Puis il m'observe d'un air interrogateur.

— Que disiez-vous, mademoiselle Emery ? Peu importe, ajoute-t-il, l'air confus en voyant mon trouble. Mademoiselle Emery, vous savez évidemment que notre firme a toujours soutenu la Course pour la Conscience ?

— La Course pour la Conscience ?

— Oui, c'est une course qui a lieu chaque année à travers les rues de Seattle pour supporter la faune en danger. La Course aura lieu samedi et nous devons récolter le plus d'argent possible pour sauver les grues des marais du Mississippi.

— Les grues des marais, monsieur ?

— Tout à fait, mademoiselle Emery, c'est une cause chère à mon cœur. Ces dernières années, notre compagnie a toujours répondu présent avec enthousiasme pour défendre cette belle et noble cause.

Il lève un doigt déformé par l'arthrite.

— Je compte sur vous, mademoiselle Emery, pour rassembler le maximum de signatures. Je souhaite que le plus grand nombre de nos employés participe à cette course et récolte de nombreuses promesses de dons.

— Pardon de vous demander cela, monsieur, mais pourquoi moi ?

— Vous avez été recommandée pour ce job, mademoiselle Emery. L'autre jour, M. Sanderson vous a chaudement recommandée lui-même, il dit le plus grand bien de vos compétences. Je compte sur vous alors. Faites-le pour McAuley et Malcolm. Faites-le pour les grues des marais du Mississippi.

Et il me laisse avec le document devant moi. Je suis affligée.

Je ne sais pas pour qui j'éprouve la plus grande pitié, pour les grues des marais ou pour moi.

6

— Allez, Jen, fais un effort, signe !

— Tu m’as bien regardée, est-ce que j’ai une tête à faire du jogging pour sauver des oiseaux ?
Le jour où tu me verras courir, c’est parce que je serai poursuivie par un loup-garou !

Elle n’a pas tort, une fille qui s’habille en taille quarante-huit n’a pas les prédispositions pour courir un marathon. J’ai fait une mauvaise approche. Je tente autre chose.

— Je suis d’accord avec toi, sauf que nous avons toutes les deux le temps de nous entraîner pour être en forme le jour J.

— Pour samedi ?

— Je t’accorde que d’ici samedi, c’est un peu court, mais si nous commençons maintenant, nous serons à point à Noël pour faire nos courses sans être essouffées.

Elle mâche son sandwich pensivement.

— Désolée, mais je fuis tous les exercices qui accélèrent mon rythme cardiaque et qui me font transpirer, à part un orgasme évidemment. Si tu veux mon avis, Tab, tu t’es fait avoir sur ce coup-là. Chaque année, le vieux McAuley cherche un nouveau pigeon et cette année, c’est toi.

— Qui était le responsable de l’année dernière ?

— Clay. Tu lui as même donné vingt dollars pour « la cause ».

Je sens qu’il y a anguille sous roche.

De retour au bureau, je n’arrive pas à mettre la main sur un seul volontaire. L’approche directe ne donnant rien, je décide de jouer sur la corde sensible. Entre deux appels à transférer, je surfe sur le Net pour trouver quelques photos de grues des marais du Mississippi. En fait, ma stratégie est simple, je cherche le cliché le plus triste et le plus pathétique qui soit pour apitoyer mes collègues. Mon idée est de trouver une grue qui regarde l’objectif avec un air perdu, de la mettre en scène façon : « Sauvez-moi sinon vous aurez ma mort sur la conscience » et de l’envoyer par mail à tout le monde. Si ça marche, non seulement j’aurai trouvé des participants à la course, mais je récolterai aussi des dons pour la bonne cause. Je trouve enfin un site Web et peu à peu, une grande photo apparaît sur mon écran. Il semble que la grue des marais du Mississippi soit l’oiseau le plus laid au monde... De désespoir je me penche en avant jusqu’à ce que ma tête touche mon écran.

— Ce n’est pas la bonne méthode.

Je sursaute et me tourne vers mon interlocuteur – qui n’est autre que Clay Sanderson. D’un index rageur, je désigne l’affreux oiseau qui me nargue sur l’écran.

— Je ne te remercie pas du cadeau !

— Ce n’est pas moi qui t’ai envoyé cette photo ! proteste-t-il en faisant semblant de ne pas

comprendre.

— Je parle de cette fichue course, dis-je en brandissant le document déposé par M. McAuley. Apparemment, tu penses que je suis la mieux qualifiée pour m'en charger ?

— Je me trompe ?

— Oui, c'est impossible, personne ne veut signer pour sauver la vie d'une telle créature, on a plutôt envie de la supprimer si on la croise.

— Moi, je vais signer.

— Vraiment ?

Je pousse un soupir de soulagement, je lui tends un stylo et il signe aussitôt en haut de la feuille.

— A ton tour.

— Je suis obligée ?

— Bien sûr.

Tu parles, quand je pense que je me suis fait distancer par le drogué qui m'a volé mon sac, il n'y a aucune chance que je réussisse à courir quatre kilomètres samedi... Il passe une tête au-dessus de mon comptoir et désignant l'oiseau sur l'écran :

— Qu'est-ce tu voulais faire de ça ?

Je lui explique mon plan, il secoue la tête.

— Il faut frapper là où ça fait mal, envoie ton mail comme tu l'avais prévu mais ajoute que Ted McAuley supervisera lui-même la liste de candidats à la course et la liste des donateurs.

— Bonne idée, mais comment être sûr qu'ils viendront courir samedi ?

— Peu importe parce que personne n'y va, même pas Ted. Ce qui compte, c'est qu'il croie que tout le monde est mobilisé. En fait, chacun donne dix dollars et Ted envoie de son côté un gros chèque à une association qui fait le boulot. Il est content, les oiseaux sont contents et toi, tu en retires tout le bénéfice.

J'ai une envie soudaine d'attraper Clay Sanderson par sa cravate en soie et de l'embrasser jusqu'aux amygdales... mais j'opte finalement pour une approche plus professionnelle et je réponds :

— Merci.

— As-tu besoin d'aide pour formuler le mail ?

— Je te remercie, je peux me débrouiller toute seule.

Je clique sur ma souris, l'oiseau disparaît, mon écran se brouille un instant puis une nuée d'insectes apparaît.

— Qu'est-ce que c'est que ça...

— On dirait un virus.

Jenny, Martha et Muriel apparaissent affolées dans le couloir.

— Nous avons la même chose sur nos écrans !

Cindy, notre reine de l'informatique, arrive une demi-heure plus tard. En découvrant mon écran, elle s'exclame :

— C'est mignon, je n'avais jamais vu ça auparavant. Qu'est-ce que c'est ? On dirait une espèce de scarabée. Comment est-ce arrivé ?

— Je n'en sais rien. J'ai peur d'avoir cassé mon ordi et tous ceux de la boîte !

— Pas de panique, c'est un virus, tu n'y es pour rien !

Elle se glisse sur une chaise à mes côtés et pendant une heure, ses doigts dansent avec agilité sur le clavier. Enfin elle se lève, ses cheveux bruns sont collés sur ses tempes à cause de la transpiration.

— C'est réglé ? dis-je, avec espoir.

— Non, tu l'as cassé.

— Quoi ? dis-je affolée.

— Tu n'es pas directement responsable, mais le virus t'était destiné à toi personnellement. En ouvrant ta boîte électronique, tu l'as fait pénétrer dans tout le système.

— Je ne l'ai pas fait exprès !

Elle jette un coup d'œil à sa montre, il est presque 17 heures.

— Je reviendrai demain et je réinstallerai les principaux programmes.

J'espère que personne n'apprendra d'où est parti le virus...

Martha sort de son bureau en enfilant un immense imper jaune, on dirait un chapiteau de cirque... Elle m'apostrophe :

— Tu n'es pas tirée d'affaire, ma pauvre Tabitha, à ce que je vois. Comment comptes-tu t'en sortir pour rassembler les dons pour demain ? Détourner les fonds de pension des employés ?

— En fait, j'ai pensé que pour avoir la paix, j'allais faire rétrécir toutes les portes d'entrée de l'immeuble, comme ça, tu seras obligée de rester chez toi.

Elle me lance un regard noir, mais, mouchée, elle s'engouffre dans l'ascenseur sans répliquer. Le bureau se vide lentement. Au moment où Clay arrive à la réception, le téléphone sonne.

— Bonsoir, McAuley et Malcolm, puis-je vous aider ?

— Je voudrais parler à Clay, s'il vous plaît.

Je reconnâtrai cette voix geignarde et maniérée entre toutes.

— Un moment, s'il vous plaît.

Je mets l'appel en attente, je fais le tour de mon comptoir et je lance en direction du groupe d'avocats qui s'apprête à descendre :

— Claaayy ! Votre petite amie sur la une !

Il y a quelques ricanements dans le groupe qui entoure Clay. Celui-ci rougit et me lance un regard furieux puis il s'approche de la réception et prend le combiné non sans me lancer entre ses dents :

— C'est vraiment malin, Tabitha, je prends l'appel ici.

Je lui transfère l'appel et je prends un air dégagé tout en ne perdant pas une miette de la conversation.

— Oui, chérie, j'arrive, dit-il.

Puis il parle de réservation pour le soir même dans un restaurant hors de prix et de places de cinéma pour la fin de la soirée.

Je le déteste.

Et je me déteste encore plus de ne pas être la fille à qui il parle en ce moment au téléphone.

* * *

Ce coup de fil m'a tellement cassé le moral que le soir, au Megaplex, Lara est obligée de me secouer.

— Tu savais qu'il avait une petite amie. Ne me dis pas que tu pensais qu'il allait rompre avec elle parce qu'il t'a embrassée dans un moment de faiblesse ?

Si, si, justement...

— Euh, non, tu as raison.

— Et puis la prochaine fois que cette mijaurée téléphone, tu coupes la ligne.

En l'honneur d'Halloween, qui est dans neuf jours, le Megaplex offre un rabais sur les entrées pour le dernier thriller qui vient de sortir et sur tous les films d'horreur. Le résultat, c'est qu'il y a ce

soir une foule d'adolescents surexcités à l'idée de voir des histoires mettant en scène des adolescents torturés, mutilés et terrifiés. C'est apparemment le genre de film qui creuse l'appétit et qui donne soif car mes collègues et moi passons la soirée à courir à droite et à gauche pour servir des litres de soda et des tonnes de pop-corn. Harold Wembly a eu la bonne idée de faire appel à deux extras supplémentaires, si bien qu'au lieu de trois, nous sommes cinq. Pourtant, nous sommes bel et bien débordés. Je transporte deux sodas Colossal et je me faufile entre la machine à pop-corn et un de mes collègues plié en deux pour chercher des bonbons dans le placard situé sous le comptoir.

Je commence à trouver que je ne m'en sors pas si mal, lorsque le drame se produit. Au moment où j'arrive derrière lui, le garçon se relève et se tourne vers la machine à pop-corn, l'un des sodas Colossal s'envole et atterrit en faisant un fracas épouvantable dans la machine à pop-corn.

Atterrée, je laisse tomber l'autre soda que je transportais et deux employés qui se précipitaient pour me donner un coup de main glissent, dérapent et finalement s'étalent dans la flaque poisseuse. Il y a du soda partout.

Et non seulement toute la production de pop-corn de la soirée est bonne à jeter, mais la machine elle-même ne semble pas au mieux de sa forme. Elle commence à ralentir et après quelques ratés et des étincelles, une fumée s'élève. Tous les clients du Megaplex assistent à la terrible agonie dans un respectueux silence.

— Merde alors ! dis-je à mi-voix.

— Cela va exploser ! crie quelqu'un, ce qui a pour effet de faire reculer les clients.

Dans la foule, certains prennent déjà leurs jambes à leur cou.

Il n'y a pas d'explosion mais un court-circuit général qui me vaut évidemment d'être virée par un Harold Wembly hors de lui qui m'assure que je dois lui être reconnaissante de ne pas avoir appelé la police.

C'est moche.

Je retourne chez moi la queue entre les jambes.

C'est alors que j'aperçois Lina. Elle est plantée sur le trottoir d'en face et ne semble pas décidée à sonner chez moi. On dirait qu'elle ne sait pas si elle a envie de me voir, mais moi, je sais très bien ce que je veux.

— Va-t'en ! lui dis-je, excédée.

— On dirait que tu as eu un accident, dit-elle en m'emboîtant le pas.

— Mauvaise pioche ! Tu viens de faire la preuve que tes prémonitions ne sont pas fiables à cent pour cent !

— Ce n'est pas une prémonition, c'est une déduction. Tu as du pop-corn plein les cheveux et la figure, et il y a de la bouillie de... est-ce que ça aussi c'est du pop-corn ? demande-t-elle en tendant le bras et en attrapant des grains de maïs collés sur une de mes oreilles.

— Je n'ai aucune envie d'en parler et surtout pas avec toi.

J'ouvre ma porte et je pénètre à l'intérieur. Elle me suit évidemment.

— Je ne t'ai pas invitée, tu peux t'en aller, dis-je en faisant mine de la repousser.

Non seulement elle ne s'en va pas, mais elle me dépasse et me précède jusqu'à mon appartement. Avec un soupir exaspéré, je la suis dans l'escalier puis dans le couloir. Mme Sumner ouvre sa porte. A sa vue, je ne peux m'empêcher de crier :

— La ferme !

Elle referme sa porte en bougonnant. Je tourne ma clé dans la serrure.

— Je te donne cinq minutes, pas une de plus.

— Dix.

Je ferme yeux et ma tête s'effondre contre le battant de la porte.

— D'accord, dix minutes.

Nous pénétrons dans mon appartement. Je balance mes chaussures à travers la pièce et je m'effondre sur le canapé en écrasant Inky par inadvertance. Avec un miaulement indigné et toutes griffes dehors, il se dégage et se jette dans les bras de Lina.

Stop, je touche le fond ! Même mon chat me déteste. Je me mets à pleurer.

Au bout d'un moment, les larmes se tarissent et je prends les mouchoirs que Lina me tend en silence.

— Il est évident que les six minutes que tu as passées à pleurer sur ton sort n'entrent pas dans le temps que tu m'as généreusement accordé, dit-elle d'un ton froid.

— Dis ce que tu as à dire et laisse-moi.

— Pourquoi ne me racontes-tu pas ce qui t'est arrivé ces derniers temps ? Mes visions ne sont pas claires, je vois des scarabées et des Satanistes et cet homme...

— Ah, oui, j'oubliais, le fameux homme au regard vide !

Elle encaisse l'ironie en silence. Debout en face de moi, elle caresse gentiment Inky. Pour la première fois je remarque les quelques fils gris dans ses cheveux noirs et les rides nouvelles autour de ses yeux. Je plonge dans son regard et je comprends qu'elle n'est pas aussi sûre d'elle que je le croyais. Je prends une profonde inspiration et je me lance. Je lui raconte tout. A la fin, elle dépose Inky sur le sol, attrape son sac et s'assied sur un fauteuil à côté de moi. Elle sort un papier et un crayon de son sac et commence à dessiner quelque chose à mon intention.

— Ces fameux pentagrammes que tu as vus, est-ce qu'ils ressemblaient à celui-ci ou à celui-là ? demande-t-elle enfin en me soumettant deux dessins.

— Je ne sais pas, Lina, je n'ai pas vraiment fait attention. Quelle est la différence ?

— Le pentagramme est une étoile à cinq branches. Tu vois que le premier que j'ai dessiné est un pentagramme inversé, les deux branches sur lequel il repose d'habitude sont en l'air. Est-ce celui-ci que tu as vu ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas bien regardé.

— Cela n'a pas d'importance, je sais que c'est ce que tu as vu.

— Ah, oui ? Et comment peux-tu être certaine de ce que j'ai vu alors que moi-même je n'en suis pas certaine !

Ses mains tremblent alors qu'elle commence à parler, elle les coince entre ses genoux.

— Parce que les adeptes du culte de Satan utilisent les pentagrammes inversés, ce qui n'est pas le cas des adeptes de la Wicca. Le chat que tu as vu, le sang de cette femme... Tu as lu le Livre de la Wicca à mon bureau, tu sais que les Wiccans ne prônent ni la domination ni la manipulation. Ils refusent de faire du mal à autrui.

— Peu importe, Lina, je sais que tu prends tout cela très à cœur et c'est ton droit, mais moi, j'ai tourné la page et je ne veux pas repartir dans ce délire.

— Tu devrais prendre ces avertissements au sérieux, au contraire, dit-elle en se remettant à dessiner.

Quand elle a terminé, elle me tend un nouveau dessin.

— Tu sais ce que c'est ?

— C'est un insecte.

— Oui. Est-ce qu'il ressemble à celui qui était coincé sous ton essuie-glace et celui qui est apparu sur ton ordinateur ?

Je n'en sais rien. Pour moi, tous les insectes se ressemblent.

— Je suis sûre que c'est celui-là. C'est un scarabée.

Un scarabée. Quelque chose résonne au loin, très loin dans mon subconscient. Mais mon pauvre cerveau est fatigué et je me sens tellement misérable ce soir que je n'ai pas envie de pousser plus loin les investigations. Et puis j'ai une envie pressante ! Pour toutes ces raisons, bonnes ou mauvaises, je réponds :

— D'accord, j'abandonne, c'est quoi le truc avec le scarabée ?

— Le scarabée, que l'on appelle aussi le bousier, est un ancien symbole de réincarnation en Egypte. C'est aussi le symbole de Belzébuth ou de Satan. Les adeptes du culte de Satan le portent pour montrer leur pouvoir ou pour se protéger.

— Et cela fait sûrement aussi la fortune des bijoutiers. Après tout, même si celui qui me l'a envoyé est un adepte du culte de Satan, pratique l'occultisme ou est un monstre à trois têtes, il m'envoie quelque chose qui est censé me protéger, alors je ne vois pas ce que je risque, dis-je froidement.

— Je ne sais pas, dit Lina en se levant. C'est pourquoi je me fais autant de souci pour toi. Dans ce domaine, il n'y a pas de règles simples. Il y a des gens qui passent leur temps à manipuler des forces puissantes, le plus souvent pour leur seul bénéfice.

Une partie de moi-même apprécie cette conversation mais une autre partie est épuisée par cette journée destructive.

Je bâille, je m'étire et je demande à Lina de se lever pour que je puisse me coucher enfin.

— Nous devons nous revoir bientôt et développer tes connaissances en matière de technique spirituelle de protection. En attendant, prends ceci.

Elle sort de son sac deux petits sachets blancs fermés par une cordelette.

— Ce sont des sachets protecteurs ?

— Je vois avec plaisir que tu n'as pas tout oublié.

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé, dis-je en murmurant dans ma barbe.

— Tu dois en placer un dans ta taie d'oreiller, c'est un bon barrage contre les mauvais rêves.

Je porte le sachet à mes narines et je respire une fragrance faite de romarin, de girofle et d'autres essences inconnues.

— Tu ne dois jamais te séparer de l'autre sachet, dit-elle en se dirigeant vers la cuisine et en plaçant le sachet en question dans mon sac à main. Je vais faire tout mon possible pour essayer de voir ce qui se prépare mais je sais que cela ne sera pas facile. Nous ne sommes plus aussi connectées qu'autrefois. Quel que soit l'être malfaisant qui a jeté son dévolu sur toi, il ne te lâchera pas facilement.

Cette nuit-là, je dors enfin tranquillement. Pas de croque-mitaine en vue ni de cauchemar. Difficile de dire si c'est grâce au sachet de Lina que j'ai glissé sous mon oreiller ou aux deux verres de tequila que j'ai bus après son départ... Je fais en revanche un rêve étrange dans lequel je plonge dans les chutes du Niagara. Je me réveille en sursaut car mon rêve paraît tout de même très réaliste.

Assise sur mon lit, bien réveillée maintenant, j'entends toujours un bruit d'eau. Pire, je suis entourée d'eau ! Je patauge pieds nus jusqu'à la cuisine pour chercher l'origine de la fuite et je découvre un torrent qui s'échappe de sous l'évier. Dans ma hâte pour chercher de l'aide, je glisse dans la mare et m'étale de tout mon long. Trempée, je sors de chez moi et me précipite chez la Taupe. Il m'ouvre, l'air éberlué, les lunettes de guingois, vêtu d'un pyjama de Star Trek bleu roi du plus bel effet.

— Euh, qu'est-ce que c'est ? demande-t-il en clignant des yeux.

La vision de cet homme d'âge moyen, pesant cent cinquante kilos et moulé dans du Lycra bleu est un peu plus que je ne peux en supporter avant le petit déjeuner. J'en bégaie de saisissement.

— Mon appartement... de l'eau... venez ! Vite !

Nous courons dans le hall, nous entrons chez moi en pataugeant et à la vue du désastre, la Taupe a cette phrase qui donne toute l'étendue de sa perspicacité.

— Il y a une inondation.

— Il faut faire quelque chose ! dis-je hors de moi.

Il croise les bras sur sa poitrine et me regarde d'un air désapprobateur.

— Ce n'est pas la peine de crier.

— Mais c'est de pire en pire, il faut arrêter cela sinon tout ce que je possède va être détruit !

— Ce n'est pas moi le responsable. Ce n'est pas parce que je suis le propriétaire que vous pouvez me crier dessus.

Je n'y crois pas ! Mon propriétaire mollasson, les bras croisés et la mine revêche, reste planté les pieds dans l'eau au milieu de mon appartement en pyjama de Star Trek et me demande de lui parler avec considération !

Je pousse un profond soupir en fermant les yeux et j'articule distinctement :

— Vous avez raison, je suis désolée, Pourriez-vous s'il vous plaît faire quelque chose ?

— Vous êtes sarcastique.

— Mel !

— D'accord, d'accord, dit-il en levant les mains en signe de reddition.

Il s'approche de l'évier, regarde en dessous, manipule quelque chose et l'eau s'arrête de couler.

Je respire enfin.

— Et maintenant ? dis-je.

— Il va falloir aspirer l'eau puis remplacer le tuyau percé, après ça... qu'est-ce que c'est que cette chose sur votre lit ?

— Euh, quoi ? dis-je faisant semblant de ne pas comprendre.

— Cette chose ! Cette chose noire en fourrure couchée sur votre lit !

— Oh, mon Dieu ! C'est un chat ! Il est couché sur mon lit !

— Les animaux sont interdits dans cet immeuble.

— Ce n'est pas mon chat !

— Si ce chat n'est pas à vous, que fait-il sur votre lit ?

— J'ai laissé la porte ouverte pour venir vous chercher en urgence, il a dû en profiter pour entrer ici sans que je m'en aperçoive.

— Vous essayez de me faire croire que pendant les cinq secondes que vous avez mises pour venir sonner à ma porte, un chat a descendu l'escalier, traversé le hall, est entré chez vous en barbotant dans toute cette eau et s'est couché sur votre lit ?

— Cela doit être un chat très intelligent.

— Et cette gamelle pleine de nourriture là-bas, c'est pour qui ? Et cette litière dans votre salle de bains ? dit-il en passant la tête dans la pièce en question. Ce chat est à vous, cela ne fait aucun doute.

Je me précipite vers lui et je serre sa main boudinée.

— S'il vous plaît, Mel, ne m'obligez pas à me débarrasser d'Inky ! Ma vie est un désastre, j'ai cassé les ordinateurs de mon bureau, j'ai déclenché un court circuit au Megaplex, je suis poursuivie par une armée de scarabées fous, le miroir noir ne m'est d'aucune aide et je suis chargée, à moi toute seule, de la défense des grues des marais du Mississippi.

— Tss, tss, fait-il d'un air désapprobateur en se libérant, je ne vous donnerai qu'un seul conseil, ma pauvre Tabitha, consultez un psy !

J'arrive chez McAuley et Malcolm quelques minutes avant 9 heures et je découvre Cindy en train de plier bagages.

— J'ai fini, dit-elle fièrement, j'ai installé un système antivirus super efficace contre ce genre d'attaque. Grâce à lui, les Soldats de Satan ne pourront plus rien contre toi.

— Les Soldats de Satan ?

— Oui, c'était le nom de ce virus et j'ai découvert que tu étais personnellement visée.

Je me sens pâlir brusquement.

— Inutile de te mettre dans tous tes états ! Je vois ce genre de choses tous les jours. D'habitude, ça vient quand on se connecte sur des sites pornos, mais les sites occultes ne sont pas mal non plus. A l'avenir, évite simplement de les consulter au bureau, d'accord ?

— Mais je ne vais jamais sur des sites pornos ou occultes !

Elle n'a absolument pas l'air convaincue et sa méfiance me plonge dans un profond désarroi.

— Que se passe-t-il, Tabitha ? Ça n'a pas l'air d'aller fort ce matin, demande Jenny qui arrive à ce moment-là.

— Mon appartement est inondé, mon propriétaire me met à la porte à cause d'Inky et je suis pourchassée par les Soldats de Satan.

— Waouh ! Mais il n'est que 9 heures du matin !

— Ma vie est foutue !

— Tu oublies que tu as détruit l'espace restauration du Megaplex et fait fuir une grande partie

de sa clientèle du cinéma.

— C'était hier soir. Aujourd'hui est un autre jour.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'inondation ? Et raconte-moi qui sont ces Soldats de Satan.

Je lui raconte tout en détails. Elle réfléchit un moment, puis me dit :

— Si je comprends bien, il va falloir quelques jours à la Taupe pour remettre ton appartement en état ?

J'acquiesce en silence.

— Après le boulot, tu vas rentrer chez toi, faire ta valise et récupérer ton chat. Je vous attends chez moi tous les deux.

— Mais tu sais très bien que Lara est allergique aux chats !

— Alors, appelle Cathy.

— Je n'ai aucune envie de cohabiter avec Jeff.

— Tu préfères t'installer chez ta mère ?

— J'appelle Cathy.

Celle-ci est tout excitée à la perspective que je m'installe chez elle quelques jours avec Inky. Ça lui rappelle sa jeunesse : les soirées entre filles à parler jusqu'au milieu de la nuit, sauf qu'en plus, maintenant, on peut boire... Je lui rappelle que nous buvions déjà pas mal lors de nos soirées d'adolescentes en prenant la précaution de verser l'alcool dans des bouteilles de soda. Souvenirs, souvenirs...

Le reste de la matinée se passe plutôt bien, je réussis à convaincre la majorité du personnel de signer la feuille de promesses de dons et même, pour la plupart, de payer d'avance. Evidemment, j'obtiens ce résultat grâce aux conseils de Clay. J'ai prétendu que M. McAuley en personne superviserait cette liste ce soir. Lina me passe un coup de fil et je lui dis que j'ai bien dormi, sans doute grâce à ses sachets de plantes. Cela ne la surprend pas et elle ne semble guère plus étonnée par l'inondation de mon appartement. Comme c'est quelqu'un de positif, elle trouve que c'est une bonne idée de m'installer chez une amie pendant quelques jours et comme je suis quelqu'un de négatif, j'en rajoute une couche sur les Soldats de Satan et sur leur attaque directement dirigée contre moi. Elle réfléchit un moment.

— Tu crois que ces Soldats de Satan auraient un lien avec le Scarabée Sentinelle ?

Comment savoir ?

— Est-ce que ses adeptes portent des bagues à tête de mort et sont soupçonnés de pratiquer des mutilations animales ?

— Oui, c'est ça, je suis soulagée de voir que tu t'y intéresses au point de faire des recherches là-dessus !

Inutile de préciser que je n'ai fait aucune recherche mais que grâce à Jenny, qui a « volé » le journal de mon propriétaire, j'ai tout simplement fait le lien entre les deux faits.

Jenny et moi déjeunons dans le même café que d'habitude et, à notre retour, nous trouvons Martha installée à la réception. La mine accusatrice, elle brandit la fameuse enveloppe verte sous mon nez.

— Si tu ne l'ouvres pas, je me demande bien comment tu vas savoir quel jour et où cela se passe ?

— Pas de panique, Martha, il m'a suffi d'utiliser mes pouvoirs psychiques. Je sais que ton *baby shower* est samedi à midi et que le bébé aura une énorme tache de vin et...

Elle pâlit et s'enfuit de la réception.

— Comment sais-tu que c'est samedi ? me demande Jenny, intriguée.

— J'ai reçu un appel ce matin de quelqu'un disant qu'elle ne pourrait pas venir, j'ai simplement oublié de transmettre le message à Martha.

— Tu es horrible, dit-elle avec un sourire.

— Je sais.

La porte de l'ascenseur s'ouvre alors devant Candy, la petite amie de Clay. Je murmure à l'intention de Jenny :

— Tu vas voir à quel point je peux être horrible.

Jenny reste à proximité de la réception pour ne pas perdre une miette de ce qui va suivre. Juchée sur des escarpins noirs à talons aiguilles, Candy porte un manteau de marque sous lequel on aperçoit une robe verte très moulante au décolleté plongeant. A ma vue, son sourire hautain se crispe.

— Oh, c'est vous ?

— Elle s'adresse à toi ou à moi, à ton avis ? demande Jenny.

— Je crois qu'elle parle de moi. Voici la petite amie de Clay, et j'ai l'impression qu'elle m'en veut parce qu'elle a dû rentrer chez elle en taxi alors que Clay m'a ramenée chez moi dans sa voiture.

— C'est le job de Clay de s'occuper de ses clients et j'ai pour règle de ne jamais interférer dans ses affaires, intervient Candy d'un air pincé. Et je n'ai pas de temps à perdre en bavardages inutiles.

— On bavarde inutilement ? m'interroge Jenny d'un air innocent.

— Non, je ne crois pas.

— Il me semble que nous avons été interrompues dans notre discussion sur ce fameux cas juridique si passionnant ! reprend Jenny.

— Oui, le cas de Smith qui a été virée parce qu'elle portait des décolletés indécents dans un milieu professionnel.

— Il me semble aussi qu'elle avait plein de problèmes à cause de son prénom stupide.

— Oui, c'est ça, je me souviens, elle s'appelait, Chocolat ou Bonbon, un truc idiot du même acabit.

Jenny et moi nous regardons avec un faux air désolé puis nous nous tournons vers Candy et nous lui adressons un sourire très professionnel.

— C'était à quel sujet ?

— Prévenez Clay que je l'attends pour déjeuner, dit-elle sur un ton grinçant.

— Désolée, c'est impossible.

— Et pourquoi ? demande-t-elle au comble de l'exaspération.

— Parce qu'il n'est pas là. Il est – *tout nu dans mon lit et il m'attend* – encore au tribunal.

Sans un mot elle fait demi-tour. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent devant elle et Clay apparaît. Tout en tenant les portes d'une main pour les empêcher de se refermer, il s'adresse à Candy :

— Désolé pour le retard mais nous avons encore le temps de déjeuner.

— Ouf ! tu es là, dit-elle en se jetant sur lui et en l'embrassant. Cette fille est une vraie garce !

Clay me lance un regard interrogateur, je lui renvoie un innocent « Qui, moi ? ». Puis les portes se referment et ils disparaissent à ma vue.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle t'aie traitée de garce ! commente Jenny qui n'en a pas perdu une miette.

De retour chez moi, je constate avec soulagement que la Taupe a épongé l'eau répandue sur le linoléum. Malheureusement, mon appartement empest son odeur de transpiration. Il a aussi recouvert toutes les vitres de papier aluminium, si bien qu'il fait noir comme dans un four. Inky est couché sur mon lit, dans la même position que quand je suis partie ce matin. Sur une feuille de papier, Mel m'a laissé ses recommandations écrites en larges lettres noires : « N'ouvrez pas les robinets, le tuyau n'est pas encore réparé ! »

Je dois faire trois voyages jusqu'à ma voiture pour transporter toutes mes affaires plus celles d'Inky pour trois jours. Cela signifie que je dois m'excuser trois fois de suite auprès de Mme Sumner pour ma porte qui ne claque jamais malgré ses récriminations. Ce n'est pourtant pas faute d'en avoir envie ! Lors de mon dernier voyage, alors que je tiens Inky dans mes bras, je croise Mel qui transporte sa caisse à outils. Dans son autre main, il tient un document qu'il brandit sous mon nez, celui-ci m'avise que si je romps les « termes de notre contrat de location en hébergeant un animal, j'encours une expulsion ».

Et si je le donne à quelqu'un ?

Il plisse ses yeux de petit cochon, regarde Inky puis me jette au visage :

— Jamais vous ne donnerez ce chat, vous l'aimez trop, c'est évident.

Je prends sur moi pour ne pas répondre et je mets le plan A en action. A travers mes dents serrées, je marmonne :

— Je vais donner ce chat à mon amie Cathy qui l'accueille avec plaisir et m'accorde un droit de visite illimité. Donc, s'il n'y a plus de chat, je peux rester dans mon appartement, nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas ?

Il me regarde d'un air sceptique.

— Je suppose que je ne peux m'y opposer dans la mesure où cet animal n'habite plus ici, mais comptez sur moi pour effectuer des visites surprises pour être certain que vous ne me mentez pas.

Tant pis pour le plan A et quant au plan B, il ne m'enchant pas car il suppose que je donne effectivement Inky à Cathy.

* * *

Lorsque nous arrivons chez elle à 18 heures, Cathy se jette dans mes bras, puis elle prend Inky contre elle et lui prodigue moult caresses et gratouilles. Ils deviennent vite inséparables. Elle occupe un appartement (deux chambres, salon, salle à manger) au dixième étage d'une tour de béton qui en compte vingt. Malgré moi, je suis impressionnée.

— Waouh, c'est superbe chez toi !

L'appartement est décoré avec beaucoup de goût, d'une façon à la fois moderne et chaleureuse. La peinture gris clair sur les murs fait parfaitement ressortir les canapés en cuir noir.

— Ces canapés appartiennent à Jeff. Il m'a proposé de les installer dans le salon quand il a emménagé ici il y a quelques mois, alors j'ai décidé de me débarrasser de mes vieux meubles. Je voulais les vendre mais comme personne n'en a voulu, j'ai fini par les jeter.

La dernière fois que je suis venue, le salon était meublé de bric et de broc, les « trouvailles » de Cathy au marché aux puces.

— C'est lui qui a refait la peinture ?

— Oui, il a insisté pour le faire. Il m'a expliqué qu'il ne pouvait pas vivre dans un environnement qui n'avait pas été fraîchement repeint. D'après lui la peinture purifie l'atmosphère d'un lieu.

Je reconnais bien Jeff, monsieur Propre.

Cathy pose Inky par terre et le chat part à la découverte des lieux pendant que j'ouvre ma valise. Je réalise alors que j'ai oublié l'essentiel, la litière !

— Ce n'est pas grave, dit Cathy. Va chercher la litière de ton chat, pendant ce temps, je vais téléphoner chez Pepper pour commander une pizza. Tu n'auras qu'à la prendre sur le chemin du retour, comme ça, tu feras d'une pierre deux coups.

Je file jusqu'à chez moi et, à peine dans le hall, je suis assourdie par les accents puissants du rock & roll. Les vibrations me font presque mal à la tête. Plus j'avance dans le hall, puis il est évident que la musique vient de mon appartement. A mon passage, la porte des Sumner s'ouvre et le petit M. Sumner passe la tête et me demande d'un air affolé de baisser le son avant le retour de sa femme qui est au marché.

— Elle va bientôt rentrer, me dit-il, et elle a les nerfs si fragiles que cette musique pourrait la rendre folle.

J'ouvre la bouche pour expliquer que je ne suis pas l'auteur de ce bruit assourdissant, mais il a déjà refermé sa porte. Je continue à avancer jusqu'à chez moi, mon trousseau de clés à la main.

La musique vient bien de mon appartement.

La Taupe travaille en compagnie de Led Zeppelin.

Bizarre.

Je mets ma clé dans la serrure et j'ouvre la porte brusquement. Je reste bouche bée devant le spectacle inattendu qui s'offre à moi. Sur le sol de mon unique pièce, la Taupe, son pyjama Star Trek sur les chevilles, honore Mme Sumner en robe de chambre verte dans la position de la levrette. Avant de me cacher les yeux pudiquement, j'ai le temps de voir que Mme Sumner porte un masque sur le visage. Il y a un bruit de tissus froissés puis la musique s'arrête.

— Désolé, Tabitha, nous croyions que vous étiez partie, dit Mel.

J'ouvre les yeux et je les dévisage tour à tour en secouant la tête pour tenter de retrouver mes esprits.

— Vous voulez boire quelque chose ? demande Mme Sumner en me montrant une bouteille de vin sur la table basse. Il est excellent.

— Euh, non, je vous remercie.

Je préférerais avaler une bouteille entière de Tabasco !

Je fonce dans la salle de bains, j'attrape la litière d'Inky et je retourne dare-dare dans la cuisine, où les deux infâmes créatures ont la décence d'afficher un air coupable. Je les apostrophe sur un ton autoritaire :

— Très bien, voici mes conditions : un, je garde le chat. Deux, je reste ici. Trois, je vous interdis d'utiliser de nouveau mon appartement, pour... euh... vos histoires de fesses. Quatre, dis-je en me dirigeant vers la porte, je claquerai ma porte à chaque fois que j'en aurai envie !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je claque ma porte tellement fort que le cadre en est presque fendu.

8

Cathy en pleure de rire. Mon récit de la scène à laquelle je viens d'assister la réjouit au plus haut point. Je la laisse se remettre de ses émotions pendant que je partage une petite tranche de mozzarella avec Inky.

— Si ce n'était pas aussi dégoûtant, ce serait assez drôle, dis-je d'un air pincé qui a pour effet de faire partir Cathy d'un nouvel éclat de rire. En tout cas, j'ai retourné la situation à mon profit.

— Tu peux le dire ! Tu peux garder Inky et tu n'es plus obligée de déménager. Il ne te reste plus qu'à régler tes problèmes d'argent et à mettre la main sur un type sexy.

— Avec les arguments que j'ai désormais contre la Taupe, je me demande si je ne vais pas m'offrir le luxe de payer mon loyer en retard.

— Il ne faut peut-être pas pousser le bouchon trop loin.

— Je suppose qu'il ne cherche pas des travailleurs à temps partiel à l'agence de spectacle ?

Parmi tous les jobs à temps partiels de Cathy, celui qu'elle occupe chez Ticket Mania est le plus intéressant en termes d'avantages. Elle a souvent des places pour tous les plus grands événements théâtraux ou musicaux de Seattle et elle en fait profiter ses amis dès qu'elle le peut. L'an dernier, lors du concert de Sting, nous étions si près de la scène que nous voyions presque les coutures de son jean Levi's. L'inconvénient, c'est qu'à cause de la sono, on est restées sourdes durant deux semaines.

— Désolée, mais jamais personne ne quitte Ticket Mania de son vivant ! Mais compte sur moi, si l'un de mes collègues entre en phase terminale, je t'appelle tout de suite !

La sonnerie du téléphone interrompt notre conversation. Cathy parle pendant quelques minutes puis me tend le combiné en disant :

— C'est Jeff.

— Allô ? dis-je en faisant une grimace à Cathy.

— Salut. Cathy m'a dit que tu vas camper chez nous quelques nuits ?

— Oui, mon appartement a été inondé. J'espère que ma présence ne te pose pas de problème ?

— Pas du tout, je t'appelais même pour te proposer mon lit.

— Euh, ton lit ? dis-je en réprimant un hoquet dû à la fois à l'étrangeté de sa proposition et à la bière.

— Oui, c'est ce que je viens d'expliquer à Cathy. Je dois m'absenter pour une livraison à Portland et je vais dormir chez un copain, tu peux profiter de ma chambre jusqu'à demain.

— Euh, merci, Jeff, c'est vraiment...

Bizarre...

— ... inutile.

J'entends un bip sur l'autre ligne.

— Ne quitte pas, Jeff, il y a un autre appel. Je bascule la ligne. Allô ?

— Salut, Tab. Tu dors chez Cathy, cette nuit ?

C'est Jenny à qui je raconte la partie de jambes en l'air entre la Taupe et ma voisine. Nous rions comme des folles lorsque je me souviens soudain que Jeff attend toujours. Je la mets en attente.

— Jeff, excuse-moi, je parlais à Jenny sur l'autre ligne. Tu avais autre chose à me dire ?

— Oui, en effet, mais ça risque d'être un peu long, alors...

— D'accord, ne quitte pas. *Clic*. Jenny ? Jeff a encore quelque chose à me dire, tu attends ?

— D'accord mais si c'est trop long, je rappellerai plus tard, je dois me préparer pour sortir ce soir.

— O.K., j'écoute ce qu'il a à me dire et je m'en débarrasse au plus vite. *Clic*. O.K., Jeff, que voulais-tu me dire ?

— Lucien veut te parler.

Oups !

— Ne quitte pas ! *Clic*. Allô ?

Rien, silence.

— Jenny ? Lucien veut me parler, qu'est-ce que je fais ?

Silence, puis une voix mâle me répond :

— Je crois que tu devrais lui parler au lieu de faire ta petite souris timide.

— Euh, ne quitte pas, Lucien !

Je regarde Cathy qui est effondrée de rire. *Clic*.

— Jen ?

— Oui ?

— Je raccroche. Je suis morte de honte, Lucien est sur l'autre ligne et je viens de lui parler en croyant que c'était toi.

— Lucien ? C'est génial ! Rappelle-moi après son coup de fil !

Je prends une grande inspiration, je meurs d'envie de raccrocher mais j'ai eu du mal à convaincre Lucien que je n'étais pas une poule mouillée, alors je fais face courageusement.

— Lucien ? Je ne suis pas une petite souris timide.

— Ne t'inquiète pas, ça flatte mon ego de savoir que je te trouble.

Je suis persuadée que son ego n'a besoin d'aucune stimulation.

— Que puis-je faire pour toi ?

Une pause, puis il répond :

— En cherchant un peu, je pourrais trouver une centaine d'idées très agréables dans autant de positions différentes, mais dans l'immédiat, je te propose de dîner samedi soir avec moi.

— Dîner ? Samedi soir ? dis-je en lançant des regards mortifiés à Cathy qui fait un grand sourire en levant le pouce.

Merci pour cette aide précieuse !

J'ai trois choix :

a) L'envoyer sur les roses.

b) Accepter et décommander au dernier moment en prétextant une blessure, maladie grave et/ou mortelle.

c) Accepter et prendre le risque de connaître pour la première fois de ma vie un orgasme explosif à répétition.

— J'accepte avec plaisir. Dîner avec toi, ce sera, euh, très intéressant.

Lorsque j'ai raccroché, Cathy s'exclame :

— Je n'arrive pas à croire que tu aies accepté de dîner avec Lucien Roskell. Jeff va être vert de jalousie.

— Malheureusement pour lui, Lucien n'est pas gay.

— Es-tu sûre que Lucien te plaît ? J'avais cru comprendre qu'il te faisait peur.

— Je n'ai pas peur !

Elle me regarde en silence d'un air incrédule.

J'abdique.

— Bon, d'accord, j'ai un peu peur de lui mais c'est sans doute parce qu'il m'attire, justement. Il faudrait être aveugle pour ne pas baver d'admiration devant un homme comme lui ! Ce type respire la sexualité. Être près de lui est carrément orgasmique et j'ai bien peur de ne pas être capable de lui résister, dis-je rêveusement en repensant au baiser torride que nous avons échangé chez moi l'autre soir.

— C'est exactement ce que dit Jeff.

Brutal atterrissage.

— Bon, en tout cas, il te reste deux jours pour reprendre confiance en toi et ne pas trembler de peur dès que tu vas te retrouver en sa présence.

Nous rappelons Jenny et je lui raconte que Lucien m'a invitée à dîner samedi. Elle est presque plus excitée que moi, mais n'a pas le temps de discuter car son nouveau petit ami vient la chercher dans quelques minutes. Nous remettons notre discussion à demain pendant le déjeuner. Cathy et moi finissons les miettes de notre pizza et les dernières gouttes de nos bières, puis nous regardons une énième rediffusion d'un épisode de *X-Files*. Enfin, nous nous faisons les ongles en papotant.

— Il faut que je vérifie le thème de la soirée de demain au Jimbo.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Tous les jeudis, je consulte un site Web sur lequel je trouve plein d'idées pour les cocktails du vendredi.

Je suis étonnée par cette révélation.

— Un site Web ? Je ne savais même pas que tu avais un ordinateur ! dis-je en m'appliquant pour ne pas laisser le vernis rose saumon déborder de mon petit orteil.

— Il n'est pas à moi, il est à Jeff, dit-elle en se levant. J'ai le droit de m'en servir, mais je dois respecter un million de règles très strictes. Et il m'a autorisée à l'utiliser pour préparer nos soirées.

Je me lève et je la suis en faisant attention à ne pas abîmer le vernis qui n'est pas encore sec. Nous pénétrons dans la chambre de Jeff. Cathy allume la lumière et nous claudiquons jusqu'à son bureau, sur lequel est posé l'ordinateur. La chambre de Jeff est d'un blanc immaculé – murs blancs, rideaux blancs, meubles blancs, dessus-de-lit blanc... Inky, qui nous a suivies, grimpe d'un bond sur le lit, je le chasse aussitôt de peur qu'il ne laisse des poils noirs sur les couvertures. Je suis assez surprise que Jeff m'ait aussi spontanément offert de dormir dans sa chambre. La déco est tellement immaculée que l'on a peine à imaginer quelqu'un dormant ici. Cathy prend place sur la chaise devant le bureau et se connecte à son fameux site de cocktails.

— Il est vraiment bizarre ce type, dis-je en faisant le tour de la chambre.

— Tu peux le dire !

— Comment arrives-tu à le supporter ?

— Tu te souviens de mes précédents colocataires ? Le hippy qui faisait brûler de l'encens du matin au soir, l'obèse qui dévorait toutes mes provisions et la névrosée qui poussait des cris dans son

sommeil ?

— Oui, je vois ce que tu veux dire.

— Avec sa manie de la pureté, Jeff est aussi bizarre que les autres, mais sa bizarrerie a des avantages. Je ne l'ai jamais vu torse nu. Il ne laisse jamais traîner un T-shirt sale, il est d'une propreté maladive et nettoie tout derrière moi. Il est calme et paie sa part du loyer en temps et en heure. Il est abonné à des revues porno homosexuelles et même si ce n'est pas ma tasse de thé, il est assez discret avec ça et s'il m'arrive de tomber sur ses magazines, cela ne fait pas de mal de voir un beau mec à poil sur une double page et cela compense largement ses fréquentations étranges.

— Il a d'étranges fréquentations ?

— Le genre habillé tout en noir, avec de longs manteaux noirs et des maquillages tout blanc. Tu sais, le look gothique. Il m'a dit qu'il avait rencontré sa bande d'amis quand il travaillait avec son père. Ils ne viennent pas souvent et ça fait un bout de temps que je ne les ai pas vus. Ils sont peut-être en froid. Il me semble qu'il a fait leur connaissance en jouant à Donjons et Dragons ou un de ces jeux complètement stupides.

Tout en parlant, Cathy a allumé l'ordinateur et s'est connectée sur le site qu'elle cherche.

— Regarde, vendredi, le thème sera la liqueur de melon.

Je tremble rien qu'à cette idée.

Vendredi matin, je me réveille fourbue par ma nuit sur le canapé que j'ai finalement préféré au lit de Jeff. J'ai encore l'esprit embrumé et comme Inky s'est installé à l'envers et me tourne le dos, je mets quelques secondes à retrouver mon sens de l'orientation. Je repousse un vague cauchemar qui commençait à prendre forme et je déplace Inky qui miaule en signe de protestation. L'arôme du café frais parvient à mes narines et j'entends la voix de Cathy qui parle toute seule dans la cuisine. Si elle cherche un jour un autre colocataire, je lui proposerai ma candidature.

— Et voilà ! dit-elle en entrant dans le salon avec une tasse de café fumant.

Je m'assieds et bois une gorgée avec reconnaissance.

— Je n'ai pas le temps de papoter ce matin, je suis déjà en retard, dit-elle en buvant rapidement le breuvage revigorant.

Je n'ai guère plus de temps et j'arrive au bureau avec quelques minutes de retard. Jenny, fidèle au poste, est à la réception. Elle a les yeux troubles de la fille qui manque de sommeil.

— On dirait que tu n'as pas dormi dans ton lit ! Je me trompe ? lui dis-je avec un clin d'œil.

— Non. Tu sais, je crois que j'ai rencontré le bon, dit-elle en se levant et en s'étirant.

Je m'assieds sur le fauteuil qu'elle a laissé vacant.

— Le bon ? Mais de qui parles-tu ?

— Gerry, répond-elle en plaçant sa main sur son cœur. C'est un amour !

— Gerry, c'est le pompiste de Renton ?

— Non, lui, c'est Joe.

— Alors c'est le jardinier de Discovery Park ?

— Non, lui, c'est Gavin Furly. Gerry est l'agent de sécurité que j'ai rencontré à l'épicerie du Mall.

Je la regarde en secouant la tête. Entre Gerry, Joe et Furly, c'est difficile de suivre les amours de Jen.

— Et comment es-tu sûre que cette fois c'est le bon ?

Elle se penche et murmure à mon oreille quelques détails croustillants. Une vraie torture à 9 heures du matin, surtout pour quelqu'un qui n'a pas fait l'amour depuis un an...

— D'accord, c'est le bon, j'ai compris, au boulot maintenant !

Elle tourne les talons avec un petit sourire puis se ravise.

— J'oubliais, Lina la nulle a téléphoné. Deux fois, je l'ai envoyée sur les roses mais elle a insisté et a laissé un message pour toi.

Clay arrive une heure et demie plus tard. Il se fend d'un : « Bonjour, comment allez-vous ce matin, mademoiselle Emery ? », mais le ton est moqueur et la lueur dans son regard est ironique. Je meurs d'envie de lui répondre un sarcasme bien senti, mais je m'abstiens car il est avec un client. Comme Martha est absente pour cause de rendez-vous médical, il me demande de la remplacer, de prendre tous ses messages puis de les vérifier ensuite avec lui – toujours sur le même ton agaçant. Avant même l'heure de déjeuner, j'ai une indigestion de « S'il vous plaît, mademoiselle Emery » et de « Je vous remercie, mademoiselle Emery ».

— As-tu rappelé Lina ? demande Jenny alors que nous nous dirigeons vers notre café habituel.

— Je n'ai pas eu le temps, dis-je sèchement.

— Ça ne va pas ? Tu as un problème ? s'alarme Jenny.

Je croque un morceau de mon sandwich et je le mâche furieusement sans répondre.

— C'est à cause de Clay ?

Je fais descendre le morceau de sandwich avec une gorgée de café.

— Oui, depuis qu'il est arrivé ce matin, il est tout sucre, tout miel.

— Je ne comprends pas ce que tu lui reproches alors que c'est justement ce que tu voulais !

— Il se moque de moi, il en fait des tonnes ! *Oh, comme c'est aimable à vous, mademoiselle Emery, de me transmettre ce message, je vous en suis très reconnaissant !* Tu vois le genre ? Tout ce que je lui demandais, c'était un minimum de politesse et d'amabilité, pas ce lot de mièvreries et de moqueries !

— Tu veux que je te dise quel est ton problème ? dit-elle après un bref silence. Tu n'es jamais contente.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? dis-je, éberluée.

— Ça veut tout simplement dire que tu as ce type hyper sexy, Lucien, qui a l'air fou de toi, mais tu ne penses qu'à Clay. Clay par-ci, Clay par-là. Réveille-toi, Tabitha ! dit-elle en claquant des doigts devant mes yeux, Clay a une petite amie du nom de Candy qui ressemble à un mannequin, et il est peu probable qu'il la laisse tomber pour toi.

Je repousse mon assiette d'un air boudeur.

— Tu es méchante, Jenny.

— Je t'aime comme une sœur, Tab, et c'est la raison pour laquelle je me permets de te parler franchement.

— Tu as raison, dis-je en finissant mon café, alors tu crois vraiment que je devrais oublier Clay et voir Lucien d'un autre œil ?

— Chérie, je crois que si tu ne regardes pas Lucien d'un autre œil, c'est que tu es aveugle ou stupide.

Le petit sermon de Jenny a fait son effet. Je retourne à mon travail, déterminée à ne plus considérer Clay comme un potentiel partenaire de jeux érotiques ou comme un possible amoureux. Je suis décidée à être la plus professionnelle possible ainsi, le jour où il sera lassé de Candy et où il reviendra vers moi la queue entre les jambes, je lui répondrai : « Je regrette, monsieur Sanderson, mais j'épouse Lucien Roskell demain, na ! »

Ce qui est vraiment casse-pieds, c'est que mes bonnes résolutions passent totalement inaperçues. Clay ne remarque pas mon changement d'attitude et quand Candy téléphone et que je la passe à Clay immédiatement sans aucun commentaire, il ne me félicite même pas. L'après-midi passe

lentement. J'attends avec impatience le coursier de FedEx qui arrive d'habitude à 16 h 45, pour m'éclipser dans son sillage, mais il est en retard et quand il arrive enfin, l'horloge indique 17 heures et je suis toujours à mon poste. Les bureaux se sont peu à peu vidés. Nous sommes vendredi et nombreux sont ceux qui respectent la sacro-sainte tradition du *happy hour* du vendredi soir et de ses cocktails, de ses *nachos* et de ses rencontres potentielles. Je me morfonds à mon poste lorsque Jenny apparaît.

— Tu sais, quoi ? J'ai envie de faire du shopping avec toi.

— Du shopping ? Je n'ai pas un sou en poche. Je suis obligée d'économiser tout ce que j'ai, sinon je serai obligée de sortir avec ton affreux cousin Doug pour payer la réparation de ma voiture !

— Mais tu dois faire du shopping !

— Je *dois* ?

— Le *baby shower* de demain, tu as oublié ? Je parie que tu n'as encore rien acheté à Martha !
Je me donne une tape sur la tête.

— J'avais oublié cette fichue fête !

Je fouille partout sous mon bureau pour tenter de mettre la main sur l'enveloppe vert menthe, puis je l'ouvre et je dis à haute voix :

— Ça a lieu de midi à 16 heures, à une adresse à Fremont. Je ne veux pas y aller ! Je préférerais encore boire de la bière sans alcool.

— Tu n'as pas le choix, dit Jenny sévèrement, mais je vais t'aider à trouver le cadeau parfait. Ça lui plaira tellement qu'elle ne remarquera pas que tu pars de sa fête avec deux heures d'avance.

Un peu rassérénée à cette idée, nous quittons le bureau pour le Mall, où je remarque pour la première fois le nombre incroyable de boutiques pour bébés. Quand je pense au mal que j'ai à trouver un jean bleu foncé en taille tente-huit alors que pour le même prix, je peux en acheter dix dans une douzaine de tons différents en taille six mois.

Nous dînons dans le Mall et je me régale d'une grande part de pizza dégoulinante d'huile et de nouilles chinoises très médiocres.

— Je croyais que tu m'avais promis de m'aider, dis-je d'un ton boudeur.

— Après le repas, nous passerons aux choses sérieuses.

Ecœurée, je désigne la dizaine de sacs qui entourent les jambes de Jenny.

— Tu as été assez « sérieuse » pour ce qui te concerne, mais il me semble que tu as oublié la raison pour laquelle je t'ai accompagnée !

Ça fait deux heures que je regarde Jenny tenter d'introduire son bon quarante-huit dans des jupes, des robes et des pantalons, tous en taille quarante-six et ça me déprime de commencer le week-end de cette manière. Jenny désigne la table voisine où est installée une jeune femme.

— Voilà exactement ce qu'il te faut.

Elle se lève et se dirige vers la femme qui a posé près d'elle un magnifique panier décoré de rubans et rempli de vêtements d'enfants.

— Je sais où le trouver ! dit-elle fièrement en revenant à notre table.

— Mais ça doit coûter une fortune ! dis-je en regardant l'énorme paquet.

Mes craintes se confirment quelques minutes plus tard.

— Ça fait cent dollars ! On fait quoi, maintenant ?

— Je crois qu'on peut le faire nous-mêmes, dit-elle en tournant le panier enrubanné dans tous les sens.

— Quoi ? Nous-mêmes ?

— Ecoute-moi. Nous allons acheter un grand panier, du papier en cellophane, des mètres de

ruban et de la layette chez Wall-Mart, et nous allons l'emballer exactement comme celui-ci. Je suis certaine que l'on peut obtenir le même résultat pour seulement trente dollars.

— Je n'en suis pas aussi sûre. Je ne suis pas très douée pour ce genre de choses.

— Ne t'inquiète pas, on va y arriver, c'est facile.

Elle a parfaitement raison, c'est facile.

Facile de faire une vraie catastrophe quand vous n'avez aucun don artistique ni aucune idée de la façon de faire. Deux heures plus tard, le salon de Cathy ressemble à une boutique de cadeaux de naissance après le passage d'un ouragan. Au départ, notre intention était bonne. Nous avons entouré le panier de dizaines de feuilles de papier de soie de couleur pastel puis de quelques mètres de papier transparent et noué le tout d'un grand nœud jaune.

— C'est merdique, dis-je en prenant du recul pour « admirer » notre œuvre.

— Ce n'est pas si mal que cela, dit Jenny à son tour.

— C'est merdique, commente Cathy en sortant de sa chambre où elle s'est préparée pour notre soirée au Jimbo. Il y a trop de papier d'emballage et les cadeaux sont tous entassés du même côté.

Jenny se lève.

— Tant pis, je ne vais pas le refaire, surtout pas pour Martha. J'ai besoin d'un verre et de m'aérer, et comme il est l'heure d'aller au Jimbo, je suggère de lever le camp. Quel est le thème cette semaine ?

— Liqueur de melon.

— Alors, vive la liqueur de melon !

Cathy et Jenny nettoient le salon pendant qu'Inky joue avec les rubans restés sur le tapis. J'en profite pour me préparer en remettant un bonne couche de mascara et de rouge à lèvres.

Nous partageons un taxi jusqu'au Jimbo. Cathy commande au barman deux cocktails nommés Secrétions d'Alien et Festin d'Alligator. Malgré leurs noms ridicules et les parasols colorés plantés dans les verres, ce n'est pas aussi mauvais que ça en a l'air. Après mon deuxième verre, je parviens même à convaincre des types de l'Etat de Washington venus s'encanailler à Seattle de tester la formule.

— Pose tes fesses dans ce fauteuil avant de devenir complètement ridicule, murmure Jenny à mon intention.

Je retourne m'asseoir à regret.

— Je me permets de te faire remarquer que ce sont encore des gamins et qu'ils vont sans doute encore à l'université !

— Et alors ? Il ne faut pas se fier aux apparences ! Il n'y a pas que l'emballage qui compte !

— Tss tss, Lucien les dépasse tous d'une bonne tête, et il est cent fois mieux que le plus mignon d'entre eux. Tiens, à propos, que comptes-tu mettre demain pour sortir ?

Je plonge dans mon cocktail Secrétions d'Alien pour chercher l'inspiration, mais je relève la tête, dépitée.

— Je n'en ai pas la moindre idée. J'ignore où il compte m'emmener, je vais me rabattre sur ma petite robe noire.

Elles secouent la tête à l'unisson d'un air désolé.

— Quoi ?

— C'est qu'elle est..., commence Cathy.

— Horrible, poursuit Jenny.

— Et démodée, ajoute Cathy, et...

— Elle a un accroc dans le dos, conclut Jenny.

J'avale mon verre cul sec.

— D'accord, que suggérez-vous ? Je n'ai pas un sou et le peu que j'avais, je l'ai dépensé pour le cadeau de Martha.

— Je peux te prêter quelque chose, disent-elles en chœur.

Je dévisage Jenny et sa taille quarante-huit et Cathy et sa taille trente-quatre et je pars dans un tel fou rire que la liqueur de melon finit par me sortir par le nez.

* * *

L'odeur forte de la cire fondue imprègne mon sommeil. Bien que la partie sensée de moi-même tente de résister, je ne peux m'empêcher d'essayer de déchiffrer les images qui défilent devant mes yeux. Un mantra psalmodié d'une voix basse résonne soudain puis se noie dans la brume. Tout est noir autour de moi puis explose la seconde suivante en une lumière aveuglante. Un grand couteau de cérémonie plonge dans la chair vivante, en ressort ensanglanté et replonge aussitôt dans un geste saccadé.

Un cri épouvantable perce la nuit.

C'est mon propre hurlement.

9

Lorsque j'ouvre les yeux, je suis encore assourdie par l'effet de la gifle. Je me frotte la joue en interrogeant Cathy, qui est penchée sur moi.

— Pourquoi m'as-tu giflée ?

— Parce que tu n'arrêtais pas de crier !

Clignant des yeux à cause de la lumière que Cathy a allumée, je distingue une forme près d'elle. Je sursaute de peur avant de réaliser que ce n'est que Jeff.

— Jeff ! Tu m'as fait une de ces peurs !

— Je... je cr... crois que c'est... c'est plutôt ton... ton rêve !

— C'est ton pyjama lumineux qui m'a fichu la trouille !

Il rougit sous le sarcasme.

— Mais ça ne veut pas dire qu'il est moche ! Simplement je n'avais jamais vu des étoiles fluo sur un pyjama noir.

En tout cas, pas sur un adulte.

— Tabitha, tu m'as fait une peur du diable ! s'exclame Cathy en me serrant dans ses bras. Tu criais : « Un doigt, un doigt ! »

— Un doigt ? Vraiment ? dis-je en réprimant un rire derrière ma main.

— Tu as dû rêver ? Tu veux en-en pa... parler ? demande Jeff.

— Non, pas du tout, c'est fini, dis-je en secouant la tête. J'ai tout oublié maintenant.

— Tu es certaine que tout va bien ? demande Cathy, inquiète. Tu veux boire quelque chose ? Un verre de lait chaud ? Un Valium ?

— Non, je veux seulement dormir. Désolée de vous avoir réveillés.

— Bon, si tu es vraiment sûre...

J'acquiesce et ils regagnent leur lit respectif. Je retourne à mon canapé, dont les draps sont trempés de sueur. Inky, juché sur un meuble à l'autre bout de la pièce, me regarde d'un air inquiet comme s'il pensait : « De toutes les femmes vivant à Seattle, il a fallu que je tombe sur une folle ! »

Je dors comme une souche jusqu'au matin sans faire aucun rêve. En ouvrant les yeux, deux évidences s'imposent à moi : j'ai un rendez-vous très chaud ce soir et un *baby shower* redoutable avant. Comme Cathy et Jeff travaillent tous les deux ce samedi matin, l'appartement grouille d'activité malgré l'heure matinale – il n'est que 8 h 30. Avant de franchir le seuil de la porte, Jeff s'approche de moi et me présente le panier acheté la veille pour Martha, celui que nous avons saccagé par de multiples tentatives d'emballage. Il est méconnaissable, je n'en crois pas mes yeux ! Jeff l'a transformé. Les couvertures de bébé, les biberons, les petits chaussons et les pyjamas de

toutes les couleurs sont pliés et arrangés avec tant de goût que l'on dirait qu'il y en a plus qu'en réalité. Il a réalisé un magnifique paquet-cadeau en drapant le papier de soie sur le panier puis en faisant dépasser le papier transparent largement au-dessus et en le nouant avec un flot de rubans qui retombent délicatement jusqu'en bas. L'ensemble est à la fois raffiné et somptueux.

— Je ne sais pas quoi dire, c'est superbe, Jeff, je suis impressionnée. Tu as dû travailler toute la nuit pour obtenir un tel résultat ?

— Non, pas toute la nuit, dit-il en grimaçant avec une fierté évidente. Quand je vivais à L.A., j'avais un petit boulot dans une boutique de cadeaux au moment de Noël. J'ai appris quelques petits trucs utiles.

— Je te remercie beaucoup, dis-je avec un grand sourire, je vais me préparer pour la fête.

Repoussant mes remerciements d'une main efféminée mais affichant néanmoins un petit air satisfait, il s'en va et referme la porte derrière lui. Cathy traverse vivement la pièce en portant un thermos de café.

— Je file, tu trouveras du café chaud dans la cuisine. Eteins la cafetière en partant.

Elle m'embrasse et je note avec un pincement au cœur que ses yeux sont cernés de noir.

— J'ai adoré que tu viennes dormir ici, c'était sympa mais la prochaine fois, tu me laisseras Inky et tu iras dormir chez Jenny, d'accord ? dit-elle en me faisant un clin d'œil.

— O.K.

— Ah oui, je voulais te dire une chose avant de partir. Comme je ne pouvais plus dormir après ton cauchemar, j'en ai profité pour résoudre ton problème de garde-robe pour ton rendez-vous de ce soir avec Lucien.

— Tu as fait du shopping à 3 heures du matin ?

— Non, j'ai fouillé dans mon armoire. Je sais que mes jupes ne t'iront pas, dit-elle en levant aussitôt une main en l'air pour prévenir mes protestations, mais je suis certaine que tu trouveras ton bonheur parmi mes petits hauts, parce que, ajoute-t-elle avec un coup d'œil appuyé à sa poitrine bonnet C et à la mienne bonnet A, ça devrait aller. Tu as toujours ta jolie jupe de laine noire, n'est-ce pas ?

— Oui, mais c'est une jupe de tailleur et je la mets pour aller au bureau ! Ce n'est pas une jupe pour sortir !

— Prends les hauts que j'ai déposés sur mon lit et essaie-les avec ta jupe noire. N'oublie pas de déboutonner le décolleté et... mets un Wonderbra !

* * *

Je suis heureuse de rentrer chez moi. Mon appartement a meilleure allure et sent bon. La Taupe a vraiment fait de l'excellent boulot, il a réparé le tuyau percé et nettoyé derrière lui. Il a laissé un mot pour m'expliquer qu'il avait aussi découvert un problème dans la douche et qu'il en avait profité pour la réparer. Je vais vérifier dans la salle de bains. Il a en effet installé une pomme de douche à plusieurs jets pouvant faire des massages et plus si affinités – le partenaire masculin devenant alors tout à fait optionnel. Grâce à ce charmant petit geste, je sens que je vais accorder mon pardon à mon pitoyable propriétaire.

Je savoure mon installation chez moi et je transporte avec joie toutes mes affaires en faisant trois voyages, comme avant-hier. A la différence près que, cette fois, je ne me gêne plus avec ma porte. Je suis certaine que Mme Sumner n'osera plus pointer le bout de son nez !

J'installe sur des cintres les hauts que Cathy m'a prêtés, remettant à plus tard les essayages car

je dois d'abord en passer par la corvée de la fête pour le bébé. Je nourris Inky puis je lui demande son avis sur la tenue que je dois porter pour rendre visite à Martha. Il me demande des câlins, j'en déduis qu'il me conseille un jean bleu marine et un gilet crème. Je me brosse les cheveux, je les noue en chignon, réservant les rouleaux pour les boucles de ce soir. La lumière clignotant sur mon répondeur m'indique que j'ai des messages. Le premier est de Lucien, qui m'informe qu'il passera me chercher à 19 heures. Mon excitation retombe comme un soufflé à mesure que j'écoute les messages suivants. Ils proviennent tous de Lina qui est exaspérée et en colère et me demande de la rappeler d'urgence.

Bien que je n'en aie guère envie, je décide de la rappeler, histoire de me débarrasser d'elle.

— Où étais-tu passée ? aboie-t-elle aussitôt.

— Il y a eu une inondation chez moi, tu te souviens, n'est-ce pas ? J'ai été hébergée chez mon amie Cathy le temps des réparations.

— Tu ne vérifies jamais tes messages ? Bon, n'en parlons plus, inutile de m'énerver. Je suis soulagée de voir que tu vas bien.

— Désolée que tu te sois inquiétée, je vais bien en effet, dis-je avec une pointe de culpabilité.

— J'ai appris des choses sur ce groupe qui se fait appeler le Scarabée Sentinelle. Ils portent des tatouages en forme de scarabée sur la main droite, entre le pouce et l'index, à la base des doigts. Cela doit forcément se voir, ajoute-t-elle avec nervosité.

— Si je comprends bien, je dois me méfier d'un homme au regard vide qui porte un tatouage en forme de scarabée entre le pouce et l'index de la main droite. Cela doit être assez facile.

Pause silencieuse.

— Tabitha, ce n'est pas drôle et ce n'est pas un jeu ! Tu es en danger !

J'entends distinctement le bruit des cartes que l'on bat et j'ai la vision d'un jeu de tarot étalé devant elle.

— Arrête avec tes cartes, Lina, ça ne résoudra rien.

— Je n'ai pas mes cartes devant moi mais je les ai utilisées tout à l'heure. Mais tu les vois pourtant, n'est-ce pas ? Tu vois le Diable et la Tour ?

Je pince l'arête de mon nez en fermant les yeux très fort pour repousser la vision.

— Je dois y aller, Lina. Je vais être en retard à une fête, à moins que tu ne me déconseilles de m'y rendre parce qu'une femme enceinte au regard vide va me tuer ? Excuse-moi, Lina, dis-je d'une voix lasse après un silence, je sais que tu essaies de m'aider. Je te promets d'être prudente, mais je dois y aller maintenant.

Je raccroche et je file en vitesse après une petite caresse sur la tête d'Inky.

* * *

J'arrive à Fremont quelques minutes après midi. Je passe devant des boutiques, des cafés et des brasseries branchés. Des artistes de rue qui profitent d'un soleil rare au mois d'octobre exposent leurs œuvres. Je me souviens que la dernière fois que je suis venue ici, c'était en juin. Je voulais assister à la parade annuelle, composée de chars multicolores, de marcheurs juchés sur des échasses et, bien entendu, de nudistes en vélo. L'automne a remplacé le printemps et je n'ai pas la tête à la fête.

Je cherche une place pour me garer, ce qui est une gageure dans ce quartier à la mode où un loyer mensuel coûte le tiers de mon salaire annuel. Ma Ford Escort et moi sommes arrêtées à un feu rouge entre un Hummer et une Suburban. Une seule erreur d'inattention de la part d'un des

conducteurs et je suis écrasée comme une crêpe. Le feu passe au vert et je démarre, toujours en quête d'une place. Je fais ainsi trois fois le tour du pâté de maisons lorsque j'aperçois soudain une Honda noire quitter sa place pour se couler dans le trafic. Je me faufile en ignorant les appels de phares, les bras d'honneur et les coups de klaxon de protestation de la part de deux voitures de sport à qui je grille la priorité et je me gare enfin à seulement un bloc de ma destination. Je sors l'immense panier-cadeau installé sur la banquette arrière et je remonte la rue.

J'appuie sur le bouton de l'interphone de l'immeuble chic indiqué sur le carton d'invitation et une voix m'invite à monter. Je monte donc, maudissant mon choix d'un cadeau aussi encombrant et inadapté à une ascension dans un escalier. Heureusement que le papier-cadeau est transparent et que je peux voir au travers, sinon je me casserais la figure à chaque marche. Arrivée à l'étage, je sonne à l'appartement 302.

— Oh, mon Dieu, il y a quelqu'un derrière ce truc ? demande une voix dont la propriétaire a la bonne idée de me débarrasser de mon encombrant cadeau.

Je me retrouve alors face à une femme grande et très mince âgée d'une soixantaine d'années avec une tête d'oiseau et un regard dur. Elle porte un ensemble en lin qui a l'air hors de prix et affiche une expression dégoûtée comme si elle avait une crotte de chien devant le bec.

— Bonjour, je suis Tabitha Emery, je viens pour le *baby shower*.

— Oh ! et c'est pourquoi vous avez apporté cette chose, dit la femme à tête d'oiseau qui, croulant sous le poids du panier, le pose sur la première table en acajou venue.

Son ton hésitant ne m'a pas échappé. Je comprends que la femme à tête d'oiseau est complètement ivre.

— Tabitha !

La voix de Martha précède le bruit des talons qui précède lui-même mon énorme collègue. Elle est drapée dans un ensemble de couleur fuchsia qui la recouvre comme une toile de tente. Elle se jette sur moi et me serre au risque de m'étouffer en murmurant à mon oreille :

— Je suis si contente que tu sois venue !

— Je t'avais dit que je viendrais !

Elle me prend par la main et m'entraîne dans un salon spacieux et très lumineux, dont l'un des murs est en fait une immense baie vitrée. Malgré les rideaux drapés, la lumière pénètre à flots dans la pièce. Je vois deux canapés, une douzaine de chaises pliantes, une grande table chargée de nourriture et une seule personne – version plus jeune et moins grande de la femme au bec d'oiseau. Je jette discrètement un coup d'œil à ma montre, il n'est que midi quinze.

— Je suis en avance ? Il me semble que l'invitation indiquait midi ?

Malgré son large sourire, je sens que Martha est tendue.

— Non, tu as tout à fait raison, la réception commence à midi. Malheureusement, nous avons eu un certain nombre d'annulations à la dernière minute. Les gens sont vraiment débordés en ce moment, n'est-ce pas ?

Elle en fait trop, c'est évident. Elle tape dans ses mains et, sur un ton volontairement joyeux, s'exclame :

— Bien, il est temps de faire les présentations, vous ne trouvez pas ?

Elle me prend par la main et m'emmène vers les deux dames oiseau qui ont commencé à se servir au buffet.

— Voici ma belle-sœur, Sandra Martel et ma belle-mère, Gina Martel. Sandra, Mom, je vous présente ma meilleure amie, la meilleure amie qui existe au monde, Tabitha Emery.

Sa *quoi* ? Je regarde Martha d'un air incrédule. Celle-ci me lance un regard suppliant et les

deux autres un regard dédaigneux avant de retourner à leurs assiettes.

— Je t'en prie, sers-toi, dit Martha en me tendant une assiette en porcelaine de Chine, il y a plein de bonnes choses à manger.

— Et à boire ! ajoute la belle-mère de Martha, grâce à Dieu, nous avons de l'alcool !

— Oh, oui ! acquiesce Martha, il y a du vin, du punch aux fruits et si vous voulez quelque chose de plus costaud, il y a des liqueurs dans l'armoire.

— Alors c'est chez toi, ici ?

Gina Martel éclate de rire puis ricane ouvertement.

— C'est ta meilleure amie et elle ne sait pas où tu habites ?

Deux options s'offrent à moi, soit je fais corps avec les deux monstres, soit je sauve ma nouvelle meilleure amie et j'assure du même coup ma promotion. Sans compter que je ressens de la pitié pour Martha.

— En fait, d'habitude, c'est elle qui vient chez moi, c'est plus pratique et nous ne dérangeons pas...

— Dave, ajoute Martha.

— C'est ça, Dave. Nous pouvons papoter durant des heures sans embêter Dave.

Je me tourne vers Martha et lui prends le bras.

— Je peux te parler une seconde dans la cuisine ? Je voudrais que tu me montres ce nouveau truc dont tu m'as parlé l'autre jour.

— Bien sûr, répond-elle.

Mais j'entends distinctement la fêlure dans sa voix.

Une fois dans la cuisine, je referme la porte derrière nous.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— C'est mon *baby shower*, dit-elle d'une voix étranglée indiquant que les larmes ne sont pas loin.

— Où sont les autres invitées ?

— Je n'ai pas beaucoup d'amies et cette réception était une idée de la famille de Dave. Ils voulaient me faire une sorte de surprise mais quand je l'ai découvert, j'ai pris la précaution de lancer quelques invitations de mon côté.

— Ça veut dire que tu savais que personne ne viendrait de leur côté ?

— Ils ne m'aiment pas beaucoup. Ça a commencé quand j'ai refusé de changer de nom au moment de notre mariage.

— Tu veux dire qu'ils n'ont pas compris que tu ne veuilles pas t'appeler Martha Martel ? dis-je en souriant malgré moi.

— Ils ne l'ont toujours pas digéré, dit-elle en grimaçant.

— Donc, si je comprends bien, tu n'attends plus personne ?

Elle secoue la tête d'un air triste.

— Jenny ne pouvait pas venir et la seule autre personne que j'ai invitée est Sonya Suderman, mais elle a annulé car il y a des soldes chez JCPenney et elle ne veut les manquer pour rien au monde.

— Tu as invité la Sorcière ? dis-je, incrédule.

— Tu dois me trouver pathétique, n'est-ce pas ? demande-t-elle, les yeux brillant de larmes.

Je la trouve en effet pathétique au point que pour la première fois depuis longtemps, j'en oublie mes propres malheurs.

— J'ai une idée qui peut nous sauver la mise, prends ton manteau et attends-moi à la porte.

J'avance avec détermination vers les deux femmes oiseau et sur le ton de la conspiration :

— Je suis vraiment désolée mais je crains que nous n'ayons un problème. En fait, j'ai moi-même organisé un *baby shower* pour Martha chez moi et j'étais venue la chercher. En ce moment, il y a chez moi une douzaine de nos amies qui nous attendent pour lui faire la surprise !

— Et pour quelle raison avez-vous apporté cet énorme cadeau ici ? demande Sandra d'un air soupçonneux.

— Justement, pour détourner son attention, vous pensez bien que si je lui avais apporté un petit cadeau, elle aurait eu immédiatement la puce à l'oreille.

— Et où croit-elle que vous l'emmenez ? demande Gina d'un air sceptique.

— Je viens de lui dire que nous avons une urgence au bureau qu'elle est la seule à pouvoir résoudre. Je lui ai promis de la ramener juste après.

Je ne cours pas vite, mais en matière de mensonge, je suis une championne ! Et avec un gros clin d'œil appuyé aux deux femmes oiseau, je crie :

— D'accord, Martha, on ferait mieux d'y aller maintenant, je te ramènerai dès que nous aurons résolu ce problème juridique.

Une fois dans la rue, j'explique à Martha ce que j'ai raconté à sa belle-famille. Elle prend le temps de s'asseoir sur le siège passager, puis me demande :

— Et maintenant, on va où ?

— Je ne sais pas, où as-tu envie d'aller ?

— Chez toi, dit-elle après quelques secondes de réflexion.

— Chez moi ?

— Oui, pour papoter tranquillement entre filles.

— Tu sais, ce n'est peut-être pas une bonne idée, mon appartement est minuscule et comparé au tien, il est vraiment pourri.

— Ce n'est pas mon appartement, c'est celui de Dave. Il l'avait déjà avant notre mariage et nous avons signé un contrat stipulant qu'il restera sa propriété même si nous divorçons. Avant mon mariage, j'habitais dans un appartement situé à l'entresol d'un immeuble de Renton.

— Comme moi.

Finalement, je suis surprise de passer un moment agréable avec elle. A peine arrivée chez moi, elle s'installe sur mon canapé, pose ses pieds sur ma table basse et prends Inky dans ses bras. Ce qui est étrange, c'est que cette fille que je déteste de 9 heures du matin à 5 heures du soir du lundi au vendredi est en fait d'agréable compagnie en dehors de heures de boulot.

— Est-ce que je peux t'offrir quelque chose ? dis-je en pensant avec nostalgie aux tonnes de nourriture restées sur la table de son bel appartement. Des pop-corn au micro-ondes, cela te dit ?

— Super !

Quelques minutes plus tard, nous grignotons le pop-corn en buvant du soda. Le téléphone sonne. C'est Jenny.

— Bravo, je vois que tu t'es débrouillée pour t'échapper plus tôt que prévu !

— Oui, en fait, Martha est ici avec moi.

— Tabitha, je te rappelle que le kidnapping est un crime fédéral.

— C'est un kidnapping mutuel. Sa fête était ratée, on s'est tirées en vitesse toutes les deux.

— Elle pointe un flingue sur toi ?

— Non.

— Je vois. Je suppose que tant qu'elle sera avec toi, tu ne diras rien. J'attends tous les détails demain ainsi que ceux de ta soirée. Que vas-tu porter finalement ?

— Cathy m'a prêté quelques petits hauts sympas pour aller avec ma jupe noire.

— Bonne idée ! Et surtout, Tabitha, n'oublie pas le *décolleté* !

Je raccroche et j'explique à Martha :

— J'ai un rendez-vous ce soir et j'hésite encore sur ma tenue, est-ce que tu pourrais me donner ton avis ?

— J'adorerais !

Et parce qu'elle a vraiment l'air de le penser, je me prête au jeu. Je sors quelques vêtements de mon placard ainsi que les hauts prêtés par Cathy et j'improvise un défilé. Une demi-heure plus tard, Martha m'a convaincue de porter ma jupe noire avec un haut noir en satin très fin. J'ai mis mon Wonderbra et ouvert les boutons au maximum mais le résultat me laisse perplexe.

— Tu ne crois pas que c'est trop ?

— Je vais te dire ce qui va se passer. D'abord, Lucien va te dire un truc du genre : « Cache ce sein que je ne saurais voir », puis il va t'emmener chez lui et te jeter sur son lit.

Cette description de Lucien tombant raide devant mes charmes nous fait rire jusqu'aux larmes.

Vers 17 heures, Martha s'apprête à rentrer chez elle pour préparer le dîner de son mari. Elle insiste pour prendre un taxi mais je décide de la ramener moi-même. Cela me permettra de tuer le temps qu'il me reste à attendre jusqu'à l'heure où Lucien doit venir me chercher. J'ai la chance de trouver une place juste en bas de son immeuble.

— Je ne sais pas comment te remercier pour aujourd'hui, Tabitha.

— Pourquoi ? Je t'ai kidnappée et privée de ta superbe fête et en échange, tu as mangé des popcorn dans un appartement minable.

— Tu vois très bien ce que je veux dire. C'était adorable de ta part.

Elle place soudain sa main sur son ventre d'un air concentré.

— Elle bouge beaucoup.

— Tu sais déjà que c'est une fille ?

— Non, j'ai refusé qu'ils me le disent lors de l'échographie, je veux avoir la surprise, mais j'en suis sûre ! Ouh là là ! Elle est très excitée aujourd'hui ! s'exclame-t-elle en me prenant la main et en la posant sur son ventre. Si tu poses tes doigts ici, tu la sentiras très bien.

Je la sens en effet tellement bien que j'ai la tête qui tourne. La nausée me prend et d'horribles images se bousculent devant mes yeux.

— Est-ce que tu as un problème aux yeux ? s'inquiète-t-elle.

— Comment ? dis-je en ôtant ma main de son ventre. Est-ce que tu vois un médecin régulièrement ?

— Oui, bien sûr. Comme j'approche du terme, je dois voir mon obstétricien toutes les semaines. Attends un peu, c'est encore une de tes prémonitions ? Que se passe-t-il avec mon bébé ? demande-t-elle, affolée, en mettant ses mains autour de son ventre comme pour le protéger.

— Ecoute-moi, Martha, j'ai parfois une espèce de sixième sens, une intuition, mais cela ne veut sans doute rien dire – *premier mensonge* – je suis sûre que ce petit bonhomme se porte comme un charme – *deuxième mensonge*.

— Tu es sûre ?

— Bien sûr. Mais pour être tout à fait rassurée, je veux que tu me promettes de consulter ton obstétricien au plus vite. Demande-lui de te faire une autre échographie.

— Merci pour cette merveilleuse fin d'après-midi. Tu as l'art de gâcher les choses, Tabitha.

A 6 h 55, je fais le point.

Je me suis brossé les dents une fois. J'ai changé deux fois de tenue. Refait trois fois mon maquillage. Vérifié le petit haut noir, la jupe noire et les escarpins noirs pour la... énième fois. J'observe mon reflet dans le miroir de la salle de bains. J'ai l'air paniqué ? Non, je ne suis pas paniquée, dis-je en m'exhortant au calme. Je ne suis pas paniquée, je suis terrifiée ! Et le pire, c'est que je ne peux même pas m'asseoir de peur d'être couverte de poils de chat. J'appelle Jenny.

— Au secours ! Je ne peux pas m'asseoir !

— Tu as mal aux fesses ? demande-t-elle en riant.

— Non ! Il y a des poils de chat partout et si je m'assieds, ma jupe va en être couverte.

— Reste debout.

— J'ai l'impression que je vais tomber dans les pommes.

— Ça fait combien de temps qu'un homme ne t'a pas invitée à dîner ?

— Euh, eh bien...

— Si longtemps ? Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer. Comment te sens-tu ?

— Bien.

— Bien ou sexy ?

— Plus que bien mais pas complètement sexy.

— Respire profondément. Tu n'as pas oublié ton sac porte-bonheur ?

— Si ! Oh, mon Dieu, mon sac porte-bonheur !

Mon cri fait si peur à Inky qu'il court se réfugier derrière le canapé.

— Si tu as ton sac porte-bonheur, tout se passera bien.

Je fouille au plus profond de mon placard, je sors triomphalement la pochette en cuir signée Ferragamo et je la serre avec émotion contre mon cœur.

— Je l'ai.

— Tu es prête, maintenant. Si par hasard ça ne se passe pas bien avec lui, tu m'appelles.

— Tu seras chez toi ?

— Tab, c'est samedi soir ! Si j'étais chez moi un samedi soir, c'est que je serais morte ! Je garde mon portable à portée de main, en mode vibreur. Si tu n'arrives pas à me joindre, appelle Lara, elle travaille au Megaplex.

— Vous faites quoi Gerry et toi, ce soir ?

— Qui a parlé de Gerry ?

— Mais il me semble que c'était le bon ?

— Oui, c'est bien lui qui a volé vingt dollars dans mon sac l'autre jour !

— Je suis désolée pour toi. Avec qui sors-tu ce soir ?

— John.

— Le dentiste ?

— Non, lui, c'était Nick.

— Je croyais que Nick était vendeur ?

— C'était Harry. Je ne t'ai pas encore parlé de John ? Je l'ai rencontré à la laverie.

— Jenny, tu n'en as pas assez de sortir avec tous les John, Gerry et Harry de la terre ?

— C'est beaucoup mieux que l'autre option.

— Laquelle ?

— La solitude !

Nous nous souhaitons mutuellement une bonne soirée puis je transfère le contenu de mon sac à main dans mon sac porte-bonheur. Rouge à lèvres, mouchoir et quarante dollars en cas d'urgence (un

taxi pour me sauver par exemple). Puis, avec un sourire, je glisse dans mon sac ma fameuse boîte d'aspirine. Sauf que la boîte en question est vide. Cette petite ruse m'a plus d'une fois sauvé la mise lors de rendez-vous ratés !

Acte un, scène un. Je fouille dans mon sac d'un air perdu. *Je n'ai plus de cachets contre la migraine, je suis navrée mais il va falloir que tu me ramènes. Quel dommage ! Je passais une si bonne soirée en ta compagnie !*

Je porte le petit sac à mon nez avec délice, il sent encore le merveilleux parfum de mes cigarettes préférées, mes Virginia Slim ! C'est ma première sortie avec un homme depuis que j'ai arrêté de fumer. Comment vais-je survivre à cette épreuve ? Un bref coup de sonnette me fait sursauter. Je marche le plus calmement possible jusqu'à la porte en répétant sous forme de mantra : *Ce n'est qu'un homme, ce n'est qu'un homme, un homme... J'ouvre la porte... Un homme super, super, supersexy...*

Il porte un pantalon noir, une chemise de lin crème et arbore un sourire qui me donne envie de me jeter immédiatement sur lui et de le renverser sur mon lit.

— Bonsoir, Lucien.

— Bonsoir, toi. Tu es très belle, dit-il en me dévorant du regard de la tête aux pieds.

Il me tend une rose rouge que je porte à mes narines pour en humer le lourd parfum. C'est presque aussi bon que l'odeur du tabac dans mon sac...

— « Tu es plus belle que le soleil couchant dans son manteau de nuit éclairé de milliers d'étoiles. »

— Je te remercie, dis-je d'une voix enrouée.

— Et je ne t'ai pas oublié toi non plus, dit Lucien en grattant Inky sous le menton.

Il lui tend une petite balle rouge contenant un grelot. Inky se met aussitôt à jouer avec.

— Tu ne crois tout de même pas qu'en séduisant le chat, sa maîtresse va te tomber dans les bras ?

— Parce que ça marcherait, tu crois ?

Si tu savais, chéri !

Je me contente de sourire.

— Si c'est aussi facile, ça vaut bien le dollar cinquante de la balle et la course jusqu'au magasin pour animaux !

Il prend ma veste sur le portemanteau et me la tend, ses doigts frôlent ma nuque, me faisant frissonner. Je ne sais pas pourquoi, quand je suis près de lui, j'ai les nerfs à fleur de peau et l'estomac noué. Seule solution pour moi : parler. Depuis qu'il est arrivé chez moi jusqu'au moment où sa Saab rouge quitte la place où elle est garée, je parle. Une véritable logorrhée verbale que je suis incapable d'arrêter. J'ai pourtant bien conscience du chemin que nous prenons.

Nous roulons dans le quartier de Capital Hill et je dis n'importe quoi.

Nous parcourons des rues pleines de monde et je raconte ma vie.

Nous longeons des cafés et des restaurants et je me répands en commentaires divers.

Mais lorsque la Saab freine devant le garage d'une vieille maison dans une rue résidentielle, je reste bouche bée. Malheureusement pour ma dignité, mon silence ne dure qu'une seconde.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça ? demande-t-il en regardant la maison comme s'il la voyait pour la première fois.

— Oui.

— C'est une maison de style colonial hollandais de 1909.

— Je vois bien, dis-je, alors qu'honnêtement je suis incapable de faire la différence entre le

style hollandais et le style victorien, mais la question n'est pas là. Ce que je veux dire, c'est pourquoi sommes-nous ici ?

— Pour dîner. Tu te souviens que je t'ai invitée à dîner ?

— Mais c'est ta maison, n'est-ce pas ? dis-je avec exaspération.

— Bien sûr que c'est ma maison, dit-il en prenant ma main dans la sienne, toute chaude, et en m'aidant à sortir de la voiture. Je ne t'aurais pas emmenée dans la maison de quelqu'un d'autre, en tout cas pas pour notre première soirée en tête à tête.

— Mais tu ne m'avais pas dit que nous dînerions chez toi, dis-je en mordillant nerveusement ma lèvre inférieure. Je croyais que nous irions au restaurant.

Nous parvenons à la porte d'entrée en chêne et il sort ses clés.

— D'abord je cuisine bien mieux que dans la plupart des restaurants de la ville, dit-il en mettant la clé dans la serrure, ensuite, tu ne m'as pas donné l'occasion de te dire où je t'emmenais, ajoute-t-il en enroulant sa main autour de ma taille pour m'inviter à entrer. En fait, si je peux me permettre, tu n'as pas arrêté de parler depuis que j'ai sonné chez toi et je n'ai pas pu en placer une !

— Oui, tu as raison, je suis désolée.

— Je t'en prie, ajoute-t-il en me caressant la joue, maintenant que nous avons fait le tour des sujets superflus, nous allons pouvoir passer à l'essentiel.

— Comme quoi ? dis-je en déglutissant avec difficulté.

— Eh bien, par exemple, préfères-tu mélanger la salade ou nous servir un verre de vin ?

Je souris et toute la tension accumulée s'évapore comme par enchantement.

— Il n'y a pas meilleure que moi pour servir à boire !

— Je m'en doutais !

La maison est spacieuse et ses vieilles boiseries et ses plafonds voûtés ont beaucoup de cachet. Lucien a choisi de mélanger meubles anciens et meubles modernes et l'atmosphère a un charme auquel je m'abandonne aussitôt avec plaisir. Après avoir traversé le salon, nous arrivons à la cuisine et c'est avec un choc que je pénètre dans ce temple de la modernité et du haut de gamme, avec ses plans de travail en granit et un Frigidaire et une cuisinière dernier cri. Je mettrais ma main à couper que même en cherchant bien, je ne trouverais ici ni surgelés ni plats à réchauffer.

— Tu ne plaisantais pas en affirmant que tu es un bon cuisinier ?

— Tabitha, il y a deux choses avec lesquelles je ne plaisante jamais, la nourriture – il me tend la bouteille de vin et le tire-bouchon – et le sexe.

— Oh ! Euh, en fait, je sais servir à boire, mais je n'ai rien dit sur mes capacités à ouvrir les bouteilles !

Lucien sourit, puis ouvre la bouteille et je sers à boire. Je m'installe ensuite sur un tabouret haut et je le regarde couper viande, poissons et légumes en tranches, en dés et en rondelles avec des mouvements aussi fluides que ceux d'un danseur. Voir son corps se mouvoir en souplesse et sentir en même temps toutes ces odeurs délicieuses me donne une faim de loup. Je ne sais pas ce qui me donne le plus l'eau à la bouche : les plats qu'il est en train de préparer ou bien lui ! Surtout que j'en suis à mon deuxième verre de vin sur un estomac qui n'a vu depuis ce matin que quelques pop-corn !

Il enfourne un plat dans le four tout en m'interrogeant sur ma vie. Il a une façon très naturelle de poser des questions, de sorte que je me sens en confiance. Il me regarde avec attention et semble s'intéresser à tout ce que je lui dis, même aux détails les plus sombres de ma vie. Pendant le dîner, il me donne son avis.

— Je ne crois pas que tu haïsses vraiment ta mère. Tu lui en veux parce qu'elle avait une aventure qui l'a éloignée de ton père au moment où il avait le plus besoin de sa présence. Tu te sens

aussi coupable parce que tu n'as pas pu le sauver alors que tu as eu la prémonition de sa mort. Ta mère est le symbole de ta culpabilité.

Je refuse le deuxième petit pain chaud qu'il me propose car je ne veux pas qu'il me prenne pour un ogre, surtout que j'ai déjà dévoré une salade Caesar et repris deux fois des lasagnes aux fruits de mer. Je bois avec délice une gorgée de l'excellent vin et je lui souris.

— O.K., cher monsieur Freud, j'ai joué à ton jeu et répondu à toutes tes questions. A ton tour maintenant.

Il se lève, me prend par la main et m'emmène au salon. Il m'installe sur un des canapés et prépare un feu dans la cheminée.

— Installe-toi confortablement, dit-il doucement.

Je lui obéis, mais la vision de Lucien agenouillé devant moi pour allumer le feu me trouble tant que j'ai l'impression de suffoquer. J'examine le très beau plafond voûté et les tableaux qui ornent les murs pour me distraire.

— J'ai également un goût sûr en matière de femmes, dit-il en se rapprochant dangereusement de moi, une fois que le feu flambe dans la cheminée.

— Ne change pas de sujet, dis-je nerveusement en me reculant le plus loin possible dans le canapé.

Quelle idiote, il y a une minute je mourais d'envie de me jeter sur lui et maintenant je me conduis comme une oie blanche !

— A ton tour de parler de toi.

— Que veux-tu savoir ?

— Eh bien, pour commencer, qu'est-ce qui t'a conduit à diriger un magasin comme le Cercle Magique ?

Il retourne à la cuisine et en revient avec nos verres.

— Cela ne fait qu'un an que je travaille au Cercle Magique. Auparavant, c'est mon frère qui le tenait. Il est mort d'un cancer l'année dernière et me l'a légué.

— Je suis désolée pour ton frère.

— Merci.

— Que faisais-tu avant ?

— Mon vrai métier est charpentier.

— Tu n'as jamais pensé à revendre le magasin ?

— Au début, si, mais la clientèle m'intriguait et plus le temps passait, plus cela me plaisait. Et puis je n'ai pas abandonné le travail du bois, mais c'est devenu un hobby, par exemple, j'ai beaucoup travaillé dans cette maison. Que veux-tu savoir d'autre ?

Est-ce que tu es aussi torride au lit que tu en as l'air ?

Je bois une gorgée de vin.

— Et le reste de ta famille ?

— Ma mère vit à San Diego, là où j'ai grandi. Je n'ai pas connu mon père.

Il se rapproche et pose une main sur mon genou.

— Autre chose ?

Mon cœur s'emballe à son contact.

— Et, euh, tu as toujours été attiré par le paranormal et les rituels païens ?

— Et toi ?

— Non.

Sans un mot, il enlève sa main de mon genou et prend une mèche de cheveux derrière mon

oreille. Il ôte le verre de mes mains et le pose sur la table basse devant nous.

Des dizaines d'alarmes sonnent dans ma tête alors qu'il se rapproche encore. Je déglutis.

— Et tes études ?

— Que veux-tu savoir ?

— Euh, es-tu allé à l'université ? Et si oui, était-ce à San Diego ou...

— Plus un mot, murmure-t-il d'une voix rauque en me frôlant la joue.

Prise de panique, je pose ma main sur sa poitrine pour arrêter sa progression mais sa main intercepte la mienne. Il la porte à ses lèvres et embrasse chacun de mes doigts en me dévorant de son regard noir torride. J'ai toujours peur, mais le désir prend peu à peu le dessus. J'ai envie qu'il m'embrasse. Non, je plaisante ! J'ai envie qu'il me prenne dans ses bras, qu'il m'emporte jusqu'à son lit et qu'il me fasse oublier mon nom. Et je veux aussi lui faire tout oublier ! Il repose ma main sur mes genoux et approche sa bouche de mes lèvres avec une lenteur presque douloureuse. J'ai tellement retenu ma respiration que le sang bat à mes tempes et j'entends même une sonnerie. J'expire doucement pour ne pas mourir étouffée. La sonnerie persiste.

— Ton téléphone sonne, dis-je dans un souffle contre ses lèvres qui maintenant frôlent les miennes.

— Laisse-le sonner.

— Mais c'est peut-être important ? dis-je un peu dégrisée.

Il soupire et se lève. Il se dirige nerveusement vers la cuisine, je l'entends prendre le téléphone et aboyer un « Allô ? » impatient... Je m'enfonce dans le canapé et vide enfin mes poumons. Je recouvre peu à peu mon calme. Il est temps, du reste, de ralentir les choses entre nous. Je ne vais quand même pas coucher avec lui le premier soir ! Non, il n'en est pas question, même si j'en meurs d'envie ! Ses mots me parviennent depuis la cuisine, le ton est vif, froid et tranchant.

— Non, Heather, je ne peux pas parler maintenant, je suis occupé. Je t'appelle demain.

Je me lève et me dirige vers la cheminée.

— Tu vois, ma vieille, me dis-je à moi-même, il a sans doute un énorme carnet d'adresses rempli de noms de femmes pulpeuses prêtes à débarquer au premier appel. Je suis sûre que cette Heather est une grande blonde sexy avec une grosse poitrine et une impressionnante panoplie de *sex toys* !

Je repousse cette pensée déprimante et j'essaie de me distraire en regardant les objets décoratifs exposés sur des étagères le long des murs. Il y a toute une collection de coffrets ouvragés venus directement de son magasin. Ils sont en bois sculptés. Apparemment, Lucien rapporte du travail à la maison. Je l'entends raccrocher et je continue à observer les bibelots en essayant de prendre l'air le plus naturel possible pour ne pas lui montrer que je suis touchée par ce coup de fil venu interrompre un moment qui s'annonçait délicieux. Cela m'est égal. Vraiment. En fait, je suis fascinée par un écrin ouvert renfermant une dague de cérémonie Wiccan en bronze très travaillé. Le couteau est couché sur du velours noir à l'intérieur du coffret ouvragé. Son manche est sculpté de scarabées incrustés de rubis. Mes yeux sont comme aimantés par la lame à double tranchant. J'entends vaguement Lucien me parler avant de sombrer dans un tourbillon noir.

L'obscurité fait place à la lumière.

Lorsque j'ouvre les yeux, je suis allongée sur le canapé et Lucien est penché sur moi.

— Ne bouge pas, prends ton temps, dit-il d'une voix inquiète.

Je secoue doucement la tête d'un côté, puis de l'autre en essayant de recouvrer mes esprits.

— Que s'est-il passé ?

— Tu t'es évanouie.

Je m'assieds sur le canapé en portant mes mains à ma tête.

— Je ne me suis pas évanouie, c'est le vin, je crois que j'ai bu un peu trop ce soir.

Mais en disant ces mots, mon regard se porte malgré moi sur la droite, à la recherche du coffret contenant la dague. Je pousse un soupir de soulagement en constatant qu'il a disparu de l'étagère.

— Comment suis-je arrivée là ?

— Je t'ai portée.

— Dommage que tu n'aies pas filmé la scène.

Il a un petit sourire mais reste à côté de moi sans bouger. Je me lève.

— Je crois que je ferais mieux de rentrer chez moi.

Il me prend par la main et me force à me rasseoir.

— Raconte-moi tout, dit-il d'une voix douce.

Je hausse les épaules.

— Que veux-tu que je te dise ? J'ai un peu trop bu et avec la chaleur du feu de cheminée...

— Et la dague de cérémonie ?

Je frissonne involontairement et ce frisson n'a malheureusement rien du frisson orgasmique ou pré-orgasmique que j'aurais tant voulu connaître pour couronner cette première soirée.

— Tu es en sécurité avec moi ici, Tabitha. Je ne comprends peut-être pas tout ce que tu ressens, mais je suis sûr que je le perçois mieux que la plupart des gens.

Il a certainement raison, car il est tout à fait dans son domaine de compétences, pourtant, je n'arrive pas à lui parler. Il poursuit :

— J'ai enlevé la dague, mais ce serait peut-être utile que tu la voies de nouveau pour essayer de comprendre ?

— Non !

— Je reste à côté de toi, je suis prêt à t'aider si tu en as besoin.

Je me penche en avant et je prends ma tête entre mes mains.

— J'ai passé l'après midi avec une de mes collègues qui est enceinte. Lorsqu'elle a posé ma

main sur son ventre pour que je sente les coups de pieds qu'il donnait, j'ai eu une vision. Le bébé est malade, il a un grave problème cardiaque, seule la moitié de son cœur fonctionne. Ce soir, je sors dîner avec toi, je pose les yeux sur ce truc accroché sur le mur et je tombe dans les pommes. C'est de pire en pire et c'est de plus en plus dur...

— Quoi ? demande-t-il doucement en me caressant le dos. Qu'est-ce qui est de plus en plus dur ?

— D'être normale !

Et j'éclate en sanglots.

Je serre les dents très fort pour empêcher le désespoir de m'envahir et je me lève en disant :

— Il faut que je téléphone.

* * *

Lorsque nous arrivons devant l'immeuble abandonné, deux voitures sont déjà garées devant. Le détective Jackson et le lieutenant McGilvray m'attendent. Lucien gare sa Saab rouge sans un mot et à la vue de la redoutable benne à ordures, mon estomac se contracte violemment. Les deux policiers sont déjà à ma porte avant même que je ne l'ouvre. Je fais les présentations. Tout le monde se serre la main. Voilà pour les politesses.

— O.K., mademoiselle Emery, dit McGilvray, auriez-vous l'amabilité de répéter au détective Jackson ce que vous m'avez dit tout à l'heure au téléphone afin que nous comprenions bien pourquoi nous sommes ici ce soir ? Je vais en profiter pour passer un coup de fil.

Lucien, qui se tient tout près de moi, passe son bras autour de mes épaules comme pour me protéger. Je jette un coup d'œil au lieutenant qui s'est éloigné pour téléphoner, puis je tourne les yeux vers le détective Jackson qui me regarde avec un air incrédule.

— J'ai eu une vision. J'ai vu un meurtrier utilisant une dague de cérémonie pour poignarder une femme à plusieurs reprises. Durant son délire, il a coupé un doigt de la femme et ce doigt a roulé par terre. Il doit encore être ici.

— Un doigt ?

— Il n'y a pas de grille sur le conduit d'aération installé dans le sol, j'ai trébuché moi-même dedans l'autre jour dans le noir.

— Parce que vous êtes entrée dans cet immeuble ! s'exclame-t-il en colère. C'était quand ?

— Vous allez rechercher ce doigt, oui ou non ? s'impatiente Lucien.

— Bon, on y va, marmonne le détective, apparemment déstabilisé.

Il retourne à sa voiture et en revient avec une puissante lampe torche puis il s'approche de la porte arrière de l'immeuble devant laquelle se tient le lieutenant.

— Si ça peut vous aider, vous n'avez qu'à chercher un auriculaire !

Je fais les cent pas le long de la voiture de Lucien qui s'est lui-même adossé à sa Saab et me regarde avec méfiance.

— Je crois que je vais aller jeter un coup d'œil là-dedans pour voir s'ils ont besoin d'un coup de main.

— C'est toi le patron, dit-il en me tendant le bras pour m'accompagner.

Je n'ai pas du tout l'impression d'être le patron mais plutôt d'être mystérieusement manipulée comme une marionnette. Nous arrivons devant l'entrée de l'immeuble et nous nous dirigeons à l'intérieur en suivant le faisceau de lumière que dessine la torche des policiers. Ils se tiennent tous les deux dans la plus grande pièce de l'immeuble et mon regard est aussitôt attiré par le sac en

plastique que porte le détective Jackson. En nous apercevant, ils se tournent vers nous.

— Mademoiselle Emery, vous n'avez rien à faire dans ce lieu. C'est une scène de crime, explique le lieutenant.

— Quelle importance ? ironise le détective puisqu'elle a reconnu elle-même être entrée ces jours derniers dans cet immeuble.

Le regard entendu qu'ils se lancent me retourne l'estomac et la vue du petit morceau de chair humaine à l'intérieur du sac n'arrange rien. Je jette un coup d'œil à Lucien. Il a le regard fixe et effrayé puis soudain, ses yeux se plissent et il a l'air carrément terrifié alors qu'un éclat de lumière venu de la rue illumine le dessin grossier sur le mur.

— Sinistre, n'est-ce pas ? Ça me donne la chair de poule, mais je ne sais pas pourquoi, dis-je en regardant l'ange qui porte un étrange croissant sur la tête et un cercle à l'intérieur duquel une croix a été dessinée. Crois-tu que le meurtrier a fait ce dessin après avoir mutilé cette pauvre femme ?

— Ces symboles sont sataniques, dit Lucien en les désignant d'une main qui tremble un peu. Leur présence indique qu'une messe noire s'est tenue ici.

— Nos spécialistes en ont tiré les mêmes conclusions, acquiesce le détective Jackson, mais, ajoute-t-il en me fixant sévèrement, nous savons depuis le début que ce n'est pas un meurtre ordinaire.

— Parce que vous voulez dire qu'il y a des meurtres ordinaires ? dis-je, incrédule. Je me promène dans le parc et : « Oh, je vais appeler la police parce que j'ai trouvé un mort ! » Désolée, mais je n'ai ni votre expérience ni votre cynisme !

Je sors en courant de l'immeuble car j'ai soudain besoin d'air frais. Une fois dehors, je prends une grande inspiration en levant les yeux au ciel. La nuit est noire, pour une fois il ne pleut pas mais de gros nuages apportés par l'océan filent dans le ciel en cachant peu à peu les étoiles. Je sens plus que je n'entends Lucien arriver dans mon dos.

— Il va pleuvoir.

— Oui.

— Je voudrais rentrer maintenant.

— C'est une bonne idée.

Alors que nous nous apprêtons à quitter les lieux, j'aperçois les deux policiers échanger quelques mots avant de se séparer. McGilvray monte ensuite dans sa voiture alors que Jackson s'approche de nous. Lucien a déjà démarré, je baisse ma vitre pour parler au policier.

— Oui ?

— J'ai trouvé ça sur les lieux du crime, dit-il en brandissant le sac en plastique et en me le mettant sous le nez.

A l'intérieur du sac, un doigt ou plutôt ce qu'il en reste. L'ongle est verni en rose bonbon et l'autre extrémité est déchiquetée et ressemble à de la bouillie. Je ne mangerai plus jamais de gelée de ma vie.

— Vous avez autre chose à ajouter, détective ? dit Lucien avec colère.

— Encore une chose, dit-il d'un air martial, je vous ai déjà dit que je ne crois pas aux coïncidences. Et je trouve qu'il commence à y en avoir beaucoup trop dans cette affaire, mademoiselle Emery. Pour l'instant, mon supérieur a l'air de prendre vos « dons » au sérieux, mais je voulais vous dire que c'est la seule chose en votre faveur dans ce dossier.

— Cela m'est complètement égal que vous croyiez ou pas à mes visions, détective, mais si vous n'y croyez pas, comment expliquez-vous que je vous ai menés à ce doigt ?

— Personnellement, je pense que vous êtes mouillée jusqu'au cou dans cette affaire. Et non

seulement je le crois, mais je vais le prouver et...

Je n'entends pas la suite de son petit laïus, car Lucien a démarré sur les chapeaux de roues.

— Je n'ai aucune confiance en ce type, dit-il un peu plus tard alors que nous approchons de chez moi. Il a déjà décidé de te coller ce crime sur le dos et il n'est pas près de changer d'opinion.

— Je ne suis vraiment pour rien dans cette affaire. Il aura du mal à rassembler des preuves qui n'existent pas.

— J'avoue que cette histoire de messe noire me terrifie. J'ai la certitude qu'il y a eu un crime satanique dans cet endroit et si ça se trouve, il y en a même eu plusieurs.

— Merci, tu me remontes le moral.

En fait, je sens que la nausée n'est pas loin, et je lui demande de me laisser sortir de la voiture. Grâce à Dieu, je ne vomis pas sur le trottoir, ce qui aurait été le comble de l'humiliation pour un premier rendez-vous. Je me contente de faire quelques pas en me disant que proposer à Lucien de partir à la chasse au doigt coupé n'était peut-être pas une idée géniale pour un premier rendez-vous.

Quelques blocs plus loin, il me dépose devant ma porte et, se tournant vers moi, m'adresse un timide sourire. Il tend la main vers mon visage et caresse ma joue.

— Tu as l'air épuisée.

— Merci encore, lui dis-je en penchant ma tête vers sa main pour accompagner sa caresse. Je suis désolée d'avoir gâché cette soirée. Tu peux venir si tu veux, je n'ai pas de dessert extraordinaire à t'offrir pour rivaliser avec le merveilleux repas que tu m'as offert, mais il me reste quelques chips et des bières.

Et un lit qui serait fantastique avec toi tout nu dedans.

Il semble visiblement mal à l'aise.

— Je crois que nous devons plutôt nous souhaiter bonne nuit...

Touchée !

— ... Tu es fatiguée et moi aussi...

Re-touchée !

— ... Cette histoire de messe noire m'a donné la chair de poule...

Touchée pour la troisième fois !

— Je comprends parfaitement, dis-je en lui souriant bravement.

— On s'appelle un de ces quatre !

Coulée !

Ça fait mal.

Trois options s'offrent à moi :

a) avoir l'air cool et faire semblant que cela ne me touche pas.

b) me jeter sur lui et l'embrasser passionnément pour le faire changer d'avis.

c) inscrire cette soirée sur mon compte pertes et profits.

Je sors si vite de la voiture que je manque de bousculer une personne qui marche sur le trottoir.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? dis-je en réalisant que cette personne n'est autre que Lina.

Je claque la portière et j'entends un deuxième claquement, je me retourne pour voir Lucien qui fait le tour de sa voiture et s'approche de nous.

— Ça t'étonne sans doute mais j'avais un rendez-vous ce soir, dis-je à Lina.

— Tu plaisantes, j'espère ? Tu n'es quand même pas sortie avec cet imbécile ?

— Lina ! Comment peux-tu parler de la sorte ? Peux-tu m'expliquer quel est ton problème ?

— Oui, Lina, expliquez-nous à tous les deux. Ça me ferait plaisir d'entendre vos raisons. Quel est votre problème, ou plutôt vos problèmes, car à mon avis, ils sont nombreux ! dit Lucien.

— Mon seul problème, Lucien Roskell, c'est vous !

— Apparemment, vous vous connaissez et vous ne vous appréciez guère ! dis-je pour résumer l'évidence.

— Allez, viens, Tabitha, on rentre, dit Lucien en me prenant par le bras.

— Je croyais que tu étais trop fatigué pour boire un verre ? lui dis-je en me dégageant.

— Oui, mais j'ai réfléchi et j'ai très envie de chips et de bière, ajoute-t-il avec un sourire forcé.

— Envoie ton petit ami se coucher, Tabitha, il te pompe ton énergie et te fait perdre ton temps.

Une partie de moi-même assiste à cet échange d'insultes comme un spectateur impuissant. L'autre partie a trois options :

a) inviter Lina et la presser de questions pour comprendre son animosité envers Lucien.

b) les inviter tous les deux et les regarder s'arracher les yeux.

c) inviter Lucien tout seul et lui dévoiler mes talents cachés en matière de sexualité, rouler nus sur mon lit et faire l'amour comme des fous. Cela dit, puisqu'il y a quelques minutes, il a décliné mon invitation, il est probable qu'il n'ait même pas envie de me faire un petit câlin poli.

— Alors ? m'interrogent-ils tous les deux.

Je les regarde avec colère.

— Voilà ce que j'ai décidé. Je rentre chez moi. Seule. Je vais jouer avec mon chat puis je vais dormir et pendant mon sommeil, je vais essayer de ne pas rêver de femmes éventrées et de doigts coupés. Si vous avez envie de continuer à vous écharper sur le trottoir, libre à vous !

Je tourne les talons et je rentre chez moi, la tête haute.

Toute seule.

Inky ne montre aucun désir de jouer. Il m'ignore même de façon évidente. Je déplie mon canapé lit, j'éteins la lumière et je ferme les yeux.

Une minute après, le téléphone sonne.

— Allô ?

— Comment peux-tu sortir avec un type comme lui ?

— Comme qui, Lina ?

— Comme Lucien !

— Eh bien, je le trouve sympa et sexy. Il réussit dans son travail, il cuisine comme un vrai chef et...

— Je suis aussi certaine que c'est un amant fantastique.

— J'imagine, mais je n'en sais rien car c'était notre première soirée et je ne suis pas une fille facile.

— Tu veux dire que vous vous connaissez à peine ? Merci, mon Dieu !

— Que se passe-t-il, Lina ? Comment se fait-il que vous vous connaissiez tous les deux et que vous vous détestiez à ce point ?

— Nous nous connaissons depuis un an environ. Nous nous sommes rencontrés quand il a repris cet absurde magasin à son nom. Tu sais que j'appartiens à un groupe de Wiccans et de Druides qui se rencontrent régulièrement ?

— Euh, oui, il me semble que tu m'en as parlé.

— Lorsque Lucien Roskell a pris la suite de son frère, nous l'avons invité à prendre la parole parmi nous. Il nous est apparu comme une évidence que ce type était un imposteur car il ne partage pas nos croyances. C'est un non-croyant, Tabitha ! Surtout ne te laisse pas influencer par lui. Son frère était beaucoup plus ouvert, il acceptait de nombreuses interprétations païennes, mais ce n'est pas le cas de Lucien, c'est un être ignoble et infâme ! Il utilise les croyances des autres à son profit, il n'y a que l'argent qui l'intéresse et bien entendu, il en gagne beaucoup puisque la plupart des personnes de mon groupe continuent de se fournir chez lui.

J'attends un moment, mais elle a l'air d'être à court d'arguments.

— Si je comprends bien, tu le détestes parce qu'il ne partage pas tes croyances et parce que son magasin marche bien ?

Elle pousse un soupir exaspéré.

— Bien sûr que non ! Je le déteste parce qu'il fait semblant. Il fait de grandes démonstrations et donne l'impression de soutenir les croyances alternatives, mais c'est du bluff, Tabitha, il n'y croit pas, et je ne lui fais pas confiance !

— D'accord, je suis touchée que tu te préoccupes ainsi de mes intérêts mais tu t'inquiètes trop pour moi.

Pendant une seconde, je me demande si je vais lui parler de la messe noire et du doigt coupé, mais finalement je n'en fais rien et nous raccrochons peu après. Je me recouche. Quelques instants plus tard, le téléphone sonne de nouveau.

— Allô ?

— Je t'appelle pour m'excuser.

Mon cœur manque un battement en reconnaissant la voix de Lucien.

— T'excuser de quoi ? dis-je innocemment.

— Que tu aies pu croire que je n'avais pas envie de venir chez toi et d'embrasser chaque parcelle de peau de ton corps pour lui souhaiter bonne nuit.

— Tu en avais envie ?

— Oui.

— Alors pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Parce que je ne voulais pas que notre première nuit soit polluée par de mauvais souvenirs.

— Oh ! – *comme c'est mignon* – je comprends !

Silence.

— Tabitha, dis-moi, ça fait combien de temps que tu connais Lina ?

— Ça fait un moment, mais ces derniers temps, nous avons mis une certaine distance entre nous.

— Tu devrais t'éloigner davantage.

— Tu ne l'aimes pas.

— Je n'ai aucune confiance en elle.

* * *

Je retrouve Jenny, Lara et Cathy chez Michael's Dinner le lendemain matin, peu après 10 heures. Comme le bar est bondé, nous nous rabattons sur une petite table dans un coin de la salle. J'ingurgite deux grandes tasses de café et un gros gâteau à la cannelle avant de pouvoir leur raconter les événements de la veille.

— Alors il t'a emmenée dans sa fabuleuse maison sur Capital Hill, commence Lara.

— Il t'a servi un délicieux repas, ajoute Cathy.

— Et tu l'as remercié, non pas en faisant l'amour avec lui mais en tombant dans les pommes, puis en lui offrant une atroce chasse au doigt coupé, puis en vomissant presque sur les coussins de sa voiture et en terminant par un quasi-pugilat avec Lina la nulle, conclut Jenny avec une moue de dépit.

— Oui, c'est ça, vous avez bien résumé ma nuit.

Mes trois amies se regardent d'un air effondré.

— Tu as tout raté, dit Lara.

— Il ne te réinvitera plus jamais, prédit Cathy.

— Oh, mon Dieu, ne me dites pas qu'elle va se remettre à rêver de Clay ! s'exclame Jenny.

— Au fait, je crois que j'ai oublié de vous dire qu'il m'a rappelée au milieu de la nuit après m'avoir déposée.

— C'est vrai ? s'écrient-elles en chœur.

— Il m'a dit qu'il s'excusait de – je trace des guillemets imaginaires dans les airs – « m'avoir laissé croire qu'il n'avait pas envie de venir chez moi embrasser chaque parcelle de ma peau pour lui souhaiter bonne nuit à mon corps ».

Mes trois amies s'effondrent sur leurs chaises et poussent un soupir éloquent.

— Va te faire voir, Tabitha ! dit Jenny.

Je lui adresse un sourire triomphant, mais elle poursuit féroce :

— Je te préviens que si tu ne vas pas plus loin avec ce type, je te passe personnellement à la moulinette !

Une fois abreuvée de café, nourrie de gâteau à la cannelle et regonflée d'amitié, je retourne chez moi et je découvre Clay Sanderson littéralement pendu à la sonnette de mon appartement. Il est de plus en plus évident qu'un nombre incroyable de personnes de mon entourage pensent que je passe ma vie enfermée chez moi dans l'attente de leur visite... Il est aussi évident que Clay n'est pas là par hasard. Il n'est pas simplement venu me dire bonjour et ne paraît pas du tout de bonne humeur. Le dos raide et les poings serrés, il a sa tête des mauvais jours. Aurait-il déjà eu vent de mon invitation à dîner chez Lucien hier soir ? Viendrait-il me faire une scène de jalousie ? C'est ça, il est jaloux, c'est trop mignon ! Je me lance :

— Je voulais te dire...

— Ah oui, vraiment ? Et quand ? Demain en me passant mes messages ?

Oui, exactement.

— Non, bien sûr que non ! Je voulais t'appeler cet après-midi pour tout te raconter.

Il passe devant moi et me précède jusqu'à mon appartement d'un pas nerveux.

— Je ne comprends pas ! Pourquoi ne m'as-tu pas appelé cette nuit ? Nous en avons déjà parlé et je croyais avoir été assez clair sur le sujet ! Tu ne devais pas parler à la police en mon absence !

Nous nous arrêtons de marcher et de parler en découvrant la Taupe en grande conversation avec le détective Jackson devant chez moi, la porte de mon appartement étant grande ouverte.

— Tu vas être content, dis-je ironiquement à Clay. Cette fois, tu seras là quand je parlerai à la police.

— Que se passe-t-il ici ? s'exclame-t-il en s'avançant dans le couloir.

La Taupe, qui ne perd jamais une occasion de fuir le conflit, en profite pour disparaître.

— Nous avons un mandat de perquisition, dit le détective en brandissant triomphalement un document.

Clay lui prend le papier des mains et le lit avec attention avant de s'exclamer :

— Vous recherchez l'arme du crime ? Mais c'est ridicule !

Oui, ridicule, et aussi grotesque que gênant, surtout à l'idée que la police de Seattle va fouiller

ma lingerie à la recherche d'un couteau. Mais ce qui m'inquiète le plus, quand je vois les quatre policiers investir mon intimité, c'est le sort de mon chat.

— Où est Inky ?

— Qui ? demande Jackson d'un air de totale incompréhension.

— Mon chat ? Où est mon chat ? dis-je frisant l'hystérie.

— Je n'ai pas vu de chat. Il s'est peut-être enfui ?

— Tabitha, malgré tout le respect que j'ai pour vous, votre chat est le cadet de nos soucis. Nous avons d'autres sujets de préoccupation beaucoup plus importants ! intervient Clay de sa voix d'avocat sérieux.

A ce moment, j'ai une grosse, très grosse bouffée de haine contre lui.

— J'aime ce chat, figurez-vous, monsieur Sanderson, et ma principale préoccupation est de le retrouver !

Il lève les yeux au ciel comme s'il avait en face de lui une pauvre fille hystérique. Je fais donc ce que toute pauvre fille hystérique ferait en pareil cas, je lui assène un coup de poing dans l'estomac. Pendant que Clay recouvre et son souffle et ses esprits, la Taupe apparaît à la porte.

— Ne vous inquiétez pas, Tabitha, j'ai pris Inky, il est chez moi. Je ne voulais pas qu'il ait peur avec tout ce monde chez vous !

— Oh, merci, Mel, dis-je en jetant un coup d'œil à Clay qui a retrouvé des couleurs et semble se demander s'il ne va pas m'en coller une lui aussi.

— Je vous le ramènerai quand ils seront partis. Rassurez-moi, ajoute-t-il à voix basse, vous n'avez rien fait, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non !

— Je le savais, dit-il en hochant la tête. Une dame qui aime autant un chat aussi attachant que ce petit Inky ne peut blesser personne, en tout cas pas fatalement, ajoute-t-il avec un regard à Clay.

— Merci, Mel. Vous avez entendu, détective Jackson ? Vous devriez croire davantage en la nature humaine. J'aime les chats et j'ai autre chose à faire que de tuer les gens et de les jeter dans une benne à ordures !

— Je ne suis pas payé pour avoir foi en la nature humaine, c'est le job de votre avocat, dit-il en désignant Clay du menton. Mon job à moi, mademoiselle Emery, est de clouer vos petites fesses sur le mur !

Clay Sanderson tourne comme un lion en cage dans mon appartement, l'oreille collée à son téléphone portable. Dès que j'ouvre la bouche, il me fait signe de me taire. Je pars à la recherche de mon chat qui se trouve chez la Taupe. Lorsque j'entre chez lui, ce dernier est à quatre pattes par terre, en train de jouer avec Inky, ou plutôt d'essayer de jouer, car Inky ne répond pas à ses sollicitations. Mel lui tend une ficelle que le chat dédaigne avec l'air de dire : *Si j'ai envie de m'amuser avec une ficelle, je n'ai pas besoin de toi, gros lourdaud !*

Mel se lève précipitamment à ma vue.

— Je suis navré mais je n'ai pas pu empêcher ces types d'entrer chez vous, je n'avais pas le choix.

— Je sais, ce n'est pas votre faute, dis-je en prenant Inky dans mes bras.

— J'aime les chats, vous savez. Quand j'étais petit, j'en avais un qui s'appelait Fluffy.

— Merci d'avoir pris soin d'Inky.

— Savez-vous que les chats sont plus intelligents que les chiens ? Par exemple, vous ne verrez jamais des chats tirer un traîneau.

— Vous avez raison, dis-je en riant, vous pourrez garder Inky de temps en temps puisque vous l'aimez bien.

— C'est vrai ? s'exclame-t-il, les yeux brillants, quand vous voudrez ! C'est super !

Ce qui est super, c'est de le voir habillé normalement – et pas en pyjama de Star Trek – et se conduire normalement. Clay a fini de téléphoner, il est en train de faire du café.

— Excuse-moi de t'avoir donné un coup de poing dans l'estomac.

— Je te pardonne, tu as des circonstances atténuantes.

— Tu n'as sans doute pas pris ton petit déjeuner, veux-tu des toasts ?

— Oui, avec plaisir.

Je fais le tour du bar et j'ouvre le réfrigérateur. Hmm, pas de beurre. Dans le panier à pain, plus de pain, à part une vieille tranche moisie.

— Je ne peux pas te faire de toasts. Des céréales, cela te dit ?

— Prends ta tasse de café et viens t'asseoir à côté de moi, dit-il en riant.

Mais je sens bien que son rire est forcé.

Je fais ce qu'il me dit et nous buvons notre café en silence, assis côte à côte sur le canapé.

— Tabitha, il faut que nous parlions de cette investigation.

— Ils n'ont rien trouvé, n'est-ce pas ? Ils ont débarqué chez moi avec ce papier stupide en croyant trouver quoi ? Un couteau couvert de sang ?

Je secoue la tête d'un air écœuré.

— C'est une démarche insultante. Ce que je veux dire, c'est que si j'appartenais à un culte satanique qui découpe les femmes en morceau et si j'avais eu l'idée saugrenue de jeter le corps dans une benne à ordures, un, je ne les aurais pas prévenus et deux, je n'aurais sans doute pas été assez idiot pour cacher le couteau chez moi !

— Tabitha, tu sais...

— Oui, si j'étais le meurtrier, pourquoi irais-je leur donner toutes ces pistes ? Parce que je voudrais qu'on m'attrape ? Mais dans ce cas, je n'aurais qu'à m'asseoir ici, leur téléphoner pour leur dire : « Eh, les mecs, c'est moi qui ai fait le coup ! »

— Tu sais...

— J'aurais peut-être fait cela si j'étais folle, parce que quand on est fou, on ne sait pas ce qu'on fait. Evidemment, il arrive qu'on ne le sache pas justement parce qu'on est fou...

— La ferme !

— Hein ?

Il se passe une main dans les cheveux et se tourne vers moi. Il pose sa main sur mes genoux.

— Tais-toi une seconde, s'il te plaît. Ce que j'essaie de te dire est difficile. Dans la mesure où tu apparais comme suspecte dans une affaire de meurtre, tu dois cesser de travailler chez McAuley et Malcolm pendant quelque temps.

— Quoi ? dis-je en sautant sur mes pieds et en renversant mon café sur le sol. Tu plaisantes, j'espère ?

— Calme-toi, Tabitha, c'est temporaire.

— Je serai payée ?

— On verra plus tard. Si tu es blanchie et qu'on trouve le coupable, nous te rétrocéderons ton salaire et tu retrouveras ton ancien job.

— Et s'ils ne trouvent jamais le coupable ? Tu es avocat, tu es bien placé pour savoir qu'il y a des tas d'affaires qui ne sont jamais élucidées !

— Tu devais t'attendre à cette décision. Tu travailles dans un cabinet juridique, oui ou non ?

— Je les retire.

— Quoi ?

— Je retire mes excuses. Je ne regrette pas du tout de t'avoir donné un coup de poing dans l'estomac – *j'aurais dû lui donner un coup de genou là où je pense !* – et je veux que tu partes.

Il fronce les sourcils puis, sans un mot, va déposer sa tasse dans l'évier et se dirige vers la porte. Arrivé là, il s'arrête, semble réfléchir, fait demi-tour, s'approche de moi, prend mon visage dans ses mains et m'embrasse sur le dessus de la tête. Puis il s'en va en silence. Je m'effondre sur mon canapé en couvrant mon visage de mes mains.

— Ma vie est un cauchemar, dis-je à Inky. Tu crois que cela pourrait être pire ?

Comme en réponse à ma question, le téléphone sonne. C'est ma mère. On dirait qu'elle sent quand je suis en état de moindre résistance. Un peu comme les requins qui sentent l'odeur du sang à des kilomètres. Je l'écoute dans un état second. En deux minutes, elle me réquisitionne pour la messe à Notre-Dame de la Miséricorde, puis pour un déjeuner chez ma tante Ruth. Elle me persuade aussi de porter les boucles d'oreilles en forme de perroquet que celle-ci m'a offertes à Noël dernier. Je suis dans un état comateux et je crois qu'elle pourrait me faire accepter n'importe quoi.

Quelques heures plus tard, je suis soulagée de voir que cela ne se passe pas aussi mal que je le craignais avec elle. Bien sûr, j'ai droit à ses critiques concernant la longueur de ma jupe – trop courte pour une bonne catholique – et mes cheveux qui ont, selon elle, besoin d'une bonne coupe.

Mais dans l'ensemble, elle garde ses remarques pour elle. Je lui explique que je suis entre deux jobs et elle me fait un chèque de cent dollars. Le prix à payer est assez lourd, mais je n'ai pas le choix. La messe me fait beaucoup de bien. Est-ce le fait de ne penser à rien pendant une heure ou le sermon du prêtre ? Mais à la sortie de l'église, je me sens apaisée. C'est le constat que je fais un peu plus tard, assise à la table de tante Ruth alors que je m'empiffre de corned-beef. Si j'allais plus souvent à l'église, si j'étais volontaire pour aider les personnes âgées, si je faisais du bénévolat à la soupe populaire, ma vie me semblerait-elle moins merdique ?

— Tante Ruth, crois-tu au destin ?

— Euh, le destin ? demande-t-elle en essuyant un peu de moutarde sur sa lèvre supérieure qui n'a jamais vu de cire à épiler. C'est quoi ? Le nom du nouveau café à la mode que l'on sert chez Starbucks ?

Je rentre chez moi avec assez de corned-beef pour nourrir Inky et moi pendant une semaine. Je lui tends une tranche de viande pour l'appâter car il s'est réfugié sous le canapé. Mais il ne veut pas venir. J'ai aussitôt la puce à l'oreille. Quelque chose ne tourne pas rond chez mon gentil chat. Le deuxième indice, ce sont les gouttes de sang mêlées à son urine que je découvre près de sa litière. Je le roule dans une couverture et je me précipite chez le vétérinaire. Nous revenons de la clinique deux heures plus tard. La bonne nouvelle, c'est que le vétérinaire pense qu'Inky n'a qu'une banale infection urinaire nécessitant un traitement d'une semaine. La mauvaise, c'est que les cliniques vétérinaires profitent de la panique des propriétaires d'animaux qui préfèrent consulter en urgence le dimanche plutôt que de vivre dans l'angoisse avec leur animal malade jusqu'au lundi.

Le montant de la consultation a vidé le peu de crédit qui restait sur mon compte.

— Tu ferais mieux de les aimer, dis-je à Inky en ouvrant la boîte de pilules, parce que pour te soigner, je vais me priver de nourriture et je vais être obligée de sortir avec le cousin de Jenny – car je ne pourrai pas payer la facture des réparations de ma voiture !

Inky n'a pas l'air de mesurer la gravité de la situation. D'après la prescription, je dois donner deux pilules par jour à mon chat. A priori, c'est simple, il suffit de :

- Tenir le chat et lui mettre le médicament dans la bouche.

- Chercher le chat qui a filé sous le canapé et récupérer tous les médicaments qui ont roulé à travers la pièce.

- Tenir le chat et lui donner les pilules de force.

- Retrouver le chat réfugié sur le haut des placards et ramasser les pilules sous le canapé.

- Prendre une nouvelle pilule et résister à l'envie de changer de chat.

- Répéter l'opération autant de fois, en cherchant le chat dans la salle de bains, au fond du placard, et les pilules par terre et dans les toilettes...

A la fin, le chat est sous les rideaux et les pilules dans mes cheveux.

J'ai besoin d'aide. Je vais sonner chez la Taupe.

— Tu as une sale tête, dit-il en me tutoyant – signe de notre nouvelle amitié.

— Je te remercie. As-tu une idée de la façon de donner un médicament à un chat ?

— Hein ?

Je répète.

— Mel, as-tu une idée de la façon de donner un médicament à un chat ?

— Oui, évidemment, mais...

Je l'entraîne sans un mot jusqu'à chez moi et je lui explique la situation.

— Tu as une serviette ? demande-t-il.

Je vais lui en chercher une.

— Prends ton chat et enroule-le dans la serviette.

Je prends Inky et, avec l'aide de Mel, je place la serviette autour de lui comme une poupée dont on ne voit que la tête.

— Tu as ses médicaments ?

L'opération est beaucoup plus simple, il faut seulement s'assurer que le chat ne recrache pas ses médicaments. Cette démonstration d'un talent caché de Mel m'inspire le respect. Pour le remercier, je lui offre le corned-beef de ma tante Ruth.

Puis j'appelle Jenny et je lui laisse un message.

— Inky est malade et j'ai payé le vétérinaire avec mes derniers sous. Les flics ont débarqué chez moi avec un mandat de perquisition. Clay était là aussi. Je lui donné un coup de poing, mais il m'a embrassée sur la tête et je n'ai plus de boulot parce que je suis la principale suspecte dans une affaire criminelle. Appelle-moi.

C'est l'heure du dîner et je n'ai rien à manger. Je n'ai pas d'argent non plus et je n'ai pas de boulot pour en gagner. C'est le deuxième jour le plus catastrophique de ma vie, le premier étant le jour où mon père est mort et où j'ai découvert l'infidélité de ma mère.

Est-ce le hasard ou Lina a-t-elle un réel don de double vue ? A ce moment précis, celle-ci m'appelle pour me proposer de dîner avec elle.

— Je n'ai pas d'argent.

— Je t'invite.

— Puis-je commander deux entrées et deux plats et demander un *doggy-bag* pour demain ?

— Oui.

— Est-ce que je pourrais t'emprunter vingt dollars ?

— Tabitha, mais tu n'as vraiment aucune fierté ?

— Aux grands maux les grands remèdes !

— D'accord, je te prêterai de l'argent. Rendez-vous chez Tino dans une heure.

Tino est un restaurant italien branché, situé en haut de la rue qui donne sur Pike Place Market. Je commande une salade Caesar, des *fettucini* et des lasagnes. Lina ne prend qu'une soupe. Je n'ai même pas honte. En attendant nos plats, je fais la conversation. Lina écoute en silence le récit de mon horrible matinée et de mon triste après-midi. Elle prend le relais quand les plats arrivent car je meurs de faim et je n'aime pas parler la bouche pleine.

— Je regrette de t'avoir critiquée parce que tu es sortie avec Lucien, je te présente mes excuses.

— Tu as toujours critiqué tout ce que je fais et c'est la première fois que tu t'excuses. Que se passe-t-il ?

— Je pense que tes choix en matière d'homme ne me regardent plus, dans la mesure où je ne suis plus ton guide.

J'ai envie de lui dire qu'elle n'a jamais été « mon guide », comme elle le dit, mais j'ai la bouche pleine de salade, alors je la laisse poursuivre.

— Je voulais aussi t'inviter à une soirée vendredi.

— Une soirée ? Quel genre de soirée ?

— Un dîner chez moi, avec des amis proches.

— Vendredi ? C'est Halloween.

— Oui.

— Samhain.

— Samhain, dit-elle avec un sourire, est le moment où l'on honore les esprits qui sont passés de l'autre côté et où l'on communique avec eux. Tu recevras peut-être un message de ton père.

Je la regarde avec horreur, elle ajoute aussitôt :

— Ne le prends pas mal, ce n'est pas un marché ignoble ! C'est peut-être l'occasion pour toi d'inviter ton père que tu aimais tant à entrer en communication avec toi.

— Super ! Je crois que je préfère décliner ton invitation.

— Pourquoi ? Tu préfères passer la soirée avec tes amies à essayer de nouveaux cocktails imbuables ?

— Où est le mal ?

— Il n'y a aucun mal, du moment que tu t'amuses, à moins que tu ne le fasses seulement par habitude et pour fuir quelque chose.

J'ai envie de protester. Je proteste.

— Ce n'est pas le cas.

— Alors pourquoi ne veux-tu pas venir ?

— Parce que je suis en pleine déprime et que je n'ai pas envie de faire la fête.

— C'est idiot, d'ici à vendredi, tu seras lasse de ton tête à tête avec ton chat et ton canapé et tu mourras d'envie de sortir.

— O.K., tu m'as convaincue, dis-je avec un soupir, je viendrai à ton dîner, mais ensuite je sortirai avec mes amies.

Une fois de retour chez moi, je place les lasagnes dans le réfrigérateur puis je vérifie mes messages. Il y en a trois, tous de Jenny.

Le premier dit :

« Ou la la ! Je ne peux pas te laisser seule une seconde ! »

Le second dit :

« J'espère qu'ils ne t'ont pas arrêtée ! ha, ha, ha ! »

Le troisième dit :

« Bon, j'arrive ! »

La sonnette de l'interphone retentit alors. Je presse le bouton qui déverrouille la porte extérieure et, quelques minutes plus tard, Jenny arrive avec un pack de bière dans les bras. Elle me serre contre elle et murmure à mon oreille :

— Tabitha, ta vie est vraiment infernale !

Ça me ferait rire si ce n'était si vrai.

Malgré mes récriminations, elle commande une pizza et, comme c'est vraiment une amie formidable, elle obtient même deux grandes pizzas pour le prix d'une ! Elle n'en mange que deux parts et met le reste au réfrigérateur. Elle ne boit qu'une bière pendant que j'en siffle trois.

Je râle, je me plains, je proteste, je gémiss contre le sort qui s'acharne contre moi.

Quand Jenny me quitte, je m'effondre de fatigue et je plonge dans un sommeil sans rêve jusqu'au matin.

Lundi arrive sans joie. Je n'ai pas besoin de me dépêcher ni de réfléchir à ce que je vais porter aujourd'hui. Je n'ai même pas envie de m'habiller, mais finalement, après midi, je m'ennuie tellement que je m'accorde une longue douche et je prends tout mon temps pour essayer le nouveau système massant à jets multiples. Efficace. Comme il fait beau, je sors et je vais encaisser le chèque de ma mère. Puis je vais au drugstore du coin et je fais quelques courses urgentes – un masque de beauté à la pêche et des gâteaux allégés. Pendant que mon masque fait son effet, j'entame mon paquet de gâteaux. C'est alors que l'on frappe à ma porte. Je n'en suis pas étonnée, c'est toujours comme ça ! Vous êtes sous la douche, le téléphone sonne, vous avez un masque sur le visage, on vous rend une petite visite.

Le judas m'indique que mon visiteur n'est autre que Clay. Il porte un manteau couleur chocolat – couleur qui lui va si bien. Il y a quelques jours, j'aurais foncé dans la salle de bains en lui criant d'attendre et je me serais fait une petite beauté rapide, mais aujourd'hui, je m'en moque éperdument.

— Oh, mon Dieu ! s'exclame-t-il à ma vue.

— C'est un masque.

— Pourquoi y a-t-il des petits morceaux marron sur tes joues ?

— C'est pour resserrer les pores.

— C'est joli, on dirait un cookie.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Entrer, pour commencer.

— Tu voulais me faire la surprise, c'est pour ça que tu n'as pas sonné à l'interphone ?

— Excuse-moi, dit-il en rougissant, mais quelqu'un est entré en même temps que moi et j'en ai profité. Je peux entrer ?

— Non, dis-moi ce que tu as à me dire et va-t'en !

— Euh, j'ai parlé avec le lieutenant McGilvray, dit-il, mal à l'aise.

— Et ?

— Es-tu sûre que tu veux que je raconte tout ça dans le couloir devant tes voisins ?

— Je suis déjà sur la liste noire de mes voisins, ça me permet de faire ce que je veux.

— Bon, eh bien, le lieutenant m'a dit qu'ils avaient relevé l'empreinte du doigt. La femme était connue des services de police. C'était une prostituée et ses empreintes étaient dans le fichier.

— Tu as son nom ?

— Ils ne veulent pas le révéler pour l'instant. Elle avait vingt et un ans.

— C'est tout ?

Il acquiesce. Je fais mine de refermer la porte, mais il la bloque de sa main.

— Ecoute, Tabitha, je suis désolé de ce qui s'est passé. Je sais que tu es innocente et ce n'est pas juste que tu sois privée de travail jusqu'à la fin de l'enquête. Mais c'est comme ça. Plus vite cette affaire sera résolue, plus vite tu reprendras ta place. Alors, si tu savais quoi que ce soit qui puisse nous aider, si tu te souvenais d'un détail ou bien si tu avais... une de tes fameuses visions, tu dois me le dire pour que je t'aide.

— Tout ce que j'ai dit à la police s'est retourné contre moi. D'après eux, je suis forcément impliquée.

Un bruit de verre cassé me fait me retourner, Inky a fait tomber un verre par terre.

— Je dois y aller, Inky est malade et a besoin de soins.

Je ferme la porte et je m'y adosse, complètement abattue. Des larmes amères coulent le long de mes joues. La femme morte avait vingt et un ans. Elle avait sûrement des espoirs, des projets... mais

elle ne réaliserait jamais ses pauvres rêves.

Zut !

Il n'y a rien de pire que les larmes pour détruire un masque !

Le moment est venu.

Alors que les derniers rayons du soleil disparaissent à l'horizon, je sors le miroir noir du tiroir où je l'avais minutieusement rangé. Je fais une petite prière pour me protéger durant son utilisation.

Inky mordille mes chevilles pendant que j'installe le miroir sur la table basse. Je grommelle à voix basse contre ce maudit objet qui me nargue mais qui ne me laissera pas tranquille, je le sais, tant que je ne l'aurais pas utilisé. La sonnerie du téléphone me fait sursauter. Je laisse le répondeur se mettre en marche et, après les trois sonneries rituelles, la voix de Lucien s'élève.

« Salut, Tabitha. J'ai essayé de te joindre au bureau aujourd'hui et ton amie Jenny m'a expliqué la situation... »

Silence.

« Je sais que tu m'écoutes en ce moment et que tu ne veux pas décrocher... »

Deuxième silence.

« As-tu peur de moi ? »

Le ton est moqueur et sa voix est suivie d'une série de bruits parasites. Avec un soupir, je me lève et je décroche le téléphone.

— Sais-tu que l'intérêt même du répondeur est que l'on n'est pas obligé de répondre quand on n'en a pas envie ?

— Mais tu as envie de me parler, sinon tu n'aurais pas décroché !

— J'ai décroché parce que je ne peux pas me concentrer avec un bruit pareil.

— Et sur quoi exactement essaies-tu de te concentrer ?

— Si tu veux tout savoir, je faisais un nouvel essai avec le miroir noir.

— En ce moment ?

— Non, pas en ce moment, parce qu'en ce moment, je te parle !

— J'arrive !

— Quoi ? Non !

— Promets-moi de m'attendre et de ne pas utiliser le miroir sans moi.

— Je ne veux pas que tu...

— Clic.

Merde !

Voilà !

Maintenant, je n'ai plus qu'à me changer en vitesse si je ne veux pas qu'il me voie habillée en jogging et T-shirt informes. Je mets un jean propre et un T-shirt Gap noir à manches longues. Il est hors de question que Lucien s'imagine que je me laisse aller parce que j'ai été virée temporairement de mon job. Evidemment, j'en profite pour me brosser les dents, me coiffer et me maquiller, sans oublier quelques gouttes de parfum dans le cou. Assis sur la lunette des toilettes, Inky me regarde. J'ai l'impression qu'il a un air dédaigneux, mais je me trompe peut-être.

— Tu n'as pas le droit de me juger ! Si tu crois que je n'ai pas remarqué la façon dont tu dresses la queue chaque fois que passe la pub pour la pâtée pour chat avec cette très distinguée chatte siamoise ?

L'interphone interrompt notre échange et, avec une prière silencieuse, je presse le bouton.

— Que la fête commence ! dis-je à mi-voix.

J'ouvre la porte avant même qu'il ne frappe. Il brandit un sac en papier devant lui.

— Je me suis arrêté au magasin. Je crois que j'ai trouvé ce dont nous allons avoir besoin.

J'ai honte, mais la première chose à laquelle je pense, c'est à une énorme boîte de préservatifs. J'en suis déjà tout émoustillée, mais mon excitation retombe à la vue des objets qu'il extrait du sac : une baguette en bois sculptée et quatre cierges.

— Ah ! Je vois ! Tu t'es arrêté à ton magasin pour m'apporter ces bidules.

— Je parie que la dernière fois, tu n'avais pas fait de cercle de protection autour de toi, je me trompe ?

J'embrasserais bien la main, le bras et le corps qui vont avec..., mais au lieu de cela, je réponds :

— Lina m'a posé la même question, mais je ne suis pas une grande adepte de ce genre de pratiques, en tout cas pas autant qu'elle.

— Lina ! C'est la dernière personne à qui je m'adresserais pour lui demander son avis sur la question !

Il pose la baguette sur le bar puis prend les bougies, regarde autour de lui et s'approche finalement de la table basse où j'ai posé le miroir noir.

— Que veux-tu dire ? Je ne vois pas qui mieux qu'une médium et une sorcière pratiquante comme Lina pourrait m'être utile ?

— Je suis sûr que Lina pratique beaucoup de choses, mais elle n'a rien d'une spécialiste. C'est une touche-à-tout, elle papillonne d'une croyance à l'autre sans rien approfondir.

— Que veux-tu dire ? Que Lina n'est pas une véritable adepte de la Wicca ?

Il s'approche du bar pour y prendre la baguette en bois.

— Souviens-toi de ce que tu m'as dit l'autre jour, vivre dans un garage ne fait pas de vous une voiture.

— Je ne comprends toujours pas, Lina est...

— Lina est ton amie, pas la mienne. Je ne suis pas obligé de l'apprécier pour t'apprécier toi, n'est-ce pas ?

— D'accord. Et tu crois que tout ça est vraiment nécessaire ?

Il affiche un air de doute puis me sourit.

— Je n'en sais rien mais ça ne peut pas faire de mal et ce dont je suis sûr, c'est que tu dois

avoir une protection autour de toi.

— Je vois que Jenny t'a tout raconté, même le détail sur le type au regard vide ?

— Il est difficile pour la police de croire en des choses qui ne sont pas tangibles. Ce qui est certain, c'est que le détective Jackson est convaincu que tu as manigancé toute cette histoire toi-même. Mais il faut reconnaître qu'il serait stupide s'il ne te considérait pas comme une suspecte alors qu'il n'a aucun autre élément dans cette affaire.

— De toute façon, il est stupide.

— C'est vrai, dit-il en s'approchant de moi et en posant ses mains sur mes épaules. Tu as un don, Tabitha. Chercher un moyen de l'utiliser et de le développer pour résoudre un horrible crime est une noble cause. Je veux seulement m'assurer qu'en le faisant, tu ne prends aucun risque pour toi-même.

Je me demande s'il me trouverait aussi noble si je défaisais sa ceinture et si j'ouvrais la braguette de son pantalon...

— Tu es prête ?

Oh, oui !

— Je suis prête, on y va, dis-je, désespérée qu'il ne soit pas question de nous rouler dans les draps...

— Je vais dessiner le cercle, mais je vais procéder selon mes souvenirs car je ne l'ai vu qu'une fois et ce n'était pas moi qui l'avais dessiné à l'époque. Je crois d'abord que – il prend Inky et le dépose dans la salle de bains dont il referme la porte – ce chat ne doit pas entrer dans le cercle par inadvertance.

— Oh !

Il me tend une boîte d'allumettes et j'allume les quatre bougies entourant le miroir magique. Lucien éteint toutes les lumières de l'appartement. Nous sommes désormais éclairés à la bougie. Ce serait une situation pleine de romantisme si nous ne nous apprêtions pas à résoudre un crime plutôt que de nous embrasser. Lucien prend la baguette de bois et la pointe sans hésitation devant lui tout en marchant autour de moi. Il s'interrompt soudain et sort un petit carton de sa poche.

— C'est mon pense-bête !

Il décrit un cercle en lisant et en murmurant à voix basse :

— « Je dessine ce cercle pour nous protéger de toutes les énergies négatives et des forces de toute nature qui tenteraient de nous atteindre. Je ne laisse entrer dans ce cercle que les énergies et les forces qui peuvent nous être utiles dans la tâche que nous accomplissons. »

Il répète ce texte à chaque tour de table. La troisième fois, il dit simplement :

— « L'espace sacré est maintenant dessiné, qu'il en soit ainsi. »

Quand il me prend par la main et m'amène devant le miroir, je sens un frisson courir le long de mon échine.

— A toi de jouer, bébé.

Je savoure ce petit mot, puis je prends une inspiration profonde en fermant les yeux. Quand je les ouvre, j'entre littéralement dans le miroir. Je le traverse et je me sens happée.

C'est une sensation étrange, comme si j'étais aimantée par une puissante force à laquelle il est impossible de résister. Je tourne dans un tourbillon noir qui s'illumine soudain. Je suis envahie d'images étranges qui apparaissent, se superposent et disparaissent. Je vois le chat mutilé dans le pentagramme inversé, des centaines de scarabées sortent de la plaie béante du chat et s'en vont en se suivant à la queue leu leu. L'image disparaît et est aussitôt remplacée par celle de la benne à ordures. Une femme nue est assise sur le haut de la benne, elle est jeune, à peine sortie de l'adolescence. Son

visage, très maquillé, est marqué par des années de vie dans la rue. Ses cheveux blonds peroxydés sont coupés court, ses ongles de main et de pied sont vernis de rose bonbon. Au-dessus de son sein gauche, elle porte un tatouage représentant une rose rouge. A l'intérieur de la fleur, il y a un seul mot, mais il est flou et je ne parviens pas à le lire. Elle regarde au-delà de moi, sourit puis dit quelque chose que je n'entends pas. Je me penche en avant et je l'entends murmurer à mon oreille :

— Il te veut, il te veut, il te veut...

Se tenant debout en équilibre sur le haut de la benne à ordures, elle se dresse sur ses pieds et place les paumes de ses mains l'une contre l'autre, comme si elle priait. Puis, faisant le saut de l'ange, elle plonge dans la benne.

Quand je reviens à moi, je suis dans les bras de Lucien.

— Il me veut ! dis-je en hurlant.

Il me serre contre lui et me berce comme si j'étais une enfant qui aurait fait un cauchemar.

— Calme-toi, tout va bien.

Mes joues sont ruisselantes de larmes, mon corps est couvert de sueur. Je renifle en espérant ne pas sentir trop mauvais. Ressentant un besoin instinctif de bouger, je me redresse en repoussant la table basse devant moi. Mon regard tombe par inadvertance sur la table et je reste éberluée. Il ne reste rien des quatre bougies, juste un petit tas de cire fondue.

— J'ai besoin de boire quelque chose.

Lucien se lève à son tour et sort le petit carton de sa poche.

— Je dois refermer le cercle. « Le cercle est maintenant refermé, qu'il en soit ainsi ! » Je vais te donner un verre d'eau.

— Tequila ! Le placard à ta droite !

Je fais le tour de mon appartement et j'allume toutes les lampes pour qu'il fasse clair comme en plein jour. J'ouvre ensuite la porte de la salle de bains et je prends Inky qui dormait dans la baignoire. Je vais m'asseoir sur le canapé et je lui fais un gros câlin en fermant les yeux. Je trouve du réconfort au contact de sa fourrure douce et de son petit cœur qui bat contre le mien. Evidemment, je préférerais faire l'amour mais l'affection d'un chat, ce n'est pas si mal que ça.

Lucien revient avec la bouteille de tequila et deux petits verres. Il nous sert et nous buvons sans dire un mot. Enervé que je le serre aussi fort, Inky s'échappe de mes bras et saute par terre. D'une main tremblante je me sers un deuxième verre. Lucien enlève le miroir noir et ce qui reste des bougies, puis s'assied en face de moi sur la table basse, ses genoux touchant les miens.

— Il faut qu'on parle.

Vraiment ?

— Je préférerais encore me faire faire un *piercing* au sein !

— Et si c'est moi qui parle et toi qui écoutes, est-ce que cela te va ? dit-il en prenant mes mains dans les siennes.

— Tu vas susurrer de doux mots à mon oreille ?

— Je ne crois pas avoir parlé de ça, répond-il, amusé.

Je m'aperçois alors à ma grande honte que j'ai parlé tout haut.

Il porte mes mains à sa bouche et embrasse l'intérieur de mes paumes avant de les reposer sur mes jambes, puis il sort un papier de sa poche.

— Voilà quelque mots que tu as prononcés quand tu étais, euh, en transe.

— Tu as pris des notes ? dis-je, incrédule.

— Oui, ça t'ennuie ?

— Je ne sais pas, dis-je en bougeant nerveusement sur le canapé, cela me paraît étrange. Ça a

duré longtemps ?

— Quelques heures, dit-il en regardant sa montre.

— Des heures ?

Je suis interloquée.

— La plupart des mots que tu as prononcés étaient incompréhensibles, mais j'en ai compris quelques-uns. Tu as beaucoup parlé d'insectes et de scarabées en particulier.

Je déglutis avec difficulté.

— Et ?

— De ton père.

— Mon père ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Tu as dit que tu étais désolée et que tu l'aimais.

— Oh ! dis-je en tentant de refouler les larmes qui montent dans ma gorge. A l'époque où je voyais Lina, elle me conseillait de suivre mon instinct quand j'avais des visions, mais je ne voyais pas grand-chose. Et la plupart du temps, ce que je voyais était assez flou. Parfois, cela avait un sens, et parfois non. J'étais avec Lina quand j'ai eu la vision de mon père crispant sa main sur sa poitrine et s'écroulant par terre. Lina m'a convaincue de rester avec elle pour interpréter ma vision, dis-je avec dégoût et colère, et bien sûr, pendant ces minutes précieuses, mon père est mort.

Je secoue la tête pour essayer d'effacer ces souvenirs douloureux.

— Que s'est-il passé d'autre ce soir ?

— Tu n'arrêtais pas de répéter « Si nul n'est blessé ». Tu le répétais comme un mantra, sans fin.

— « Si nul n'est blessé » ?

Je lève les yeux au ciel.

— Mais plus personne ne parle comme ça aujourd'hui ! Tu crois que je suis allée me balader dans le siècle dernier ?

— Ça ressemble à la règle des Wiccans. As-tu d'autres souvenirs ?

Je ferme les yeux et les mots franchissent mes lèvres sans que je puisse les retenir.

— « Tu dois vivre et laisser vivre, prends et donne justement. Tu dois respecter la Loi de la Déesse en parfait amour et parfaite confiance... ».

Je fais une pause, n'en revenant pas d'avoir prononcé ces paroles étranges.

— Je n'ai aucune idée de ce que ça veut dire !

Je ne sais vraiment pas d'où cela vient. C'est comme si j'avais entendu ce couplet en rêve – un mauvais rêve, pas comme ceux qui mettent en scène deux beaux garçons musclés, un pot de crème chantilly et vous-même...

— Ce sont les premiers mots de la Loi de la Wicca, explique Lucien.

— Ah ? C'est vrai, je me souviens l'avoir lue dans le bureau de Lina. Ça parlait de ne pas faire de mal aux autres mais je ne me souviens pas d'une Loi d'amour ou de confiance.

— La Loi dans son ensemble est un texte assez long, mais voici sa dernière phrase : « Si nul n'est blessé, fais ce que tu veux. »

— Comment aurais-je pu le savoir ? Je ne sais même pas si j'ai déjà entendu ces mots dans ma vie. Crois-tu que c'est possible ? Je les aurais lus ou entendus et je m'en serais souvenue pendant que je regardais le miroir ?

Il hausse les épaules et je plonge sur la bouteille de Tequila. Mais Lucien est plus rapide que moi.

— Se soûler ne résoudra rien.

— Je ne suis pas d'accord avec toi ! Me soûler est en l'occurrence la seule chose à faire !

Enfin, il y en a d'autres, comme faire l'amour et avoir un orgasme, par exemple, mais un coup d'œil à Lucien me confirme que ce n'est pas du tout d'actualité.

— Je voudrais pouvoir t'être d'une aide quelconque, dit-il d'un air soucieux. J'ai quelques amis qui ont des connaissances dans ces domaines, je passerai quelques coups de téléphone demain...

Qui parle d'aide ? me dis-je en le regardant d'un air gourmand.

— Ne t'inquiète pas, dis-je en balayant ses mots, Lina est parfaitement capable de démêler tout cela et elle sera ravie de m'apporter son aide. Dieu sait combien de fois elle a essayé dans le passé ! Mais je n'ai pas toujours été à la hauteur de ses espérances. Je ne suis pas la meilleure élève qui soit.

— Elle n'est pas non plus le meilleur professeur qui soit.

Il plonge sa main dans l'encolure de son pull et en retire le Pentagramme de Salomon, puis il le fait passer au-dessus de sa tête et me le place autour du cou. L'amulette repose sur ma poitrine et me communique la douce chaleur de son corps. Lucien suit le tracé de la chaîne autour de mon cou et s'arrête à la naissance de mes seins. Ses yeux noirs cherchent les miens.

— Tu as besoin de la protection du Pentagramme de Salomon plus que moi.

Il se penche pour m'embrasser, mais je sens qu'il hésite au dernier moment. Pas question ! Je pose une main ferme sur sa nuque et je rapproche sa bouche de la mienne. Ses lèvres se posent sur les miennes et il me serre contre lui.

Quand sa langue pénètre dans ma bouche, je soupire.

Quand il pose sa main sur mes seins, je gémiss.

Quand il s'éloigne soudainement de moi, j'ai une envie fulgurante de lui planter un couteau dans le cœur.

— Que se passe-t-il ? dis-je d'une voix rauque.

Il secoue la tête lentement.

— Pas maintenant, pas après ce que tu viens de vivre. Ce ne serait pas bien de ma part de profiter de ta faiblesse, ajoute-t-il en désignant le miroir noir.

— Profite de ma faiblesse, je t'en prie...

Mais je m'arrête soudain, incapable d'en dire plus. Quelque chose est en train de se passer dans mon subconscient. Je couvre mon visage de mes mains, je respire par saccade et je laisse monter la vision.

Une vision impressionnante.

Cherchant l'air, les mains serrées sur la poitrine dans laquelle mon cœur affolé bat la chamade, je gémiss :

— Shelby.

— Quoi ?

— La jeune femme qui est morte... Elle s'appelait Shelby. Elle portait un tatouage représentant une rose au-dessus du sein gauche et elle croyait qu'elle pourrait voler.

— Voler ?

— Son âme. Elle voulait appartenir à Satan.

La meilleure façon de faire passer le temps, c'est de s'occuper. Et pour s'occuper du matin au soir, il faut sortir. C'est distrayant et c'est gratuit.

Je prépare un grand pot de café et je passe deux heures devant une feuille de papier pour dresser ma liste d'activités distrayantes et gratuites. Résultat : la bibliothèque et le parc. C'est alors que je me souviens que je dois toujours vingt dollars à la bibliothèque pour des cassettes d'italien que je n'ai jamais rendues. Je ne les ai pas restituées parce que l'Italien avec qui je sortais à cette époque avait rompu avec moi. J'ai pris les cassettes, je les ai jetées à la poubelle et j'y ai mis le feu. Impossible de les rendre dans cet état !

Tant pis pour la bibliothèque. Discovery Park est joli en automne. Marcher d'un bon pas dans les feuilles rousses et craquantes, il n'y a rien de mieux pour tuer une heure ou deux ! Mais le bruit de la pluie qui frappe mes vitres fait tomber mon projet de balade à l'eau – c'est le cas de le dire ! En désespoir de cause, je prends mon téléphone et je compose le numéro de McAuley et Malcolm. Une voix angélique répond :

— Bonjour, McAuley et Malcolm, que puis-je pour vous ?

Je raccroche brutalement.

Hébétée, je regarde le téléphone, puis je recompose le numéro.

— Bonjour, McAuley et Malcolm, que puis-je pour vous ?

Je raccroche une deuxième fois. Qu'est-ce que ça veut dire ? J'attends une minute puis je recommence pour la troisième fois.

— Bonjour, McAuley et Malcolm...

— Passez-moi Jenny Arton, s'il vous plaît.

— Un moment, je vous prie, dit la voix agréable.

— Jenny Arton, j'écoute ?

— Oh, mon Dieu, Jen, qui est cette voix qui répond à ma place ?

— Salut, Tab. Cette voix s'appelle Debbie, elle a été envoyée par l'agence d'intérim et elle est très sympa. Elle ne perd aucun appel, tape tous les mémos en temps et en heure. Tous les avocats l'adorent, mais pas autant que toi, bien sûr. Tout le monde te regrette, tu sais, et demande de tes nouvelles !

— Vraiment ?

— Oui.

— Ouf ! Jenny, je m'ennuie.

— Fais-toi les ongles.

— C'est fait.

— Fais les ongles d'Inky.

— C'est fait. Enfin, je veux dire que je lui ai coupé les griffes. Il a refusé le vernis.

— Qu'as-tu fait hier soir ?

— J'ai utilisé le miroir noir.

— Et ça t'a aidée ?

— Non, mais Lucien est venu, c'est lui qui m'a aidée.

— Vous avez fait l'amour ?

— Non.

— Zut ! J'aimerais parler davantage avec toi, mais j'ai un boulot fou qui m'attend.

— Ecoute, en tant que ma meilleure amie sur terre, dis-moi quelque chose de distrayant.

— Eh bien, Candy est dans le bureau de Clay en ce moment même et quand elle y est entrée, elle pleurait.

— Vraiment ?

— Bon, je dois absolument raccrocher sinon, la Sorcière va me jeter un mauvais sort !

Je raccroche en réfléchissant à ce que vient de me dire Jenny. Pourquoi Candy est-elle entrée en pleurant dans le bureau de Clay ? Ils ont peut-être rompu, ou alors elle a raté sa couleur, ou elle s'est cassé un ongle ?

J'ai déjà pris ma douche, mais comme j'ai du temps devant moi et aucune autre idée pour l'occuper, je m'offre une deuxième douche et j'en profite pour explorer toutes les possibilités des jets multiples. J'en ressors une demi-heure plus tard, la peau toute plissée par ce séjour prolongé dans l'eau, le corps détendu et l'âme prête pour la confession de mes péchés... Comme par magie, ma mère appelle et me demande, comme j'ai du temps libre, de venir l'aider à nettoyer derrière ses toilettes – espace qu'elle ne peut atteindre.

— Désolée, maman, j'ai un entretien d'embauche dans moins d'une heure et je suis sur le point de m'en aller.

Je passe une heure devant la télévision et comme mon canapé est toujours en position lit, je ne tarde pas à m'endormir.

Un coup puissant frappé à ma porte me réveille en sursaut une heure plus tard. Un coup d'œil à mon judas me révèle que mon visiteur n'est autre que Clay. Pas le temps pour le raccord maquillage. Mais comme la dernière fois, j'avais un masque de beauté sur le visage, ça ne peut guère être pire. J'ouvre la porte.

— Salut.

— Je te réveille ?

— Bien sûr que non ! Il est...

Je regarde l'heure à la pendule de mon four à micro-ondes.

— ... 1 heure de l'après-midi.

— Tu as des marques de plis d'oreiller imprimées sur ta joue, dit-il en souriant.

— Tu n'as rien d'autre à faire que de harceler une ex-employée ?

— Non, je viens t'inviter à déjeuner.

— Entre, dis-je en ouvrant la porte en grand. Donne-moi cinq minutes, le temps de me changer et de mettre un peu de rouge à lèvres.

Il hausse les sourcils en signe d'étonnement.

— Tu acceptes mon invitation ?

— Tu plaisantes ? Je n'ai pas d'argent et aucune perspective professionnelle. J'ai une pizza

dans mon frigo qui doit me faire toute la semaine. Si tu m'invites, je suis ton homme !

Je fonce dans mon dressing en laissant Clay dans le salon. Je me change et me maquille dans la salle de bains. Puis j'enfile une jupe en jean et un gros pull en laine de couleur crème avec des motifs torsadés. Je plonge dans ma trousse de maquillage et, grâce aux vertus des crèmes, poudres, crayons, blush et mascara, mon moral, comme moi-même, retrouve de belles couleurs. En moins de quatre minutes, je suis de nouveau à ses côtés dans le salon. J'enfile mes chaussures noires à talons plats et je prends ma veste sur le porte-manteau.

— Je suis prête ! On y va ?

— Tu as fait vite ! Quand tu as dit qu'il te fallait cinq minutes pour te préparer, je pensais que tu plaisantais, dit Clay qui s'est installé sur mon lit et qui caresse un Inky aux anges.

— Je ne plaisante jamais avec la nourriture.

— J'ai l'habitude d'attendre. Quand Candy se maquille, j'ai en général le temps de voir un DVD.

J'enfile ma veste avec une grimace et je lui réponds sèchement :

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je ne suis pas Candy !

Je lui montre mes cheveux.

— Je ne suis pas blonde.

J'ouvre ma veste.

— Je n'ai pas une grosse poitrine.

Je relève l'ourlet de ma jupe.

— J'ai des jambes affreuses.

Il rit et s'approche de moi.

— Non. Tu n'es pas Candy et tu es très belle comme tu es.

Il attrape les pans de ma veste, ferme ma fermeture Eclair jusqu'au menton, passe son bras sur mes épaules et nous sortons de chez moi.

Nous allons déjeuner chez Emerald Room. C'est un restaurant qui tourne en haut d'une tour en offrant une vue époustouflante sur Elliott Bay. Evidemment, comme il pleut des cordes, la seule vue que nous avons aujourd'hui, c'est celle de la grisaille. Mais avec un peu d'imagination... Depuis que je suis en âge de sortir avec des garçons, j'ai toujours rêvé d'être invitée à dîner ici. Je n'oserais pas, dans ce genre d'endroit, commander deux entrées pour en rapporter une à la maison dans une boîte en plastique. Je me contente de commander un menu complet en espérant qu'il me calera suffisamment pour me passer du dîner de ce soir. Au menu donc, espadon et riz pilaf. Pour sa part, Clay commande une salade. Je prends un verre de vin, il choisit de boire de l'eau. Dommage pour lui. Tout en sirotant une gorgée de vin, je le regarde avec admiration. Dans son costume bleu marine qu'il porte avec une chemise blanche et une cravate bleu nuit, il n'a jamais été aussi beau et élégant. Et je ne dis pas cela parce qu'il m'invite à déjeuner dans un restaurant chic et hors de prix. Pourtant, bizarrement, je ne ressens pas cette attraction animale que j'éprouve habituellement en sa présence. Il est sexy et beau comme un dieu, mais je ne sais pas pourquoi, aujourd'hui, pour la première fois, je n'ai pas envie de me jeter sur lui et de lui arracher sa chemise avec les dents. Bon d'accord, si l'occasion se présente, je ne dirai pas non, mais ce n'est plus une obsession.

Je sais pourquoi. C'est à cause de Lucien. Ma relation avec lui parasite le désir que j'ai pour Clay.

Depuis que je vois Lucien, mes pulsions sexuelles se sont démultipliées et je n'ai plus d'appétit pour un autre que lui.

— Que se passe-t-il ? On dirait que tu viens de faire une découverte majeure ? demande Clay

qui m'observe d'un air amusé.

— Tu n'imagines pas à quel point.

Pendant que le serveur nous apporte nos plats, je tente de recouvrer mes esprits. Je savoure le poisson, délicieux, le riz, délectable et le vin excellent. Quant au café, c'est la première fois de ma vie – désolée, Starbucks – que j'en bois un de cette qualité. Du reste, je me demande pourquoi j'ai droit à tant d'honneurs ?

— Que me vaut cette invitation ?

Clay repose sa tasse de café et m'observe avec sérieux.

— Je voulais fêter quelque chose avec toi. J'ai durement défendu ta cause auprès de mes associés et nous avons remporté la bataille à propos de ton salaire.

— Ça veut dire que je peux retourner travailler ?

— Non, tu ne peux toujours pas revenir, mais nous nous engageons à te verser les deux tiers de ton salaire et tu conserves tous les bénéfices, notamment ton assurance médicale.

— C'est une blague ? Je vais être payée à ne rien faire ?

— Techniquement, c'est comme si tu étais en vacances. Bien sûr, c'est une situation temporaire, qui ne doit pas durer plus d'un mois ou deux, mais je suis optimiste, ils ne vont pas tarder à attraper le dingue qui a assassiné cette pauvre fille et tu seras totalement innocentée. Tu retrouveras ton bureau et tes dossiers dans peu de temps !

— Pourquoi est-ce que les policiers ne l'ont toujours pas trouvé ? Comment se fait-il qu'ils n'aient trouvé aucun élément nouveau depuis tout ce temps ?

— Je suis en contact presque chaque jour avec le lieutenant. S'il se passe quelque chose de neuf, je te préviendrai aussitôt.

— Je te remercie.

— En fait, juste avant d'arriver chez toi, j'ai reçu un appel du lieutenant McGilvray sur mon portable, il m'a dit qu'il avait retrouvé et prévenu les parents les plus proches de la jeune femme assassinée.

— Shelby.

— Quoi ? demande-t-il en devenant blême.

— Son nom est Shelby.

— Comment le sais-tu ? Ils n'ont jamais révélé son nom.

— Je l'ai vu, en quelque sorte.

— Encore l'une de tes visions ? Bon Dieu ! Que sais-tu d'autre ?

— Je l'ai vue dans une de mes visions. Corps mince, blonde peroxydée, cheveux hérissés, une rose tatouée – je mets ma main sur mon sein gauche et je l'ôte aussitôt en voyant qu'il suit attentivement mon geste. Tu vas bien ?

Il pousse un soupir.

— Non, ça ne va pas et ça n'ira pas non plus pour toi, j'en ai bien peur, si tu débarques chez les flics pour leur faire ces nouvelles révélations.

— Je n'avais pas l'intention de le faire. De toute façon, ils connaissent déjà ces détails.

Il parle durement, mais à voix basse et en regardant tout autour de lui :

— Je crois que tu ne prends pas vraiment la mesure de cette situation ! Tu ne peux pas leur dire que tu connais son identité, et spécialement tous ces détails corporels, sans qu'ils en déduisent immédiatement que tu étais sur place et que tu as assisté au crime ! Et même que c'est toi qui l'as tuée ! conclut-il en assenant un violent coup de poing sur la table.

— Je suis touchée que tu te soucies autant de mon sort, mais c'est inutile, car je n'ai rien fait de

mal.

— Sais-tu combien de fois dans ma carrière j'ai vu des innocents finir leur vie en prison ? demande-t-il en essayant de recouvrer son calme.

— Non. Combien de fois ?

— Je n'en sais rien et ce n'est pas ce qui compte.

Le serveur qui s'avançait rebrousse chemin en voyant que le ton monte entre nous.

— Je croyais que justement c'était important pour moi ?

— Non, ce qui est important, c'est que ce genre de chose arrive. Des innocents vont tous les jours en prison. Le système n'est pas parfait.

— Je te remercie de me remonter le moral, dis-je sèchement. Je sais que le système n'est pas parfait, d'ailleurs la perfection n'existe pas.

— Que veux-tu dire ?

Je me force à me taire parce que les mots me brûlent les lèvres. Je meurs d'envie de lui dire :

a) que c'est moche d'inviter une femme à déjeuner dans un restaurant sublime pour lui dire qu'elle risque de finir ses jours derrière les barreaux.

b) qu'il ne risque pas de remporter le prix du meilleur avocat de la ville s'il parle ainsi à ses clients.

c) qu'il est vraiment canon habillé comme il l'est aujourd'hui.

Mais à la place, je lui lance :

— C'est vrai, Clay, j'ai compris que rien dans ce monde n'est absolument parfait. Par exemple, j'ai longtemps cru que tu étais parfait.

— Moi ?

Sa colère se mue en surprise.

— Oui, toi. Je croyais que tu étais l'homme le plus séduisant de la terre. J'ai été folle de toi pendant au moins deux ans.

— Tu étais ? dis-il en grimaçant. Que s'est-il passé ?

— Ça m'est passé, c'est tout.

— Passé ? Simplement ?

— Euh, non, pas simplement, en fait.

— Il y a un autre homme, dit-il d'un air entendu.

Je ne réponds pas.

— C'est celui qui t'a envoyé le miroir noir ? C'est lui ?

— Lucien ? Peut-être.

— Il n'y a pas de *peut-être* dans ce domaine.

Nous restons pensifs un moment, puis il tend la main par-dessus la table et saisit la mienne.

— J'ai aussi quelque chose à t'annoncer, Tabitha, dit-il dans un murmure.

Il a l'air soudain tendu.

— C'est fait ? Tant mieux ! Je suis contente que tu sois revenu de cette histoire avec Candy.

— Je n'ai jamais dit que j'en étais revenu.

Il me lâche la main et appelle le serveur.

Lorsqu'il gare sa Miata devant mon immeuble, je me tourne vers lui pour le remercier pour le déjeuner et la bonne nouvelle concernant mon salaire, mais les mots restent coincés dans ma gorge.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que tu as aux yeux ?

Je porte la main à ma tête et je ferme les yeux. Je compte jusqu'à dix puis je les ouvre de nouveau.

— Oh, mon Dieu ! Elle est enceinte !

Il s'agite inconfortablement sur son siège.

— Qui ? De qui parles-tu ?

— Candy. Elle est enceinte. C'est pour ça qu'elle pleurait ce matin dans ton bureau. Elle venait tout juste de l'apprendre.

J'avale ma salive avec difficulté avant d'ajouter :

— Et tu vas l'épouser.

— Attends une seconde, je n'ai jamais dit...

— Tu n'as pas besoin de le dire.

— C'est donc une de tes fameuses visions, hein ?

Il secoue la tête, visiblement encore sonné par la révélation.

— J'avoue que te voir à l'œuvre est assez impressionnant, même si ce n'est pas tout à fait exact. Je n'ai jamais dit à Candy que j'allais l'épouser mais je ne fuirai pas mes responsabilités. De nos jours, dit-il en haussant les épaules, un homme peut assumer son rôle de père sans être forcément marié.

Oui, il y a des hommes qui peuvent assumer leur paternité sans être mariés à la mère de leur enfant. Mais Clay Sanderson n'est pas de ceux-là. Je n'ai pas besoin d'avoir une vision pour l'affirmer. Je le regarde et j'éprouve soudain une immense pitié pour lui. Je vois tout : le mariage, le bébé et le douloureux divorce, deux ans plus tard.

Je m'approche de lui et je l'embrasse doucement sur la bouche avant de lui caresser la joue.

— Merci pour le déjeuner.

Je suis heureuse d'avoir accompli un de mes rêves de jeune fille en déjeunant en tête à tête à l'Emerald Room avec un homme que j'adore, mais ce déjeuner me laisse un goût amer dans la bouche.

Maintenant que je sais que je vais toucher les deux tiers de mon salaire en restant assise sur mon canapé, ma situation m'apparaît sous un jour beaucoup plus agréable. Les pieds posés sur ma table basse, je partage un bol de céréales avec Inky en regardant un jeu télévisé. Comme je ne compte pas rester inactive toute la journée, j'ai prévu de faire le ménage de printemps – je suis même décidée à déplacer mon canapé pour passer l'aspirateur derrière. Si j'ai encore des forces après cet exploit, je pourrai aussi :

- a) Enlever les moisissures dans la douche.
- b) Faire une série d'abdos.
- c) Ne rien faire du tout et buller devant la télé.

Peu de temps avant la fin du jeu télévisé, Martha m'appelle. Ça me fait plaisir d'entendre sa voix. Du reste, c'est ce que je lui dis.

— Ça me fait plaisir de t'entendre, est-ce que ta belle-mère et ta belle-sœur t'en ont voulu de les avoir abandonnées l'autre jour ?

— Non, au contraire, je crois qu'elles étaient soulagées.

— Ça a marché alors !

— En fait, je t'appelle à propos de ce que tu m'as dit au sujet du bébé. Tu m'as conseillé d'aller consulter mon obstétricien et de faire une nouvelle échographie parce que tu avais vu que quelque chose ne tournait pas rond, n'est-ce pas ? demande-t-elle d'une voix soudain plus basse.

J'hésite à mentir, mais je choisis de dire la vérité.

— Oui, mais je me suis peut-être trompée. Tout va sans doute très bien pour ton bébé.

— Tu avais raison. J'ai fait une nouvelle échographie. Le bébé a une hypoplasie du cœur gauche. C'est un sous-développement de la partie gauche du cœur et cela peut être une cause de décès du nouveau-né.

— Oh, mon Dieu ! Je suis désolée, Martha.

— Merci, Tabitha, mais ce n'est pas ta faute. Si tu ne m'avais pas dit que mon bébé était malade, on ne s'en serait sans doute pas rendu compte avant la naissance. On aurait dû le voir lors de la précédente échographie, cela dit, cela n'aurait rien changé.

— Lui ? Tu connais le sexe maintenant ?

— Non, mais l'autre jour, tu as parlé de « ce petit bonhomme », alors puisque tu ne t'es pas trompée concernant sa maladie, je pense que tu as vu juste aussi concernant son sexe.

— Donne-moi des détails sur cette maladie. C'est grave ?

— C'est grave. Il faudra sans doute l'opérer, peut-être même envisager une transplantation cardiaque. Mais je préfère le savoir maintenant pour me préparer à cette idée. Cela aurait été très pénible de l'apprendre le jour de l'accouchement.

Des nouvelles comme celle-là ne sont jamais de bonnes nouvelles.

— J'ai aussi parlé à Sonya en ta faveur à propos de mon job. Je lui ai conseillé de te confier mon poste pendant mon congé de maternité et, compte tenu de la maladie de mon bébé, il est probable que je ne reviendrai pas travailler. Tu peux donc considérer que tu as mon poste de façon définitive.

— Merci, Martha, mais j'ignore quand je pourrai reprendre mes fonctions étant donné ma propre situation.

— Personnellement, je ne comprends pas qu'ils ne te laissent pas revenir !

Je balaie les miettes de céréales sur mon pull.

— Oh, ce n'est pas si grave, finalement !

— Ecoute, Tabitha, en tant qu'assistante de Clay, je peux te dire un certain nombre de choses qui te concernent.

Elle baisse la voix avant de poursuivre :

— Je sais que tu n'es pas coupable et j'ai dit à Clay que si tu as besoin de témoignages concernant tes capacités psychiques, je suis volontaire.

— Je te remercie. Il y a une chose que je voudrais savoir.

— Quoi ?

— La fille qui est morte, Shelby, c'était une prostituée, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est ce que disent les flics.

— Pourrais-tu me dire dans quel quartier elle travaillait ?

— Pourquoi ?

— En fait, je ne suis sûre de rien, mais je sens que c'est important.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Je brave le crachin glacé d'octobre pour faire quelques courses. J'achète les produits ménagers dont j'ai besoin pour mon grand ménage et je rentre aussitôt chez moi, où m'attend un message de Martha. Elle n'a pas perdu de temps et me donne les informations que j'attendais. Je réfléchis tout en nettoyant la salle de bains. Un plan commence à se former dans ma tête. Ce n'est peut-être pas le meilleur, mais s'il ne marche pas, je le mettrai sur le compte des produits chimiques que je suis en train d'inhaler. Je passe un coup de fil à mes amies et je les invite chez moi.

Peu après, les trois mousquetaires sont assises en face de moi. Jenny est arrivée avec un cadeau : une chemise de nuit couleur jaune canari avec un gros chat noir dessiné sur la poitrine. Elle a du reste les cheveux de la même couleur – il y avait distribution gratuite de teinture blonde cette semaine chez Neuman...

Je remercie Jenny pour la chemise de nuit (la plus laide que j'ai vue de toute ma vie).

— Maintenant qu'on sait que tu aimes les chats, tu dois t'attendre à recevoir des cadeaux ciblés comme celui-ci.

— Vraiment ?

Jenny acquiesce avec componction avant de demander :

— Bon, quand vas-tu nous dire pourquoi tu nous as convoquées ?

— J'ai dû bouleverser mon emploi du temps pour venir ! ajoute Lara.

— Et chez moi, Jeff râle et boude parce que je l'ai laissé tout seul et que je n'ai pas voulu lui dire où j'allais, ajoute Cathy.

— Les filles, si je vous dis que ce soir, on va chercher des prostituées, qu'en dites-vous ?

Elles me dévisagent avec incrédulité.

— Ecoute, Tabitha, on comprend que tu t'ennuies beaucoup, dit Jenny, mais nous sommes mardi et il y a une soirée spéciale pour les filles ce soir au Skin Spot avec un spectacle de danseurs exotiques, alors je propose que nous nous transportions jusque là-bas pour finir la soirée.

— Je suis d'accord ! s'exclame Lara.

— Et moi aussi, ajoute Cathy.

Elles se lèvent déjà et se dirigent vers la porte. Je lève la main et je m'écrie :

— Stop ! Pas de panique, les filles. Je répète, ce soir, notre programme est de trouver des prostituées, en particulier celles qui ont connu Shelby Kent, la fille qui a été tuée dans la benne à ordures.

— C'est génial ! dit Jenny en battant des mains. Nous menons une sorte d'enquête alors ? Nous allons nous infiltrer clandestinement dans le milieu !

— Si je dois m'infiltrer dans le milieu, je ne suis pas très crédible, dit Lara en regardant son jean et son sweat-shirt avec une moue dépitée.

Cathy, avec son jean et son T-shirt rouge, fait le même constat.

— En forçant sur le maquillage et en nouant mon T-shirt sous mes seins pour montrer mon ventre, ça pourrait le faire.

— Attendez, les filles ! dis-je en essayant de calmer leur excitation. Il n'est pas question de faire semblant d'être des prostituées ! Mon plan est d'aller à la rencontre de prostituées pour leur parler et essayer d'avoir des informations.

— Oh ! s'exclament-elles en chœur d'une voix dépitée.

— Je pense que cela enlève beaucoup de piment à la sortie, dit Jenny, mais après tout, c'est toi le patron, Tabitha, je te suis !

Nous nous arrêtons chez MacDonald's pour prendre des hamburgers et des boissons pour la soirée et nous nous dirigeons vers Klinsky Road, dans un mélange d'odeur de frites et des parfums de quatre jeunes femmes qui se prennent pour des détectives.

— C'est bien que la pluie se soit arrêtée, je ne crois pas que les prostituées travaillent quand il pleut, commente Cathy.

— Bien sûr que si ! s'exclame Jenny. Et je suis sûre qu'elles gagnent plus d'argent les jours de pluie parce que leur T-shirt mouillé moule leurs seins !

Je me demande si j'ai bien fait de demander à mes amies de m'accompagner ce soir...

— En voilà une ! En voilà une ! hurle Lara en montrant du doigt une femme en collants noirs et talons aiguilles qui déambule sur le trottoir devant nous.

— Ne crie pas et ne la montre pas du doigt ! Nous n'allons pas aborder toutes les prostituées de la ville. Je cherche celles qui travaillent dans le même quartier que Shelby.

Je fais le tour du quartier plusieurs fois, arpentant Klinsky Road en vain. Je finis par me garer le long du trottoir pendant que mes amies vont chercher des provisions. Elles reviennent les bras chargées de chips et de soda sans sucre. Une fois dans la voiture, je redémarre. Je descends de nouveau la rue et je tourne à droite.

— Tu as vu celle-là ? demande Lara.

— Elle me fait un peu peur, dit Cathy.

— Pourquoi pas celle qui est sur l'autre trottoir et qui a des bottes blanches ?

Je pousse un soupir exaspéré.

— Ecoutez, les filles, laissez-moi lui parler. Vous êtes ici pour me soutenir moralement, c'est

tout.

Je sors de la voiture et d'un pas décidé je m'approche d'une femme qui porte une perruque orange et une minijupe rose en vinyle. Elle fait les cent pas le long du trottoir. Je m'adresse à elle d'une voix involontairement haut perchée.

— Excusez-moi, madame...

La femme me regarde en continuant son manège.

— Oui ?

— Je voudrais vous demander quelque chose.

— Chérie, je ne suis pas payée pour parler et on n'est pas au cirque. Tu ferais mieux de dégager parce que si tes copines et toi restez garées à cet endroit, vous allez faire fuir tous les clients.

— Je veux seulement parler quelques instants avec vous, dis-je en marchant machinalement à côté d'elle, je peux vous donner dix dollars si vous répondez à quelques questions.

— Vingt.

— O.K., vingt.

Elle s'arrête soudain et me serre la main pour sceller notre accord.

— Je reviens, dis-je avant de retourner à la voiture.

Je fais signe à Jenny de baisser sa vitre et je murmure :

— Passe-moi mon porte-monnaie.

Je sors l'argent et au moment où je me retourne, je heurte la femme arrivée silencieusement dans mon dos.

— Ça sent les frites ici !

Je lui tends le billet qu'elle fait aussitôt disparaître dans sa poche. Mais elle ne s'en va pas pour autant. Au contraire, elle passe la tête par la vitre ouverte.

— Laquelle de vous a des frites ?

— Désolée, mais on a tout mangé, dit Jenny.

— Et moi, je meurs de faim, ma petite, qu'est-ce qu'il y a dans ce sac ?

Son index, dont l'ongle démesuré est peint en orange, désigne le sac en papier posé sur le sol au pied du siège du conducteur.

— C'est mon Big Mac, je ne l'ai pas encore mangé ! dis-je.

— Mets-toi ça dans la tête, si tu veux que je réponde à tes questions, ce sera vingt dollars plus le Big Mac.

Je lève les yeux au ciel et je fais signe à Jenny de me passer le sac. Je le tends à Miss Orange qui mord aussitôt dans le hamburger pendant que je l'interroge.

— Je cherche des informations sur une fille qui s'appelle Shelby Kent.

Miss Orange me lance un regard dégoûté.

— Je n'aime pas parler la bouche pleine, surtout d'une de mes copines qui a été découpée en morceaux. Je risque d'avoir une indigestion.

— Hé, vous avez dit que vous parleriez quand vous auriez l'argent et le hamburger !

— Ne crie pas, sinon je ne parle pas et tu pourras aller te faire voir !

— Très bien, je suis désolée, excusez-moi. A propos de Shelby, je voulais savoir si vous vous souvenez de quelque chose la nuit où elle a disparu ?

— J'ai déjà tout raconté aux flics.

— S'il vous plaît !

— Comme je l'ai dit, Shelby était une bonne gagneuse, mais elle n'était pas très regardante sur la clientèle. Du moment qu'on la payait le prix qu'elle voulait, elle allait avec n'importe qui et faisait

ce qu'on lui demandait. Et croyez-moi, elle en connaissait un rayon ! Elle était jeune et mince et avec elle, les clients ne discutaient jamais les tarifs.

— Avez-vous vu avec qui elle est partie cette nuit-là ?

Miss Orange froisse le papier du hamburger et l'envoie rouler sur mon siège d'une pichenette. Il manque de peu la tête de Jenny.

— Elle n'est pas restée longtemps ici ce soir-là, elle m'a dit qu'elle avait rendez-vous avec un client régulier. Elle a parlé aussi d'une sorte de grande fête.

— A-t-elle dit où c'était ou qui y participerait ?

— Non, et pourtant j'ai insisté pour l'accompagner ! dit-elle en se signant d'un air effrayé. Je suis reconnaissante au Bon Dieu de ne pas l'avoir suivie ce soir-là. Elle a seulement dit qu'ils la voulaient elle et c'est tout.

— Où étiez-vous quand elle est partie ?

— J'étais un peu plus loin, dit-elle en indiquant la direction d'un espace sombre entre la façade d'un hôtel en brique et d'un parking. A ce moment-là, j'étais... indisposée.

Oups !

— Vous n'avez pas vu qui est venu la chercher ?

— Je n'ai jamais dit que je ne l'avais pas vu, j'ai dit que j'étais indisposée !

Je résiste à la terrible tentation de l'attraper par la peau du cou et de la secouer comme un prunier.

— Avez-vous vu qui est venu la chercher, oui ou non ?

— Comme je l'ai dit aux flics, il y avait un homme dans une voiture sombre.

— Un homme ? Blanc ? Noir ? Hispanique ?

— Blanc.

— C'est tout ?

— Il portait une casquette de base-ball et je suis presque sûre que c'était un client régulier. Shelby assistait parfois à des espèces de réunions religieuses avec un type. C'était peut-être lui. Comme il la payait, elle y allait volontiers. En fait, elle aimait bien y assister, je crois.

— Savez-vous où se tenaient ces réunions ?

Elle secoue la tête et répond aussi par la négative aux autres questions que je lui pose. Jenny tente aussi sa chance, mais n'obtient pas plus de résultat que moi. Nous laissons Miss Orange à son bout de trottoir et je raccompagne mes amies chez elles. Cette nuit-là, dans ma chemise de nuit canari, je rêve de formes sombres drapées dans de vastes houppelandes complotant et préparant de nouveaux meurtres sanglants. C'est une célébration, une sorte de réunion, mais croyez-moi, cela n'a rien à voir avec une réunion Tupperware !

* * *

La journée de mercredi passe lentement et Inky et moi nous ennuyons beaucoup. Pas un coup de fil, pas une visite et pour ce qui me concerne, même la douche à jets multiples a perdu de son intérêt. Je pourrais finir le fond de la bouteille de tequila, mais boire de l'alcool seule devant ma télé serait vraiment trop déprimant. Etre payée à ne rien faire est aussi déprimant, surtout après douze heures de séries télé insipides.

Heureusement, la journée du jeudi démarre mieux. A peine Inky et moi sommes-nous installés devant la télé avec des chips, que le téléphone sonne enfin.

— Allô ?

— Tu t'ennuies toujours ? demande Jenny.

— Attends, je vérifie, oui, je m'ennuie toujours. Il ne s'est rien passé de nouveau depuis mardi soir. Pourquoi appelles-tu ?

— Parce que je me demandais si tu t'ennuyais au point de rendre un grand service à ta super meilleure amie ?

— Dis toujours.

— J'ai rendez-vous avec Brad à Pike Place Market.

— Qui est Brad ?

— Le fils des jardiniers de mes parents.

— Pardonne ma curiosité, mais pourquoi avez-vous rendez-vous là-bas ?

— Parce qu'il travaille au marché aux poissons. Il m'a demandé de le rejoindre avant 18 heures pour choisir un beau poisson qu'il cuisinera pour moi ce soir chez lui.

— A part l'odeur, c'est romantique.

— Oui, sauf qu'il fait un temps pourri. Il n'arrête pas de pleuvoir et la météo annonce de la pluie jusqu'à ce soir. Avec un temps pareil, je ne trouverai jamais un taxi pour être à l'heure à mon rendez-vous.

— Tu veux donc que je fasse le taxi ?

— S'il te plaît !

Je me donne le temps de la réflexion en mâchouillant quelques miettes de céréales.

— Bon, d'accord, ça me changera les idées, comme ça, je penserai à autre chose.

— A quoi pensais-tu ?

— Je me demandais comment mettre la main sur Lucien et pour l'amener tout cuit dans mon lit.

— Tu es sérieuse ?

— Oui, non, je ne sais pas...

— Oh là là ! Je sens que tu touches le fond ! Je te plains d'être dans un état pareil.

Je passe le reste de la matinée à réfléchir à la façon de parvenir à mes fins avec Lucien. C'est alors que celui-ci m'appelle et bouleverse tous mes plans.

— Je t'invite à déjeuner.

— Déjeuner ? Tu m'invites à déjeuner ?

— Oui.

— Quand ?

— Aujourd'hui, si tu n'es pas trop débordée.

— Ça devrait aller.

— Super. Retrouve-moi au magasin vers midi.

Clic.

Comment séduire un homme en une heure ? Ce serait plus simple si nous déjeunions chez lui ou dans un motel... Avec un soupir, je décide qu'il est temps de me calmer. Je sais que ce comportement de femelle en chaleur plairait beaucoup à Jenny. Elle serait fière de moi si je me comportais ainsi, mais cela ne me ressemble pas. Je fonce dans mon dressing pour trouver la tenue adéquate pour ce déjeuner lorsque le téléphone sonne à nouveau. Cette fois, c'est Lina.

— Je te rappelle que je t'attends chez moi demain soir à 18 heures.

— Je n'ai pas oublié. J'y serai, mais tu te souviens que je ne resterai pas très tard car j'ai prévu de retrouver mes amies après ?

— Tu changeras peut-être d'avis, on verra demain. Je l'entends qui parle à quelqu'un. Excuse-moi, Tabitha, il y a beaucoup de monde dans la librairie aujourd'hui, car j'ai organisé une séance de

signatures avec un auteur.

— Il est célèbre ?

— C'est Narda Kaminsky.

— La romancière ?

— Oui. Ne me dis pas que tu lis ce genre de bouquins ? demande-t-elle avec dérision.

— Parfois.

Chaque fois que Narda Kaminsky sort un livre, je me précipite pour l'acheter car j'adore son style, mélange d'aventure et d'érotisme. C'est exactement ce dont j'ai besoin pour mettre un peu de piment dans ma vie !

Devant mon dressing, je suis plongée dans la perplexité, comment m'habiller pour que Lucien Roskell ait envie de me déshabiller ?

Une heure plus tard, j'ai pris ma douche. Mes cheveux sont lavés, séchés et bouclés. J'ai mis mon Wonderbra et j'ai enfilé une robe courte et moulante au décolleté plongeant tout à fait inappropriée pour aller travailler mais idéale pour un déjeuner avec un homme séduisant. L'image que me renvoie mon miroir est celle d'une jeune femme sexy, presque une femme fatale. Parfaite.

Une fois maquillée, il me reste encore deux heures à tenir avant mon rendez-vous avec Lucien. Je ne peux plus voir mes murs en peinture et je ne peux pas m'asseoir au risque d'être couverte de poils. C'est alors que je me rends compte que la librairie de Lina n'est qu'à quelques blocs du magasin de Lucien.

Je suis tout excitée à l'idée de rencontrer un de mes auteurs favoris mais je n'avais pas prévu que je ne serais pas seule admiratrice de Narda Kaminsky. Une horde de femmes hystériques ont eu la même idée que moi. En voyant la longue file d'attente devant le bureau où elle s'est installée pour dédicacer *Passion paradisiaque*, je décide de me passer de sa signature sur mon propre exemplaire. Je traverse la section des autobiographies pour parvenir au bureau de Lina. Je frappe à la porte mais personne ne répond. Je pousse la porte, mais comme elle n'est pas là, je décide de lui laisser un petit mot pour lui dire que je suis passée. Je fais le tour de son bureau, j'attrape une feuille et un stylo, et j'écris : *Je suis passée te dire bonjour, désolée de t'avoir loupée, Tabitha*. En reposant le petit mot sur son sous-main, mon regard est attiré par quelque chose qui est écrit dans la marge. C'est une adresse – 811-156 th Avenue.

C'est l'adresse de l'immeuble abandonné.

Ma main est attirée malgré elle par ces quelques mots, elle se pose sur le papier et des dizaines d'images m'assaillent aussitôt. Je vois des animaux mutilés dont le corps est empalé sur des pentagrammes inversés, leur visage est tordu de souffrance alors que leur agonie atroce se prolonge. J'ôte ma main du sous-main comme si je m'étais brûlée et je tanguer sur mes jambes.

Je quitte la librairie, heureuse à la perspective de déjeuner avec Lucien et bien décidée à me changer les idées. En chemin, je m'arrête au Daity Queen, un restaurant où l'on est servi dans sa voiture, et je commande une boisson chocolatée pour me remettre de mes émotions. Rien de tel que du gras et du sucre, en somme des calories, pour vous reconforter quand tout va mal. Et puis, comme ça, je ne mangerai pas trop pendant mon déjeuner avec Lucien. Je ne lui donnerai pas l'image du goinfre que je suis habituellement et je pourrai occuper mes mains et ma bouche à des activités plus sensuelles, si l'occasion se présente. Je mets une couche de rouge à lèvres et j'efface les plis imaginaires de ma robe. En entrant dans le Cercle Magique, mon regard est aussitôt attiré par la vision d'une grande femme rousse à la caisse. Je puise un peu d'assurance dans mon apparence sexy et j'avance vers elle avec la hargne d'un bulldog face à un caniche.

— Bonjour, puis-je vous aider ? demande-t-elle, totalement inconsciente du danger que je

représente.

— Je m'appelle Tabitha. J'ai rendez-vous avec Lucien.

— Bonjour, Tabitha. Je suis Heather, répond-elle avec un grand sourire.

Heather.

Voici donc Heather, la femme qui a téléphoné le soir où j'étais chez Lucien. Ils travaillent ensemble et couchent probablement aussi ensemble.

Je la hais.

Je me retiens de faire le tour du comptoir pour lui arracher les yeux.

— Ravie de faire votre connaissance, dit-elle en me tendant la main.

La vision de ses jolis bracelets en argent cliquetant sur ses poignets fins provoque une nouvelle bouffée de haine.

— Je disais justement l'autre jour à mon mari que ce serait bien que Lucien rencontre une jolie jeune fille. Et voilà que Lucien m'annonce ce matin qu'il a rendez-vous pour déjeuner avec une superbe jeune femme brune. Sur le moment, je ne l'ai pas cru, mais vous voici et il avait raison, vous êtes absolument étourdissante !

Je lui serre la main chaleureusement en lui rendant son sourire.

Je l'adore.

Je me retiens de faire le tour du comptoir pour l'embrasser.

J'ai toujours rêvé d'avoir une sœur comme elle.

— Lucien est en rendez-vous avec un client, reprend-elle, il aura un peu de retard. Il espère que vous aurez la patience de l'attendre.

Elle griffonne quelque chose sur un papier qu'elle me tend.

— Vous pouvez l'appeler sur son portable depuis son bureau.

Pendant qu'elle accueille un couple d'allure gothique qui vient d'entrer dans le magasin, je m'éclipse en direction du bureau de Lucien et je longe un couloir garni d'étagères remplies de boîtes du sol au plafond. J'entre dans une pièce située à ma droite. La pièce est vaste et décorée d'un large bureau en chêne, de chaises et de fauteuils de couleur bordeaux. Il y a des étagères de rangement et, dans un coin, un réfrigérateur, un micro-ondes et une cafetière. Je m'installe sur le fauteuil en cuir bordeaux de Lucien, je prends le téléphone et je compose le numéro qu'Heather m'a donné.

— Allô ?

— Salut.

— Excuse-moi de ne pas être là pour t'accueillir. Ça ne te dérange pas de me rejoindre directement au restaurant ?

— Pas de problème, je n'avais rien prévu d'autre aujourd'hui.

A part peut-être un petit câlin dans ta voiture après le déjeuner...

— Super ! Peux-tu me retrouver au musée de Seattle ?

— Au musée ?

Je commence machinalement à gribouiller sur le sous-main devant moi.

— J'ai un rendez-vous et le temps que tu arrives, j'aurai terminé. On se retrouve au café.

— Nous allons déjeuner au musée ?

— Ils servent la meilleure salade niçoise de la ville !

— Bien sûr ! D'accord !

Tant pis pour le déjeuner romantique dans un petit restaurant et les galipettes à l'arrière de sa Saab ensuite.

Je raccroche, pousse un gros soupir de dépit et je baisse les yeux sur mes gribouillis informes.

Pas si informes que cela puisqu'à côté des sages dessins griffonnés par Lucien, essentiellement des cubes et des toiles d'araignée, j'ai moi-même dessiné inconsciemment des dizaines de symboles phalliques. Je suis frustrée sexuellement, c'est une évidence, mais comme il est inutile de laisser de telles preuves à charge contre moi, j'arrache la page. Je ne veux pas non plus la jeter dans la poubelle où il pourrait la voir, je décide donc de l'emporter avec moi. Au moment de la glisser dans mon sac, mon regard est attiré par quelque chose écrit dans un coin : « *Pacific Refuse Inc.* » Et un numéro de téléphone.

Cela provoque comme un petit chatouillement quelque part dans mon cerveau, rien à voir avec ce que l'on éprouve quand on essaie de se souvenir de quelque chose. C'est plutôt un chatouillement d'excitation. Du genre de celui que l'on ressent quand on est excité sexuellement.

Je mets cela quelque part de côté, et je pars avec enthousiasme au musée.

* * *

Je me gare dans un parking situé à l'angle de First Avenue et de Union Street. Comme le ciel est clair et la journée d'automne suffisamment chaude, je laisse ma veste dans ma voiture et je me dirige vers le musée, situé à un bloc de là. En passant devant un immeuble en construction, les sifflements d'admiration d'une équipe d'ouvriers me vont droit au cœur, mais mon moral en prend un coup quand je m'aperçois que ces sifflements enthousiastes sont destinés à une jeune femme pulpeuse en minijupe qui marche derrière moi.

Assise à une petite table dans le café du musée, j'attends Lucien en consultant le menu. Le plat du jour est une salade du verger aux poires et noisettes grillées. Malheureusement, ce que j'aimerais vraiment déguster ne figure pas sur la carte, mais se dirige vers moi avec un grand sourire. Il s'assied en face de moi en me détaillant de la tête aux pieds.

— « Elle marche dans la beauté comme la nuit, des régions sans nuages et des cieux étoilés... », murmure-t-il avec admiration avant de m'embrasser sur la joue avec insistance.

Difficile, après ça, de me concentrer sur le repas. Je laisse Lucien faire tout seul les frais de la conversation, ce qui n'a pas l'air de le déranger. Malheureusement. Je choisis du saumon fumé et une soupe de clams. Il prend la salade niçoise et des pommes de terre au romarin. Lucien est fêru d'art. Il en parle avec passion et, après le déjeuner, il insiste pour me faire visiter le musée.

— Est-ce que tu te rends compte que ce musée rassemble des milliers d'objets et d'œuvres d'art ?

— Tu ne comptes tout de même pas me les montrer un par un ? dis-je un peu sèchement.

— Ça t'ennuie ! s'exclame-t-il en riant.

— Non, pas du tout – *si tu savais !* – mais je n'ai pas les bonnes chaussures pour visiter un musée !

Il regarde mes chaussures Burberry – achetées en soldes – avec leur bride autour de ma cheville et leurs talons de près de dix centimètres. Il s'approche et murmure à mon oreille :

— Je te promets un massage de pieds après la visite.

Puis il poursuit à voix haute :

— Nous n'aurons pas à marcher beaucoup, voilà ce que je voulais te montrer, dit-il avec un geste de la main.

J'observe la niche qu'il désigne, où se trouvent des masques sculptés.

— Très intéressants, dis-je en pensant le contraire.

Il pose la main sur ma nuque et m'entraîne devant la vitrine. Le masque représente une

monstrueuse tête de bouc sculptée aux yeux brillants. Lucien fait un pas en arrière et me regarde.

— J'ai trouvé ce masque dans la collection personnelle de mon frère, je me doutais que le musée serait heureux de l'exposer.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-je soudain mal à l'aise.

— Une inscription gravée derrière le masque indique qu'il s'agit du Dieu Cornu, dit-il en se balançant d'un pied sur l'autre. J'ai lu quelque chose sur ce sujet et il semble que les dieux cornus sont vénérés depuis des siècles à travers le monde. Ils font partie des nombreux dieux des religions polythéistes. Impressionnant, tu ne trouves pas ?

Je n'arrive pas à partager sa passion pour cet objet que je trouve vulgaire.

— Tu sais, j'ai beaucoup de mal à apprécier quelque chose qui a rapport avec le diable. Pour dire la vérité, je trouve cela repoussant.

— Tu devrais avoir l'esprit plus ouvert.

— Quelqu'un m'a dit un jour qu'à force d'avoir l'esprit ouvert, on risque de voir son cerveau tomber par terre.

— Apparemment, avec toi, il n'y a pas de risque, dit-il sèchement. Désolé, je me suis trompé, j'ai cru pouvoir partager cet intérêt artistique avec toi.

Furieuse, je l'apostrophe, les mains sur les hanches :

— Je te rappelle que tu m'as invitée à déjeuner, pas à visiter une exposition. Merci pour le déjeuner et à un de ces quatre !

Et je le plante au milieu des masques. Je traverse les salles dans l'autre sens, le plus vite que je peux sur mes hauts talons qui claquent sur le sol en marbre. Il me rejoint quelques mètres plus loin.

— Excuse-moi, Tabitha, tu as raison. Je sais que je te le demande un peu tard, mais je voudrais savoir si tu es libre demain soir. C'est Samhain. Le magasin fermera tard, mais je me disais que pour être dans l'esprit de la soirée, nous pourrions tous les deux aller voir un film d'horreur au Megaplex.

Ma colère s'est déjà évanouie. Je me souviens soudain que j'ai deux engagements pour demain soir.

— Lina m'a invitée à dîner et j'ai promis à mes amies de les retrouver au Jimbo après être allée chez Lina. Par ailleurs, je n'ai plus le droit de mettre un pied au Megaplex, dis-je en souriant.

Il me rend mon sourire.

— Mais tu peux nous rejoindre au Jimbo après la fermeture du Cercle Magique ?

— Peut-être, pourquoi pas ? dit-il en réfléchissant. Et nous pourrions toujours aller dans un autre cinéma ?

Je suis heureuse que nous nous quittions sur une note positive, même si elle n'est pas sexuellement satisfaisante.

Je retourne chez moi avec des pieds en compote qui rêvent d'un bon massage et un corps frustré qui rêve d'être caressé.

Je reprends une petite douche...

En sortant de la salle de bains, je remarque qu'Inky a renversé mon sac. Il est tombé du bar et son contenu s'est répandu sur le sol. En remettant tout dedans, je remarque le morceau de papier que j'ai rapporté de chez Lucien. Les mots *Pacific Refuse Inc.* me laissent une impression de malaise. Je ferme les yeux, je sais que j'ai déjà vu le nom de cette société. La lumière se fait soudain – ces mêmes mots étaient inscrits sur la benne à ordures, à l'endroit où le pentagramme était peint. Je sors la carte du détective Jackson et je compose son numéro.

— Nous avons évidemment déjà appelé la compagnie de ramassage d'ordures, répond-il avec un soupçon de contrariété dans la voix. *Pacific Refuse Inc.* collecte la moitié des déchets de la ville

de Seattle. Cette piste est une impasse.

— Mais l'immeuble lui-même est inoccupé depuis un moment, n'est-ce pas ?

— Vous voulez jouer les détectives privés maintenant ?

— J'ai simplement besoin de comprendre certaines choses et cette enquête me concerne, oui ou non ?

— Ecoutez, j'ai parlé avec le propriétaire. Il est parti vivre en Floride il y a quelques mois après avoir fait faillite et rompu avec son fils. Il voulait vendre l'immeuble vide au prix du terrain, mais à cause du meurtre, il devra d'abord l'abattre avant de le vendre, et il est coincé tant que l'enquête n'est pas bouclée. Selon lui, à cause de toutes les démarches qu'il a dû faire pour régler sa faillite et préparer son déménagement, son fils a dû oublier d'appeler la compagnie de ramassage d'ordures pour résilier le contrat avec elle.

— Si la benne était toujours sur place, cela veut dire que le fils du propriétaire a continué de payer *Pacific Refuse Inc* pour enlever les ordures dans un immeuble abandonné ? Cela n'a aucun sens. S'il avait arrêté de payer, la compagnie n'aurait pas laissé une énorme benne comme celle-ci pour rien, elle serait venue l'enlever.

— Ecoutez, dit-il d'un ton où perce l'exaspération, cet homme m'a expliqué qu'il avait ouvert un compte spécial uniquement destiné à payer l'enlèvement des ordures et que son contrat prévoyait un prélèvement automatique. Tant qu'il y avait de l'argent sur son compte, le contrat avec la compagnie se poursuivait et, de son côté, la compagnie venait régulièrement enlever les déchets.

Je raccroche et inconsciemment, mes doigts vont chercher l'amulette autour de mon cou. Il y a quelque chose qui cloche avec cette benne à ordures, il y a aussi quelque chose qui cloche dans ma vie, mais ça, c'est une autre histoire. Je prends l'annuaire du téléphone et je cherche le numéro de *Pacific Refuse Inc*. Je tombe sur une Lucy auprès de laquelle je me fais passer pour un policier, pensant que c'est sans doute la meilleure façon d'obtenir des informations.

— Ce n'est pas moi qui ai parlé à votre collègue l'autre jour, c'était Derek mais il est absent aujourd'hui, dit-elle.

— J'ai simplement besoin que vous confirmiez deux ou trois petites choses. Si j'ai bien compris, le propriétaire de l'immeuble a déjà appelé pour annuler son contrat avec vous ?

Elle pianote sur son clavier.

— Oui. Je me souviens maintenant. C'est moi qui ai pris l'appel de M. Jaskowiak. Il a appelé la semaine dernière pour nous annoncer qu'il suspendait son contrat et pour nous demander d'interrompre les retraits sur le compte qu'il partage avec son fils. Le plus drôle, c'est que nous ne prélevions plus d'argent sur ce compte depuis quelque temps déjà.

— Ah, oui ? Et comment étiez-vous payé alors ?

Elle tape sur son ordinateur.

— Jusqu'au début du mois d'août, le paiement était automatiquement prélevé sur ce compte, mais il a ensuite été interrompu.

— Il a donc téléphoné pour arrêter le ramassage des ordures il y a quelques mois, au moment où il a déménagé ?

— Oui, mais apparemment, il a oublié qu'il l'avait fait. Vous savez comment sont les personnes âgées... Car il avait aussi oublié qu'il nous avait envoyé un autre chèque.

— Un autre chèque ?

— Oui. D'abord, le service a été annulé, mais nous avons ensuite reçu un chèque pour payer le ramassage d'avance pour plusieurs mois.

— Voilà pourquoi vous n'avez pas enlevé la benne à ordures ?

— C'est ça.

— C'est peut-être le fils du propriétaire qui a envoyé ce chèque ?

— C'est possible. M. Jaskoviak a dit que son fils avait réglé toutes les factures. C'est donc ce qui s'est probablement passé. De toute façon, leur contrat est désormais annulé. Je lui ai déjà adressé un chèque correspondant à son crédit, c'est tout ce qui lui importait.

— Y a-t-il un moyen de savoir d'où venait ce chèque ?

— Je vais essayer de faire des recherches.

Je lui donne mon numéro de téléphone puis je raccroche, épuisée d'avoir joué au flic. Je passe le reste de la journée avachie sur mon canapé, à zapper de chaîne en chaîne et à grignoter des chips avec Inky. J'appelle Jenny pour me changer les idées.

— J'allais t'appeler. Mon rendez-vous de ce soir est annulé, je n'ai pas besoin que tu fasses le taxi. Ah, oui, Jeff a appelé Cathy, et Cathy a appelé Lara et Lara m'a laissé un mot parce que j'étais sortie...

— Et ?

— Jeff a dit qu'en l'honneur d'Halloween, il offrait une tournée ce soir au Jimbo. Il a quelque chose d'important à nous annoncer.

— Quel genre ?

— Je n'en sais rien. Cathy a dit à Lara que c'était une surprise.

— Il a peut-être gagné à la loterie.

— Si c'est le cas, je ne veux pas de cocktail, je veux du champagne !

— Quel est le thème de la soirée ? je demande avec crainte.

— Je ne sais pas, quelque chose qui ressemble à « hémorragie cérébrale ».

— Oh, ça paraît – *écœurant, dégoûtant, déchirant* – intéressant. Je vais dîner chez Lina d'abord, je vous retrouverai après.

— C'est parfait, Jeff a dit qu'il ne nous rejoindrait pas avant 21 heures.

— Je suppose qu'il doit travailler assez tard au Cercle Magique. Tiens ! Ça me fait penser que j'ai demandé à Lucien de se joindre à nous demain soir.

— Voilà qui est intéressant ! Il viendra ?

— Je n'en sais rien.

Mais je sens des frissons me parcourir par anticipation...

* * *

Lina avait raison, je m'ennuie tellement ce vendredi-là que j'attends son dîner avec impatience. Que porter à une soirée en l'honneur de Samhain ? C'est la question que je me pose en plongeant dans les profondeurs abyssales de mon dressing. Je finis par me décider pour un pantalon en crêpe noir, copie d'une grande marque, maculé d'une tache blanche d'origine inconnue que je fais disparaître au plus vite. Je choisis aussi un pull noir à col roulé que je passe une heure à nettoyer des poils de chat collés dessus. Pour embêter Lina, je ne résiste pas au plaisir d'arborer un *pin's* représentant une citrouille dont les yeux clignent dans la nuit. Je suis en train d'enfiler mes chaussures lorsque le téléphone sonne. C'est Lucy, de *Pacific Refuse Inc.*

— Je voulais vous dire que j'ai retrouvé la trace du chèque.

— Quel chèque ?

— Le chèque qui a été envoyé pour payer l'enlèvement de la benne à ordures de M. Jaskowiak. Je me suis rappelé que nous faisons toujours des copies des chèques qui nous sont envoyés par une

tiere personne.

— Qui était le signataire de ce chèque ?

— C'est un chèque de société en règlement d'un enlèvement de benne à deux endroits distincts. L'immeuble de M. Jaskowiak était l'une des deux adresses.

— Et quel était la deuxième adresse ? dis-je en sentant les poils se hérissier sur mes bras et un nœud d'angoisse se former dans mon estomac.

— Un endroit qui porte un nom charmant, le Cercle Magique.

* * *

Peu après 18 heures, je me gare devant la maison de Lina. C'est une maison de deux étages de style Queen Anne. Aucune lumière n'est allumée sur la façade pour indiquer aux enfants qu'ils peuvent venir réclamer des bonbons, mais en voyant la douzaine de voitures déjà garées devant chez elle, je me rends compte que je ne suis pas la première arrivée.

Des enfants excités par la perspective de manger des sucreries se promènent dans la rue. Je partage leur joie, je me suis moi-même arrêtée pour acheter un sac de mini-barres en chocolat. J'ai besoin d'un remontant. Heureusement, je sais que Lina en a chez elle, et j'ai aussi besoin de téléphoner au lieutenant McGilvray.

Je sais que je dois passer ce coup de fil pour qu'il arrête le meurtrier de Shelby Kent.

L'homme séduisant avec lequel j'ai rêvé de faire l'amour.

Je remets le coup de fil à plus tard. Je repousse l'évidence. Je n'arrive pas à croire que Lucien puisse tuer qui que ce soit. Bien sûr, il est capable de me faire mourir de désir, oui, mille fois oui ! Mais un tueur de sang-froid ? Je secoue la tête en prenant le Pentagramme de Salomon entre mes doigts. Je n'ai pas le courage de l'enlever de mon cou ni de prendre une décision. Je sais que je devrais donner cette toute nouvelle information à la police, mais je suis sûre que ça peut attendre. Ce n'est pas parce que je crois en l'innocence de Lucien, mais parce que j'ai rendez-vous avec lui et que je meurs d'envie de le voir.

Ce soir.

Seule.

Pour Halloween.

Et je veux lui donner une chance de s'expliquer.

J'ai envie de lui, mais je ne suis pas idiote, contrairement à ce que certains pensent de moi. En fait, j'attends de Lina qu'elle utilise ses talents pour avoir une meilleure vision de Lucien Roskell que moi. Comme elle le déteste, elle ne risque pas d'influencer les esprits de façon positive et si elle n'y parvient pas, peut-être que Shelby Kent y parviendra, *elle*. Et peut-être que les cochons voleront et que les hommes tomberont du ciel...

Je prends le sac de chocolats que j'ai achetés et fourrés au fond de mon sac. J'ai besoin de prendre des forces avant d'arriver chez Lina. Ça me calera au cas où elle aurait prévu un dîner typique – du style œil de crapaud farci et roulés de toiles d'araignées.

Alors que je suis à la recherche d'un Kit Kat au fond de mon sac, mes doigts entrent en contact avec une petite cordelette. Je tire dessus et je ramène à la surface le petit sachet protecteur que Lina m'avait donné. En terme de protection, ce que je préférerais à ce moment précis, c'est le doux réconfort du chocolat. Je balance le sachet sur le siège à côté de moi pour avoir les mains libres et continuer à chercher mes barres chocolatées, mais le sachet manque le siège et s'écrase sur le sol de ma voiture en répandant autour de lui les herbes odorantes qu'il contenait. Je me penche pour le ramasser et tenter de les remettre à l'intérieur du petit sac blanc lorsque mes doigts sentent un objet froid et lisse mélangé aux herbes. J'allume la lumière pour voir l'objet de plus près.

C'est un scarabée en cuivre.

Ma tête est prise dans un tourbillon, la vision d'un tatouage bleu représentant un scarabée m'apparaît. Il n'est pas tatoué entre le pouce et l'index, comme Lina me l'a dit mais sur une épaule. Je jette le scarabée en cuivre avec dégoût et je sors de ma voiture. Je fais quelques pas en titubant et tente de reprendre ma respiration. L'arrivée sur le même trottoir d'une femme et de sa petite fille

déguisée en danseuse me retient de vomir en pleine rue.

— Ne regarde pas cette femme, ma chérie, c'est une ivrogne comme Oncle Lou.

— Hé ! Je n'ai encore rien bu ! J'ai simplement eu une mauvaise journée !

Mais je ne les ai apparemment pas rassurées car elles s'éloignent en courant. Voilà ce que je suis devenue, une femme qui fait peur aux enfants alors qu'elle n'est même pas déguisée ! Pour me remonter le moral, j'allume mon *pin's* qui se met à clignoter et je m'avance sous le porche sombre de Lina. Je sonne. Elle m'ouvre deux secondes plus tard.

— Des bonbons ou des bêtises ! dis-je en lui tendant les mains.

— Entre.

— Avant d'entrer, je veux savoir pourquoi tu as mis un petit scarabée en cuivre dans un sachet qui était censé me protéger ?

— Il fait justement partie du charme que j'ai concocté pour te protéger du Scarabée Sentinelle. Entre.

— J'étais sérieuse à propos des bonbons ou des bêtises, j'ai passé une mauvaise journée et si tu ne me donnes pas de bonbons, je n'entre pas.

— Si j'en crois la trace de chocolat au coin de tes lèvres, tu n'es pas en manque de sucrerie !

— Ce n'est pas la question, dis-je en essuyant mes lèvres machinalement, le soir d'Halloween, c'est une tradition d'offrir des bonbons à ceux qui sonnent chez vous et qui disent le traditionnel « Bonbons ou bêtises ».

— Ecoute, Tabitha, je suis désolée mais je n'ai pas de bonbons, dit-elle en soupirant. Mais je peux t'offrir un verre de vin à la place.

— Ça fera l'affaire.

J'entre enfin. J'ôte ma veste dans l'entrée et je la tends à Lina qui a elle aussi choisi le total look noir, sauf qu'elle porte une robe longue. Ses longs cheveux noirs sont attachés en catogan sur la nuque par une large barrette jaune doré.

— Comme c'est original ! ironise-t-elle à la vue de mon *pin's* clignotant. Donne-moi ton sac, tu n'en as pas besoin.

Elle accroche ma veste et mon sac au même portemanteau.

— Lina, je crois que je sais qui a tué Shelby Kent.

Son dos se raidit puis se détend avant qu'elle ne se tourne pour me faire face.

— C'est le miroir noir qui te l'a dit ?

— Non, c'est une déduction.

— Oh, oh, je ne savais pas que tu te prenais pour un détective ! Tu joues les Nancy Drew maintenant ?

— Hmm, apparemment, c'est ce que tout le monde croit.

— As-tu informé la police ?

— Pas encore. Je voulais t'en parler d'abord et te demander ton avis.

— Parce que mon opinion compte pour toi ? Il me semblait qu'elle ne valait pas grand-chose ! C'est une grande première, dit-elle avec une lueur d'amusement dans le regard. Viens, maintenant, le reste du groupe est rassemblé dans la salle à manger.

Alors que je la suis, une évidence s'impose :

— Lina, pourquoi ne me demandes-tu pas qui c'est ?

— Tabitha, si tu me le disais, cela ne ferait pas pour autant revenir cette pauvre Shelby Kent, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr, mais la compagnie de ramassage d'ordures a été payée par un chèque du

Cercle Magique. Tu comprends ? Le coupable, c'est forcément Lucien !

Elle a d'abord l'air incrédule, puis semble furieuse.

— Ça ne m'étonne pas !

— Mais je peux me tromper, ce n'est peut-être pas lui ! Je suis peut-être passée à côté de quelque chose d'important. Je ne peux pas le dénoncer à la police si je me suis trompée dans mes déductions !

— Nous en parlerons plus tard, si tu veux. Viens, maintenant. Nous ne pouvons pas faire attendre les autres plus longtemps, ce serait mal élevé. Nous en reparlerons après le rituel.

— Le rituel ? Quel rituel ? Je suis venue dîner !

— Oui, c'est vrai. Mais il me semble que je t'avais dit également que Samhain était une période idéale pour communiquer avec les esprits et que cette séance allait t'aider à entrer en contact avec ton père.

— Séance ? Mais tu n'as jamais parlé de séance !

Lina se tourne vers moi et m'explique d'une voix exaspérée qu'une séance est une réunion lors de laquelle les participants reçoivent des messages spirituels.

— Comme tes rêves ou tes prédictions, mais dans un autre contexte.

— Est-ce un rite Wiccan ? Je n'ai jamais parlé de séance avec toi !

Je vois bien qu'elle hésite à me parler, elle pèse ses mots avant d'ajouter :

— Tabitha, je sais que tu crois que je suis une adepte de la règle Wiccan, mais il est temps que tu saches que je crois aussi en beaucoup d'autres croyances que je respecte autant que la Wicca. Il s'agit du Druidisme et du Christianisme, ainsi que d'autres rites païens ou non.

Les mots de Lucien me reviennent en mémoire. Je les reprends sans mentionner ma source.

— En somme, tu es une touche-à-tout qui papillonne d'une croyance à une autre sans rien approfondir.

— C'est possible, mais je pense que c'est un signe d'ouverture. Je ne vois pas l'intérêt de se limiter à une seule croyance quand d'autres peuvent vous apprendre tant de choses ! Tu restes ou tu pars ?

— Crois-tu que je vais entrer en contact avec Shelby Kent ?

— Je ne peux pas te dire quel esprit te contacteras.

— Mais quand dînerons-nous ?

— Après.

Je suis Lina dans un hall aux boiseries sombres qui ouvre sur un vaste salon dont les murs couleur bordeaux sont ornés de tableaux. J'ai un petit pincement au cœur au souvenir de l'époque où Lina et moi nous retrouvions dans cette même pièce – elle dans le rôle du professeur et moi dans celui de l'élève. Un feu crépite dans la cheminée, la chaîne stéréo diffuse une musique d'ambiance – de la flûte de Pan, en l'occurrence – et les meubles ont été repoussés le long des murs comme pour ménager une piste de danse, sauf que parmi la demi-douzaine de personnes présentes, il n'y a pas un cavalier qui me donne envie de danser avec lui.

— Pourquoi portent-ils tous des masques ? dis-je à Lina dans un murmure.

— Les masques sont le symbole extérieur de nos aspirations. En les portant, nous encourageons les forces positives et favorisons la bonne disposition des esprits.

Je n'ai aucune envie de mettre un masque, mais si cela peut produire quelque chose de positif dans ma vie !

— Je veux le violet.

— Très bien.

Elle me tend le masque violet. Je passe l'élastique autour de ma tête et je cache mon visage derrière le masque. Lina fait de même. Elle ressemble alors à une déesse païenne, la déesse de mardi gras, alors que je suis certaine pour ma part de ne ressembler à rien, mais seulement d'avoir l'air stupide.

Lina tape dans ses mains et le silence se fait peu à peu, puis les personnes présentes se rassemblent en cercle au centre de la pièce. Lina me prend par la main et m'entraîne pour rejoindre le cercle. Chaque personne porte un masque. Il y a deux femmes avec des demi-masques décorés de sequins, un homme en jean avec un masque d'ogre, deux hommes en noir ont des têtes de boucs cornus et le dernier a choisi le masque de Richard Nixon.

— Bienvenue à tous et merci d'être ici ce soir, dit Lina d'une voix ferme et autoritaire. Il y a eu une époque où les hommes et les femmes vivaient en fonction du rythme de la Terre, de la Lune et des étoiles. Les changements de saisons étaient l'occasion de grandes célébrations car ils étaient considérés comme une occasion de renouveau vital.

Lina coupe le cercle pour baisser la lumière et éteindre la musique. Elle poursuit :

— Pendant la nuit d'Halloween ou Samhain, la frontière entre le monde visible et le monde invisible est très mince. Les esprits, bons ou mauvais, peuvent franchir cette frontière et, par conséquent, nous allons prendre des précautions.

Elle se dirige rapidement vers une table d'angle décorée de fleurs séchées et de feuilles d'automne rousses. Elle allume des bâtons d'encens, puis réintègre le cercle.

— Ce soir, nous allons nous rappeler que la mort n'est qu'une porte à franchir pour notre âme.

— Pour ce qui me concerne, je ne suis pas pressée, dis-je à mi-voix.

— On ne parle pas pendant le rituel, dit Lina avec un petit sourire. Nous allons former maintenant le cercle sacré. Pendant ce temps, je vais vous demander de chanter avec moi : « Notre cercle est formé par la vue et par l'esprit et toutes choses saintes et justes. »

Notre groupe tourne trois fois en chantant.

J'interroge la femme à ma droite.

— C'est une version Wiccan de *Promenons-nous dans les bois* ?

— Chut !

— O.K. !

L'un des hommes à tête de bouc recule dans l'ombre et s'éclipse discrètement. Lina entame son incantation.

— Notre cercle est dessiné. Je vous salue, Gardiens de l'Est, Puissances des Airs, balayez les anciennes énergies et envoyez-nous le souffle de la vie nouvelle. Permettez-nous de créer un lieu sacré et protégé. Ainsi soit-il !

— Ainsi soit-il ! répète le groupe.

— Je croyais qu'il était interdit de parler, dis-je.

Lina m'envoie un coup de coude dans les côtes. Je décide alors de me tenir tranquille. Ce qui n'est pas simple, car toutes ces simagrées m'ennuient au plus haut point et que mon estomac gargouille. L'odeur des gâteaux qui provient de la cuisine rend cette attente insupportable. Je rêve de voir réapparaître l'homme au masque de bouc avec un plateau de victuailles. J'essaie de prendre mon mal en patience, comme lorsqu'on est enfant et qu'on attend la fin de la messe en s'efforçant d'être sage.

Lina parle beaucoup de la nécessité de dépasser ses peurs. On coupe une pomme en deux pour symboliser quelque chose, puis on étale un jeu de Tarot, mais je me tiens à l'écart. Enfin Lina suggère à voix basse que nous laissons résonner nos énergies intérieures. A ce moment-là, je rêve d'être un

cheval pour pouvoir dormir debout. Lina suggère de fermer les yeux, mais j'ai peur de tomber si je suis son conseil. Je fixe le feu, les flammes s'étirent et se contractent. Au-delà des flammes, je vois des formes. Leur aspect est à la fois terrifiant et hypnotisant. Je vois le corps éventré de Shelby Kent nager dans une mare de sang cramoisi. Le sang a giclé jusqu'à la rose tatouée sur son sein. Au centre de la rose, un mot se détache, « pureté ». Une main prend la mienne, mais je ne sais pas si c'est dans la réalité ou si c'est une hallucination. Je manque d'air, je me sens tomber, je cherche à me retenir mais il n'y a que du vide autour de moi. Je tombe à genoux sur le sol et, en entendant le bruit du tissu déchiré, je comprends que mon pantalon n'a pas résisté au choc.

Lina demande que l'on m'apporte un verre d'eau pendant que je me redresse en passant une main sur la déchirure à l'endroit de mon genou droit.

— Je dois y aller, dis-je en quittant la pièce le plus vite possible sur mes jambes tremblantes.

J'entends les talons de Lina se précipiter derrière moi. Au moment où j'attrape ma veste et mon sac, elle me pose une main sur l'épaule.

— Tu as eu une vision extraordinaire, mais tu dois rester pour l'approfondir, cela t'aidera.

— Non.

— S'il te plaît ! J'ai des choses à te dire.

Elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule et, soudain, elle fait ses cinquante ans.

Je préférerais encore nager nue au milieu d'un banc de piranhas ! Je me rue vers la porte, consciente de la présence de Lina dans mon dos. Il pleut, mais cela ne m'arrête pas. Je sors devant la maison et je lève mon visage vers le ciel en laissant la pluie froide me laver de ces horribles visions.

— Dieu, que c'est bon !

Un père qui promène son fils déguisé en Pokémon s'écrie :

— Ne t'approche pas de la cinglée, fiston !

— Déguerpissez ! leur dis-je.

Cela doit être l'effet des hallucinations...

Je fouille dans mon sac et je trouve un Kit Kat que je savoure avec délectation en cherchant mes clés. Il faut que j'appelle le lieutenant McGilvray et Clay Sanderson, mais il est hors de question que je retourne dans cette maison pour passer mon coup de fil. Je veux seulement trouver une cabine téléphonique le plus vite possible.

J'ouvre la portière de mon Escort, j'attache ma ceinture de sécurité, je tourne la clé pour démarrer et je sursaute au contact d'une lame froide sous ma gorge.

— Eloigne-toi du trottoir et roule. Tu sais où aller.

Dans mon rétroviseur, le regard vide de Jeff Jaskowiak me glace le sang.

— J'ai déjà appelé la police, Jeff.

— Bien tenté, mais je ne te crois pas. Roule.

J'obtempère le plus lentement possible.

— J'ai appelé les flics et je leur ai tout raconté à ton sujet. Que ton vrai nom est Jaskowiak, que ton père est le propriétaire de l'immeuble abandonné où Shelby a été assassinée après que tu lui as fait subir un rituel satanique mortel. Ton père a découvert tes pratiques, voilà pourquoi il est parti vivre en Floride. Il voulait t'oublier, non pas parce que tu es gay, mais à cause de tes croyances qu'il désapprouvait et qui lui faisaient peur.

— Tu te prends pour Sherlock Holmes ?

— Nancy Drew, ça me suffit.

— Ha ! Je vois que tu as encore de l'humour, Tabitha, ça prouve à quel point tu as une belle âme !

Je sens la pointe du couteau s'enfoncer dans ma chair.

— Aïe ! Oui ! Mais pas assez pure pour toi. C'est pour ça que tu as choisi Shelby, n'est-ce pas ? A cause de son tatouage, « pureté » ?

— Cela allait au-delà du tatouage. Elle a assisté à certaines de nos réunions et nous a appris des choses sur les sacrifices animaux. Elle avait soif du Malin, elle était sûre que son âme volerait et fusionnerait avec Satan si nous accomplissions parfaitement le rituel.

— Elle voulait mourir ?

— Certaines personnes sont prêtes à faire des sacrifices personnels au nom de la pure perversion. Cela devrait te terroriser, non ? ajoute-il en ricanant et en appuyant davantage sur le manche du couteau.

J'ai tellement peur que je crains de me faire pipi dessus, mais je ne lui ferai pas le plaisir de le lui avouer. Surtout qu'au-delà de la peur naît un autre sentiment, beaucoup plus constructif – la colère. Une bouffée de rage me submerge quand je vois couler un filet de sang dans mon décolleté. Il provient de l'entaille qu'il vient de faire sur mon cou avec sa lame.

— Et qu'est-ce que c'était que cette annonce que tu allais faire ce soir au Jimbo ?

— Une grande nouvelle, mais malheureusement tu ne seras plus là pour l'entendre. Je vais raconter à tout le monde que mon père m'a proposé un super job en Floride et que je quitte Seattle à l'aube. Je foncerai à l'aéroport et je prendrai en fait le vol pour Mexico qui part à minuit.

Je continue de rouler dans les rues habituellement noires de monde, mais ce soir désespérément vides.

— Combien êtes-vous dans votre groupe satanique ? dis-je en essayant de le faire parler pour lui faire penser à autre chose qu'au programme qu'il a prévu pour moi.

— Je suis tout seul.

Je fronce les sourcils et je cherche son regard dans le rétroviseur. Je voudrais attraper le masque de bouc qui gît par terre et le lui jeter à la figure pour partir en courant, mais j'ai trop peur de ne pas en avoir le temps et de finir égorgée au volant de mon Escort. Le couteau est terriblement acéré.

— Je sais à quoi tu penses, dit-il, tu crois que l'un des membres du groupe de Lina est avec moi ?

— Pas un des membres du groupe, Lina elle-même !

— Non. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé. Du reste, au début, elle a participé, mais elle a renoncé dès qu'on a commencé les sacrifices d'animaux.

— Donc, elle est au courant de tout ?

L'aiguillon de la trahison est plus douloureux que la lame aiguisée sur ma gorge.

— En fait, elle est persuadée que le groupe Scarabée Sentinelle existe puisque ce sont eux qui nous ont initiés aux rituels de mort. Mais c'étaient des amateurs, je savais que nous devions aller plus loin, mais ils ont refusé de nous suivre. Lina aussi a décroché, à cause des sacrifices d'animaux. C'est à ce moment-là que Shelby et moi nous sommes séparés du reste du groupe.

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi Lina n'a jamais parlé de Jeff. L'a-t-elle seulement suspecté ? Il répond comme s'il lisait dans mes pensées.

— Quand Lina a appris la mort de Shelby, elle a aussitôt pensé que les membres du Scarabée Sentinelle étaient les auteurs de ce meurtre. Je le lui ai confirmé quelques jours plus tard en lui affirmant que j'avais parlé avec eux, qu'ils avaient avoué et m'avaient menacé du même sort si je parlais. Elle n'a donc pas eu le moindre soupçon à mon sujet.

— Mais le Scarabée Sentinelle n'est pour rien dans la mort de Shelby ?

De sa main libre, celle qui ne tient pas le couteau, il attrape le col de son T-shirt et révèle, sur son épaule droite, un tatouage bleuté représentant un scarabée.

— J'ai essayé de les convaincre de me suivre, mais je n'ai jamais été un chef de bande. Shelby et moi avons créé notre propre groupe et évidemment, maintenant, je suis tout seul.

Nous sommes arrivés à l'angle de la 156^e Avenue et de 8^e Rue. Un filet de sueur coule entre mes seins et sur ma nuque. Mes mains sont moites et je suis totalement paniquée. La seule chose qui me vient à l'esprit est de le faire parler.

— C'est toi qui as placé l'insecte sous mon pare-brise et qui m'as envoyé le virus dans mon ordinateur ?

— Je voulais te faire peur. Quand Lina m'a dit qu'elle avait des visions de toi en train de résoudre cette affaire, cela m'a contrarié.

Il me fait signe de m'arrêter.

— Coupe le moteur. Sors très lentement. Si tu essaies de courir, ce sera encore pire pour toi.

— Tu vas me tuer, alors je ne vois pas ce qui pourrait être pire !

— Il y a des milliards de façons de tuer quelqu'un avec un couteau, Tabitha. Nous en ferons l'inventaire ensemble, si tu veux, pendant que je te disséquerais.

— Je sors. Lentement.

Je sors l'amulette de dessous mon pull et la serre désespérément en implorant le ciel en silence. Entre la prière et le pentagramme, je pense que je balaie assez large au niveau des différentes protections possibles ! Jeff sort à son tour de la voiture avec un sac de sport noir que je n'avais pas

encore vu car il reposait à ses pieds. Je me dis que j'ai peut-être raté l'occasion de partir en courant pendant qu'il s'extrait de l'arrière de ma voiture, mais je me rappelle que je ne suis pas un superhéros. Je ne suis qu'une réceptionniste en chômage technique pour cause d'enquête criminelle. Face à moi, Jeff a des yeux de fou. Il n'a plus le regard vide, au contraire, il rayonne de démesure, il jubile, visiblement en pleine aliénation mentale, il trépigne d'impatience.

Ce qui évidemment n'est pas du tout mon cas.

— Tu vas voir, Tabitha, dit-il en plaçant la pointe de son couteau dans le creux de mes reins pour me faire avancer, je vais te faire voler.

Lorsque nous pénétrons dans l'immeuble abandonné, le même immeuble où la pauvre Shelby a rendu l'âme, il ajoute :

— Mais d'abord, tu vas me supplier.

Une fois dans la pièce principale, il m'ordonne de m'asseoir. Il pose le sac noir sur le sol et en sort une bougie noire et des allumettes. Il allume la bougie en chantonnant entre ses dents, puis il plonge la main dans la poche de son pantalon et en sort un anneau qu'il enfle au troisième doigt de sa main gauche.

— Ecoute, Jeff, tu n'es vraiment pas obligé de faire cela ! Tu n'as qu'à me laisser ici et aller prendre ton avion. Tu seras loin quand on me découvrira.

Il s'agenouille devant moi et passe lentement la lame de son couteau sur ma joue en souriant mélancoliquement.

— Tu parles trop.

Il fouille de nouveau au fond de son sac et en sort un rouleau de ruban adhésif. Il passe derrière moi et me lie les mains dans le dos. Il coupe ensuite une bande de ruban moins grand et la colle sur ma bouche.

Il y a d'abord un bruit sourd, puis toute une série d'autres sons indistincts. Je suis jetée brutalement sur le sol où je sens que mon pantalon se déchire, cette fois au genou gauche. Puis je suis aveuglée par des lumières vives, des douzaines de torches de la police. Jeff est menotté. Son épaule saigne. La balle l'a touché juste à côté de son tatouage représentant le Scarabée Sentinelle. Je me fais la réflexion qu'il va devoir le refaire, quoique je doute qu'il en ait besoin là où il va aller.

En prison.

Ou en Enfer.

Le détective Jackson arrache le ruban adhésif collé sur ma bouche et me libère les mains. Il m'emmène à l'extérieur où Clay Sanderson me prend aussitôt dans ses bras et me serre contre lui avec enthousiasme et chaleur.

* * *

Clay m'attend pendant que je répète mon histoire au lieutenant et au détective des dizaines de fois. Je signe enfin ma déposition en trois exemplaires et nous pouvons sortir du commissariat.

— Au cas où tu décides de revenir travailler, je t'offre le poste de mon assistante, tu l'as amplement mérité !

— Merci. Je vais y penser, dis-je avec un petit sourire las.

Puis il me laisse aux bons soins de ma chère Jenny car il doit rejoindre sa fiancée enceinte... Jenny m'embrasse longuement puis, plantant ses doigts boudinés dans ses hanches larges, elle s'exclame :

— Bon sang, tu as vu ? Tu as abîmé ton plus beau pantalon !

— Je sais, dis-je en sanglotant.

— Et tu as raté la soirée d'Halloween au Jimbo !

— Je sais. Et pourtant, je mourais d'envie d'essayer l'Hémorragie Cérébrale ! dis-je avec dépit. Elle m'enlace et je la sens trembler.

— Je pense que ce n'est pas le bon moment pour t'annoncer que mon cousin Doug demande le paiement du solde des réparations ?

— Je l'appelle demain, dis-je en réalisant qu'un deuxième job ou même une soirée avec Doug n'est rien après ce que je viens de vivre.

Enfin tout est mieux que le sort que me réservait Jeff...

— Je boirais bien quelque chose ou... à moins que tu n'aies une cigarette ?

— Désolée, ma chérie, j'ai arrêté ce soir ! Je me disais qu'il n'y avait aucune raison que tu y arrives et pas moi ! Je savais que cela t'ennuierait de louper la soirée au Jimbo, alors pendant que j'attendais que tu en aies fini avec les flics, j'ai appelé Lara et Cathy et je leur ai dit d'aller acheter tous les ingrédients. Nous les retrouvons chez toi pour une soirée pyjama !

— Mais je n'ai qu'un lit !

— Nous dormirons par terre !

— Je t'aime ! dis-je en sanglotant tout à fait.

— Ne commence pas, répond-elle, la voix nouée par l'émotion. Attends tout de même d'avoir bu deux ou trois verres avant de pleurer !

Nous retournons enfin chez moi. Pendant le trajet, Jenny respecte mon silence et j'apprécie qu'elle me laisse reprendre mes esprits. Lara et Cathy nous attendent devant la porte de l'immeuble. En plus des bouteilles pour préparer les cocktails, elles ont rapporté des biscuits salés du Jimbo.

Une demi-heure plus tard, je suis devenue une experte dans l'art de préparer l'Hémorragie Cérébrale. Je mélange allègrement schnaps à la fraise, Baileys et grenadine. Je suis aussi une experte dans l'art de le déguster.

— Je n'arrive pas à croire que mon colocataire soit un meurtrier ! s'exclame Cathy. Comment as-tu su que c'était lui ? Tu as eu une prémonition ?

— Un mélange de prémonition et de déduction, dis-je en léchant la fraise sur mon doigt. Je me suis rappelé que tu m'avais dit que tu ne l'avais jamais vu sans T-shirt et Lina avait parlé d'un tatouage représentant un scarabée, puis j'ai eu la vision d'un homme portant ce scarabée sur l'épaule.

— C'est comme ça que tu as su que c'était le meurtrier ? demande Jenny.

— Non. Grâce à une jeune femme qui s'appelle Lucy et qui travaille à *Pacific Refuse Inc*, j'ai appris que le fils du propriétaire de l'immeuble abandonné payait la facture de la benne à ordures pour le ramassage des déchets. J'ai fait le lien avec ce que Jeff m'avait dit de son père, que celui-ci était parti vivre en Floride et qu'il ne voulait plus voir Jeff car il avait honte de lui.

— Sauf qu'il n'avait pas honte de lui parce qu'il était gay mais parce qu'il était dans une secte satanique.

— A un moment, je me suis dit que Lina n'était pas très claire, mais c'est elle qui a appelé les flics en découvrant que le participant qui avait quitté sa réunion était Jeff et que j'étais sur le point de le confondre. Elle a eu la puce à l'oreille quand je lui ai dit que quelqu'un signait des chèques au nom du Cercle Magique pour régler le ramassage des ordures devant l'immeuble. Mais elle restait persuadée que le meurtre était le fait du Scarabée Sentinelle.

— Elle avait toutes les clés depuis le début, elle aurait pu résoudre cette affaire beaucoup plus tôt ! s'exclame Jenny en faisant la moue. Elle est nulle, je te l'ai toujours dit ! Lina la nulle !

— Nous connaissions toutes Jeff et aucune de nous ne l'a suspecté !

Mon interphone sonne et Lara, qui est la plus proche de la porte, presse le bouton.

C'est Lucien.

Elle m'interroge du regard et, avec mon accord, déverrouille la porte.

Immédiatement, mes amies se lèvent et s'apprêtent à lever le camp.

— Que faites-vous ?

— Nous te laissons tirer profit de la situation. Il doit être très inquiet après ce qui t'est arrivé, tu n'as plus qu'à le cueillir !

— Un câlin par pitié ? C'est votre plan pour moi ?

— Evidemment ! répliquent-elles en chœur.

— Je n'ai jamais été aussi fière de toi qu'en ce moment, dit Jenny en renflant.

Elle ouvre la porte et mes amies sortent discrètement pendant que Lucien fait son entrée. Il me prend dans ses bras et me serre contre lui en me soulevant du sol, puis il embrasse avec émotion le bandage qui entoure ma gorge blessée.

— Tu veux en parler ? souffle-t-il dans mon cou.

— Non, je préférerais...

Pour la première fois de ma vie, je ne vois pas ce que je préférerais !

— ... que tu m'embrasses !

Il s'exécute aussitôt.

TITRE ORIGINAL : DATING CAN BE DEADLY

Traduction française : CAROLINE CHAMINADOUR

HARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

Illustration de couverture :

© V. JACQUIOT / JACQUIOT VIRGINIE ILLUSTRATION

© 2005, Wendy Roberts. © 2008, Traduction française : Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-6987-2

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

Crimes & Cocktails en série



Les prémonitions, vous y croyez ? Pas moi. D'ailleurs, je n'ai jamais voulu prendre les miennes au sérieux, malgré les protestations de Jenny, ma meilleure copine (elle est persuadée que je suis médium depuis que j'ai deviné la grossesse d'une collègue). Mais ces jours-ci, j'ai dû me rendre à l'évidence : ces simples pressentiments sont en fait de véritables visions. J'ai découvert deux crimes en deux jours ! Du coup, la police me soupçonne et le cabinet d'avocats pour lequel je travaille m'a suspendue de mes fonctions. Me voici donc sans boulot, sans argent et presque sous les verrous. Seul point positif : Clay Sanderson, l'avocat le plus sexy du cabinet, s'est proposé d'assurer ma défense. Et je compte bien en profiter pour lui donner rendez-vous dans mon bar à cocktails favori !



Née à Winnipeg, au Canada, Wendy Roberts a conquis le public nord-américain dès la parution de son premier roman policier, aujourd'hui publié par Red Dress Ink. Son habileté à mêler le suspense à la comédie, son goût du mystère et sa finesse psychologique forment un cocktail détonant. A savourer sans modération...